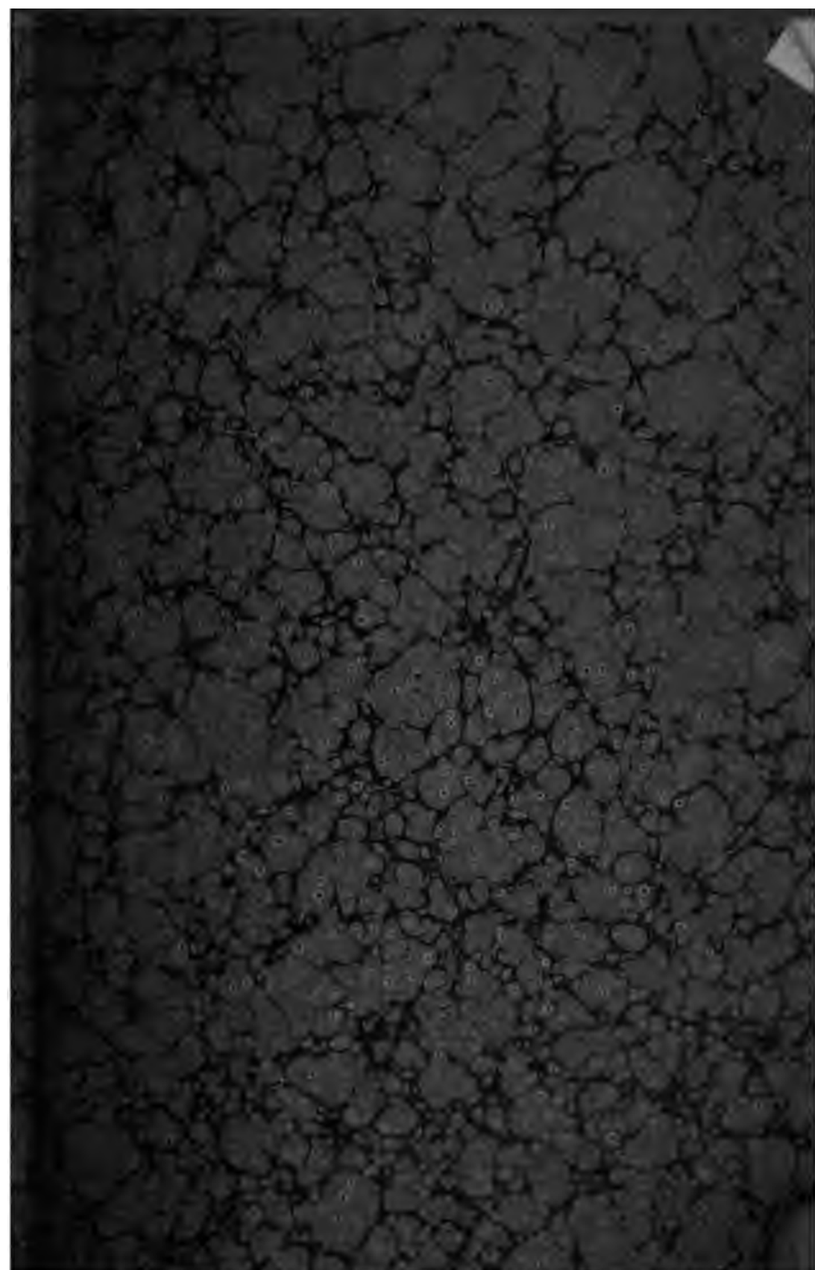


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

POISSY. — IMPRIMERIE ARBIEU.

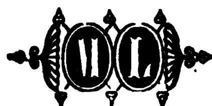
LE

CHATEAU D'EPPSTEIN

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

LE

CHATEAU D'EPPSTEIN

X

Éverard offrit à l'étranger l'hospitalité dans la maison du garde-chasse, et son nouvel ami accepta l'offre avec empressement.

— Seulement, dit-il, je voudrais ne reparaître devant le vieux Gaspard que lorsque Jonathas sera de retour. Alors, et en même temps que la présence de sa petite-fille réalisera un des vœux du vieillard, je m'engage, moi, à réaliser l'autre.

Le voyageur inconnu parlait avec tant de confiance et d'autorité, qu'Éverard n'opposa à son désir aucune objection, et s'achemina pensif avec lui du côté de la cabane. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, l'homme ralentissait le pas et semblait respirer avec plus de difficulté; une singulière émotion oppressait sa poitrine; quand il arriva devant la maison verdoyante de vignes, il s'arrêta tout à coup sans pouvoir avancer davantage. Éverard le regardait avec étonnement, mais n'osait l'interroger. L'étranger se remit enfin, entra dans la chaumière, et se laissa conduire par son jeune guide dans une chambre éloignée de celle du malade : là, il passa tout le reste de sa journée, soit à se reposer, soit à écrire des lettres. Puis, quand vint la nuit, une nuit transparente et claire comme celle de la veille, il pria Éverard, qui était venu lui faire une visite, de l'introduire au château. L'enfant avait la clef d'une petite porte du parc, et, on le sait déjà, les deux ou

trois domestiques laissés à Eppstein par le comte Maximilien ne s'étonnaient ni ne s'inquiétaient de la présence ou de l'absence du fils de leur maître; Éverard put donc remplir le désir de l'étranger et le faire entrer dans la vieille demeure de sa famille.

L'homme et l'enfant entrèrent d'abord dans le jardin.

Là commencèrent les étonnements d'Éverard : ce jardin parut rappeler à son compagnon mille souvenirs. Il s'arrêta à chaque buisson, à chaque massif d'arbres; en passant devant un berceau, il alla s'asseoir sur un banc et brisa une branche de chèvrefeuille qu'il porta à ses lèvres. Du jardin, on passa au château. Rien n'y était changé depuis la mort d'Albine. L'étranger alla droit à l'oratoire : la petite chapelle n'était éclairée que par un rayon de la lune qui passait à travers les vitraux peints, et venait tomber juste sur le prie-Dieu de velours où la Bible était encore ouverte au dernier endroit où l'avait lue

la trépassée. L'étranger s'agenouilla sur ce prie-Dieu, laissa tomber son front sur le livre saint et pria profondément.

Éverard se tint debout à la porte, regardant cet homme qu'il n'avait jamais vu et pour lequel cependant chaque objet semblait être un souvenir. Après un quart d'heure de prière, l'étranger se leva. Ce n'était plus Éverard qui le conduisait, c'était lui qui conduisait Éverard; il s'achemina vers la grande chambre, vers la chambre de famille, vers la chambre rouge.

À la porte, et comme il mettait la main sur la clef, Éverard mit la main sur sa main.

— Cette chambre était celle de ma mère.

— Je le sais, dit l'étranger.

Et il entra. L'enfant le suivit.

Cette chambre aussi n'était éclairée que par les rayons de la lune; mais ils jetaient une lueur assez vive pour que l'on pût distinguer chaque objet.

L'étranger alla s'appuyer contre un grand fauteuil de chêne.

— Ce fauteuil est celui de mon grand-père, le comte Rodolphe, dit l'enfant.

— Je le sais, répondit l'inconnu.

Alors il rapprocha ce fauteuil d'un autre fauteuil pareil.

— Ce second fauteuil est celui de ma grand'mère Gertrude, dit Éverard.

— Je le sais encore, répondit l'étranger.

Puis l'étranger se tourna vers la porte, et de là, regardant les deux fauteuils placés comme ils l'étaient, et qui sans doute, par cette position même, lui rappelaient quelque profond souvenir, il porta la main à ses yeux et se prit à pleurer.

Puis, après un instant de silence :

— Et maintenant, dit l'étranger, allons aux tombeaux.

Éverard voulut sortir, car il ne connaissait aux

caveaux mortuaires de sa famille d'autre entrée que celle qui donnait dans la chapelle; mais l'étranger l'arrêta, et, le prenant par la main :

— Viens par ici, dit-il.

L'enfant, étonné, se laissa conduire par cet homme, qui semblait connaître mieux que lui le château de ses pères. L'étranger s'avança vers une partie de la tapisserie qui était située entre la fenêtre et la tête du lit, et appuya la main contre la muraille. Au grand étonnement d'Éverard, la muraille céda : un air humide vint frapper son visage, et ses yeux, habitués à l'obscurité comme ceux des animaux avec lesquels il passait ses nuits dans la forêt, découvrirent les premières marches d'un escalier.

— Suis-moi, dit l'étranger.

Et l'enfant, de plus en plus étonné, marcha derrière l'inconnu.

A mesure que les deux visiteurs nocturnes descendaient les marches de cette espèce de couloir pra-

tiqué dans l'intérieur de la muraille, une pâle lueur semblait venir au-devant d'eux. C'était celle de la lampe qui éclairait les caveaux, et qui, par un ordre spécial d'un des ancêtres, devait brûler éternellement.

Éverard et l'inconnu arrivèrent à une petite grille. Cette grille était fermée ; l'inconnu étendit la main, et, derrière l'angle d'un pilier, prit une clef suspendue à un clou et ouvrit la porte. Éverard se rappela avoir souvent, de l'intérieur des caveaux, remarqué cette grille, mais sans s'être jamais inquiété où elle donnait.

L'enfant alla s'agenouiller au tombeau de sa mère, et l'étranger à celui du comte Rodolphe. De ce tombeau, l'étranger passa à celui de la comtesse Gertrude, puis il vint à celui d'Albine. L'enfant était tellement absorbé dans sa prière, qu'il n'entendit point les pas de l'inconnu, qui s'approchait de lui.

Arrivé près d'Éverard, l'inconnu écouta la prière

de l'enfant; mais, à son grand étonnement, ce n'était pas une prière, c'était une causerie; l'enfant ne priait pas comme on prie auprès du tombeau d'une mère morte : l'enfant parlait comme on parle à sa mère vivante. Puis il faisait des pauses, pendant lesquelles il écoutait et souriait. L'étranger s'agenouilla de l'autre côté du tombeau.

Ils restèrent ainsi longtemps, chacun d'eux semblant avoir entièrement oublié l'autre.

Enfin l'inconnu se leva, et, frappant sur l'épaule d'Éverard :

— Viens, lui dit-il, il est tard, et tu dois avoir besoin de repos.

L'enfant s'était endormi, la tête appuyée au tombeau de sa mère.

Le lendemain et les jours suivants, l'inconnu devint de plus en plus familier et paternel avec Éverard, qui, de son côté, depuis la scène du tombeau, lui avait montré beaucoup de tendresse. L'étranger

profita du sentiment que l'enfant lui manifestait pour l'interroger sur son père, le comte Maximilien. Mais, sous ce rapport, hélas ! Éverard était bien ignorant.

— En vérité, dit l'enfant, je ne sais si je le reconnaîtrais moi-même ; tant d'années ont passé depuis que je ne l'ai vu, et il est parti si vite. Toute son affection, comme c'est juste, s'était portée sur mon frère aîné, sur Albert. Je ne m'en plains pas : de cette façon, il m'a laissé tout entier à ma mère, et ma mère m'aime pour deux.

L'étranger avait déjà remarqué que l'enfant parlait de sa mère, non pas comme d'une trépassée, mais comme si elle était toujours vivante. Cette espèce de lutte, dans laquelle un enfant semblait vouloir disputer l'amour d'une mère à la mort, rendit plus intéressant encore à ses yeux ce jeune homme, qu'il paraissait, du reste, aimer profondément.

Mais, en pénétrant plus avant dans l'amitié d'Éverard, l'étranger commença de s'apercevoir, et cela avec un grand étonnement, de l'ignorance de cet esprit si profond, si réfléchi, parfois même si subtil. Un jour, l'inconnu prononça devant l'enfant le nom de Napoléon, et l'enfant lui demanda quel était cet homme. Éverard était peut-être le seul en Europe qui ignorât ce nom, que répétaient à cette époque tous les échos du monde. L'inconnu lui fit connaître alors cette magnifique épopée, dont l'Égypte n'était qu'un chant et Austerlitz qu'un épisode : il lui dit enfin que Napoléon était un de ces rares génies qui apparaissent à des temps voulus, météores providentiels qui éclairent les peuples, et qui s'appellent César ou Charlemagne. Mais l'enfant ne connaissait pas plus les noms de Charlemagne et de César qu'il ne connaissait le nom de Napoléon.

Ainsi, quand l'inconnu raconta à l'enfant les Alpes, l'Italie et l'Égypte, celui-ci écouta avec un éton-

nement naïf ce premier retentissement de l'histoire dans sa solitude, comme il eût écouté un conte des *Mille et une Nuits ;* mais sa pensée était vaste et profonde, sa vie l'avait préparé au merveilleux et à l'infini : il cessa bientôt de s'étonner et admira seulement.

XI

Ce fut une belle mort, celle de Gaspard Muden, une mort comme n'en ont pas souvent les rois, entourés de princes et de serviteurs. De chaque côté de son chevet, Conrad d'Eppstein et Rosemonde lui tenaient la main, représentant sur la terre les anges invisibles du mourant, Wilhelmine et Noémi; au pied du lit pleuraient Éverard et Jonathas.

Les deux souhaits des derniers jours de Gaspard étaient ainsi réalisés. La mort la plus heureuse couronnait sa vie éprouvée, et son dernier soupir fut éclairé d'un sourire divin, aube du ciel qui colorait dès ici-bas son visage.

Aussi, la douleur des enfants qui perdaient leur père fut tempérée par je ne sais quelle confiance sereine. Cette fin, calme et belle comme un coucher de soleil d'automne, leur paraissait une récompense; et, quand, le lendemain au point du jour, selon la coutume des laborieuses campagnes, ils accompagnèrent au tombeau le corps de l'aïeul, leurs larmes ne manquaient pas d'une certaine douceur pleine d'une espérance indéfinie.

C'est à travers ces pleurs tempérés par la foi qu'Éverard aperçut d'abord la blanche et rayonnante figure de Rosemonde. Nous l'avons dit, il attendait, dans son étourderie naïve, l'enfant joueuse et rieuse qu'il avait connue; il s'imaginait qu'il allait la prendre par la main et la tutoyer comme autrefois, et qu'il débuterait en l'abordant par une franche accolade fraternelle. Mais l'enfant était devenue jeune fille, et, en retrouvant son souvenir beau comme un rêve, Éverard resta timide et muet sans oser faire un

pas vers sa sœur ainsi transformée; il fallut même que sa silencieuse extase fût bien profonde, car elle lui fit oublier, une seule minute il est vrai, mais toute une minute, et le vieil ami qu'il venait de perdre, et le frère de son père, qu'il venait de retrouver.

Rosemonde était, en effet, une ravissante créature; déjà grande et formée à quinze ans, ce qui au premier coup d'œil frappait dans son aspect, c'était un éclat mêlé de charme, un air de sagesse et de bonté, quelque chose à la fois d'imposant et d'aimable. Il y avait dans son attitude une chasteté admirable, et dans la ligne fine et pure de ses traits un calme infini. Son front lisse et ses yeux bleus semblaient le siége de toute paix et de toute douceur : elle était belle de l'éternelle beauté des statues, vivifiée par une grâce fière et un enjouement modeste, comme en a prêté le seul Raphaël à ses divines madones.

Qu'on se figure maintenant l'éblouissement que

devait causer à notre sauvage Éverard cette resplendissante apparition descendue en sa solitude! Toute simple que pouvait être Rosemonde dans sa démarche et ses vêtements, elle devait sembler une reine, une fée, un ange au jeune habitant de la forêt d'Eppstein, et cette première révélation de la beauté idéale remplit son âme d'un trouble inconnu. Il lui parut, à lui, fils de comte, que cette fille de paysan était élevée à une hauteur qu'il n'atteindrait pas. Il mesura comme un abîme entre elle et lui l'admiration ingénue qu'elle lui inspirait, et il se dit qu'il ne pourrait jamais combler cet intervalle immense.

Aussi ce fut Rosemonde qui, voyant que son ami d'enfance semblait ne pas la reconnaître, s'avança vers lui et lui tendit sa petite main blanche en lui disant doucement:

— Bonjour, Éverard.

Le charme était rompu. Pourtant les quelques mots qu'Éverard échangea avec Rosemonde étaient

toujours marqués de ce respect étrange dont il s'était senti saisi à la première vue de celle qu'il avait jusqu'alors appelée sa sœur. Ce rapide entretien, fait à voix basse et la rougeur au front, fut bientôt interrompu. D'ailleurs, le jour de la mort de Gaspard devait être rempli par les prières, les graves pensées et les larmes, et le repas du soir eut lieu en famille, mais dans le silence.

Le lendemain, au retour du cimetière, pendant que Rosemonde restait agenouillée, dans la chambre occupée autrefois par Wilhelmine, au prie-Dieu de sa mère, Conrad d'Eppstein prit à part Éverard et Jonathas pour leur faire ses confidences en même temps que ses adieux. Il fallait qu'il repartît sur-le-champ pour la France, où son devoir le rappelait; il n'avait que trop tardé déjà pour voir ensevelir le père de sa Noémi; mais il ne voulait pas quitter le fils d'Albine et le mari de Wilhelmine, sans leur rien dire de sa vie passée et de son avenir.

— Je suis rayé, leur dit-il, et de ma famille et de la vie; hormis vous, nul ne s'intéresse à moi dans le monde; vous seul donc savez que j'existe. J'ai résolu de mourir tout vivant, d'éteindre mon nom et ma personne, de m'effacer de la terre. Mon histoire est triste et fatale; vous en savez une partie, je vais la compléter et l'achever. Mon père m'a exilé parce que j'aimais d'un amour pur et saint. Alors j'ai cherché un refuge en France, et je me suis renfermé dans mon amour. Gentilhomme, j'ai caché mon rang et j'ai pris un nom vague, un nom de bâtard. On m'a ainsi oublié, et, pendant quelque temps, je me suis presque oublié moi-même. Mais la Révolution grondait sur la France, et il est difficile de préserver du souffle d'une tempête la flamme pure de l'amour. A mon insu, je respirai les idées électriques dont s'était chargé cet air orageux; je lus Jean-Jacques, Mirabeau; je me familiarisai avec les hardis penseurs du XVIIIe siècle. Les études et les rêveries

de ma jeunesse m'avaient préparé, d'ailleurs, à cet apprentissage. Allemand banni par l'Allemagne, noble répudié par la noblesse, je pris la philosophie pour famille et la liberté pour patrie. Libre des instincts qu'on m'avait interdits, des préjugés qu'on m'avait défendus, je jugeai mieux du dehors ceux qui m'avaient chassé de leurs rangs, et je vis clairement, en même temps que leur gloire, les fautes de leur passé et les tendances contraires de l'avenir. Je repris alors, non l'épée de comte, mais le sabre de soldat, et je mis au service de la jeune république ce qui me restait d'existence. Noémi, que son tendre cœur avertissait mieux que ma fière raison, me laissait faire sans jalousie et se contentait de sourire tristement. La noble femme était presque heureuse de me voir revivre avec cet enthousiasme. Je n'avais fait que mon devoir envers elle, certes; mais elle avait juré de me récompenser en me sacrifiant constamment son bonheur, son âme, sa vie. Elle a bien

tenu parole! Elle m'encourageait donc à ce qui me ramenait à l'espoir, et semblait partager mes illusions sans jamais se plaindre de l'abandon où je la laissais. Aveugle que j'étais! je ne compris pas son abnégation et j'allai, j'allai sans m'inquiéter de son calme : je ne devais pas tarder à me réveiller de ma double erreur. Les vins les plus généreux ont leur ivresse. Les premières fumées de la liberté troublèrent la raison de la France, et je reconnus bientôt sur la paille d'une prison le néant de mes rêves.

« Vous savez le reste de mes malheurs. Ma Noémi ne se laissa pas distraire de son dévouement par la mort; et, pour mon nom que je lui avais donné, elle me donna sa vie. Pendant trois ou quatre ans, je ne sais ce que je devins; quelles ont été mes actions, mes pensées pendant ce terrible veuvage, je ne m'en souviens plus; quels songes ont occupé mon sommeil, je l'ignore.

» Ce fut au bruit des premières victoires de Bona-

parte que je secouai cette torpeur. Cadavre vivant, mon admiration me ranima. Les principes auxquels j'avais cru autrefois n'étaient donc pas des chimères, puisqu'ils se faisaient homme et se disposaient à la conquête du monde. Je sentis que ma vie, abandonnée, perdue, pouvait encore être bonne à quelque chose, et que, dans les grandes époques, on peut toujours remplir son rôle et être utile, ne fût-ce qu'en se dévouant comme Curtius.

» Je ne tenais à rien, et rien ne tenait à moi. Je me donnai comme un chiffre à ce qu'on appelait l'ambition de l'empereur; j'abdiquai mon passé, mes anciennes convictions et comme ma personne pour m'absorber dans celui qui devait être la pensée de son siècle et pour devenir un instrument de ses projets, un manœuvre de son génie. Il me semblait qu'en lui obéissant j'obéissais à un destin invincible. Il me menait, mais Dieu le menait, lui.

» Nous sommes beaucoup ainsi qui le suivons sur

un mot, sur un geste. Tous ceux qui passent sous son regard sont fascinés, tous ceux qui vivent dans son ciel vont à lui comme le fer va à l'aimant. Mais j'ai la fierté de croire que je me suis donné à lui par raison comme les autres par instinct.

» Où nous conduira-t-il? Je ne sais ; j'irai avec lui jusqu'au bout du monde, j'ai idée même que je ne mourrai que lorsque ma tâche sera remplie, et qu'il n'aura plus besoin de moi.

» Il n'a pas tardé à s'apercevoir de mon obéissance passive, et pourtant intelligente, car c'est un homme à qui rien n'échappe; il sait qu'il est mon but, mon maître, ma famille, ma patrie. Il me dit : « Va là ! » j'y vais ; « Fais cela ! » je le fais. Quand il me dira : « Meurs ! » je mourrai ; le tout sans répliquer. Il est ma volonté.

» Cela vous étonne peut-être, qu'un descendant des comtes d'Eppstein agisse et pense de cette façon servile. Aussi ne suis-je plus Conrad d'Eppstein ;

Conrad est mort. De quel nom m'avez-vous appelé, Jonathas, et comment avez-vous cru me reconnaître? Conrad est mort, vous dis-je! mort deux fois et trois fois; mort le jour où son père l'a chassé, mort le jour où sa femme est morte. Celui qui est devant vous et qui vous parle est un colonel français au service de l'empereur et revenant d'une mission secrète à Vienne.

» Napoléon, qui ne m'avait demandé jusqu'ici que mon sang sur les champs de bataille, a voulu employer, cette fois, mon intelligence pour une négociation, et j'ai suivi ses commandements comme toujours. Ils m'ont mieux reçu là-bas, sous mon simple nom de baptême, que si je m'étais présenté comme un des fils de Rodolphe d'Eppstein. Il paraît que l'Autriche a résolu de faire de la Germanie une autre Espagne, et que, vieille dynastie jalouse d'un empire d'hier, elle veut appuyer l'insurrection de la Péninsule; elle a couvert l'Allemagne d'agents et de pamphlets, préparé une armée de quatre cent mille hom-

mes et renouvelé son alliance avec l'Angleterre. Je suis allé demander des explications, et l'on m'a répondu par des protestations. C'est pourquoi, avant un an, avant six mois peut-être, la guerre sera déclarée, la guerre contre mon ancienne patrie. Mais j'aime mieux ma patrie de choix que ma patrie de hasard, et la vraie mère à qui je dois avant tout ma vie, c'est la pensée.

» Jonathas, Éverard, vous savez tout maintenant. Je me suis cru obligé de donner une consolation aux derniers moments du père de Noémi, et je n'ai pu m'empêcher de vous révéler ma vie à vous qui êtes si simples et si affectueux. Mais gardez-moi le secret, je vous en supplie. Il y a deux hommes en moi, je veux oublier le premier. Ce mois écoulé dans cette chaumière, je veux le regarder comme un rêve. Voici le réveil, et je ne me rappelle plus les doux fantômes qui m'ont obsédé; je reprends mon œuvre et mon personnage, qui est devenu ma personne. — Amis,

pas un mot de ce qui s'est passé entre nous, je vous en conjure encore. Que je reste enseveli dans vos cœurs; que mon frère ignore surtout mon passage. Si je l'avais trouvé malheureux comme vous, Jonathas, je n'aurais pu résister au désir de l'embrasser peut-être; mais il est heureux, je le sais : ne troublons donc pas ce bonheur. Maintenant, adieu, mes amis ! il faut que je parte sur-le-champ. Vous reverrai-je? C'est comme il plaira à Dieu. Pourtant quelque chose me dit que je ne quitte pas Eppstein pour la dernière fois. Ainsi au revoir, Jonathas. Vous recommanderez le secret à votre chère Rosemonde, n'est-ce pas? Toi, Éverard, à qui je dois encore une révélation, veux-tu remonter le Rhin avec moi jusqu'à Worms et m'accompagner quelques jours? »

Conrad ajouta tout bas:

— Nous parlerons de ta mère.

— Ah ! cher oncle, je le désire autant que je vous aime.

— Eh bien, c'est dit; dans une heure, nous partirons; dans huit jours, tu seras revenu.

Éverard était surtout satisfait de quitter Eppstein, le croirait-on? pour s'éloigner de Rosemonde. Il avait comme peur d'elle et de lui-même; il tremblait à l'idée de reparaître devant la charmante fille, et acceptait avec joie tout ce qui pouvait retarder le moment où il se retrouverait seul en sa présence. Ses apprêts furent donc lestement et joyeusement faits. Ses adieux à Rosemonde passèrent sans trop d'embarras avec ceux de Conrad, et il ne s'aperçut pas du désappointement naïf qu'exprimèrent les traits de la jeune fille quand elle le vit s'éloigner si vite et si allégrement.

XII

Huit jours après, comme l'avait calculé Conrad, Éverard était de retour de Mayence, ayant vu plus de pays en une semaine qu'il n'avait fait jusque-là dans toute sa vie.

Avant de rentrer à Eppstein, il s'arrêta, selon sa coutume, dans sa forêt, et, arrivé à sa chère retraite, il songea.

Que d'événements en un mois ! le départ de Jonathas, l'arrivée de Conrad, les récits fabuleux du colonel, la mort de Gaspard, le retour de Rosemonde, les révélations de son oncle sur le premier voyage à Eppstein, voyage qui avait précédé de six

mois sa naissance; le monde réel entrevu, le passé éclairé, l'avenir dans l'ombre : que de faits ! que d'idées !

C'était surtout ce qu'il venait d'apprendre de Conrad sur sa mère qui le préoccupait. Le vieux Gaspard et Jonathas lui avaient souvent parlé d'Albine, sans doute; mais c'était, l'un à travers les glaces de son âge, l'autre à travers l'enveloppe grossière de son esprit; tandis que Conrad, c'était avec les yeux d'un frère, le cœur d'un poëte et l'esprit d'un rêveur qu'il lui avait parlé de sa mère.

Puis cette histoire étrange des amours de Conrad et de Noémi, cette union du château et de la chaumière, ce passé d'un autre qu'on eût dit la révélation de son avenir à lui, faisait battre à coups pressés son cœur. Chose étrange ! ce souvenir qui était là comme un phare pour marquer l'écueil, au lieu de l'effrayer, entraînait l'âme de l'enfant comme un attrait, comme une promesse, comme un vertige,

et ce terrible exemple, qui semblait envoyé tout exprès par Dieu pour l'effrayer, lui apparaissait vaguement comme une justification toute prête : Conrad avait aimé Noémi. Un jeune homme, un comte d'Eppstein, sorti un jour du château, avait rencontré une jeune fille pauvre et sans naissance qui venait de la maison de Gaspard le garde-chasse; il l'avait aimée, il en avait fait sa femme; sa femme, c'était tout ce que voyait Éverard.

Tout cela agitait, tourmentait, oppressait ce jeune esprit, l'enfant en avait comme la fièvre; il se trouvait transformé, exalté, grandi : il se croyait plus fort et était tout fier de sa force; vagues élans, confuses espérances, souffrances nouvelles, il confia tout à sa mère, avec un certain délire inconnu et qu'il ressentait pour la première fois. Éverard était heureux sans savoir pourquoi il était heureux; il avait vécu et pensé jusque-là; il éprouvait le besoin d'agir. Il avait si bien et si vite compris les grandes

choses qu'on lui avait montrées pour la première fois, que, sans être à leur hauteur par l'exécution, il lui semblait pouvoir atteindre à tout par la pensée. Que n'entreprendrait-il pas maintenant? Quel obstacle pourrait l'arrêter? Devant qui tremblerait-il?

En ce moment, il pensa qu'il n'était plus qu'à une lieue de la maison du garde-chasse, et qu'il allait revoir Rosemonde; il s'arrêta et pâlit.

Oui, sans doute, tout le reste de la terre, il l'eût bravé; mais, elle, Rosemonde, si belle, si grande, si savante maintenant, oserait-il même paraître devant elle! Et, d'instinct, sans s'en rendre compte, au lieu de retourner comme d'habitude à la maison du garde-chasse, il s'achemina vers le château.

Le soir tombait quand Éverard arriva devant la petite porte du parc, et notre songeur, tout préoccupé des grandes choses qu'il avait vues et des grandes choses qu'il avait rêvées, ne s'aperçût pas

d'un certain mouvement inusité qui régnait dans les cours et dans les corridors.

Absorbé par ses pensées, qui l'isolaient sans cesse de ce qui l'entourait, quand ce qui l'entourait n'était pas sa forêt bien-aimée, il entra dans la grande salle sans voir et sans entendre; sa tête était penchée, son âme se sentait fière et hardie, et tout son être semblait renouvelé.

— Voici M. Éverard, dit un valet en ouvrant la porte du corridor qui donnait sur la chambre rouge.

L'enfant entra sans savoir pourquoi on l'annonçait. Un homme de haute taille, qu'Éverard ne connaissait pas, était assis devant la cheminée, où brûlait un grand feu; car, dans cette chambre aux murs épais, on allumait du feu en toute saison. Seulement, comme ce feu éclairait à peine, le domestique alluma les quatre bougies d'un candélabre : ces quatre bougies firent un cercle de lumière qui s'éten-

dit au tiers de l'appartement à peu près, et qui ne jeta que de faibles lueurs dans le reste des grandes ombres de la vaste salle.

— Ah! oui-dà! voilà M. Everard, dit avec un accent sardonique et en se levant l'étranger, qui, au grand étonnement de l'enfant, paraissait s'être établi dans cette chambre qu'habitait sa mère, et où sa mère était morte.

— Oui, dit-il, me voilà. Qu'y a-t-il, et que me veut-on?

— Ce qu'il y a? ce que l'on vous veut? On veut savoir d'où vous venez ainsi, vagabond?

— Mais d'où il me plaît, répondit Éverard; et, sur ce point, il me semble que j'ai toujours été libre et n'ai jamais rendu de compte à personne.

— Qu'est-ce que cette insolence? dit l'étranger en fronçant le sourcil et en saisissant de sa main crispée le dossier de son fauteuil : ne savez-vous point, Monsieur, à qui vous parlez?

— Non, en vérité, dit avec la meilleure foi du monde Éverard de plus en plus surpris.

— Comment ! non ? Ah ! vous raillez quand j'interroge ; vous plaisantez quand j'accuse !

— Sans doute ; car j'ignore d'où vous vient ce droit de m'interroger et de m'accuser.

— D'où me vient ce droit ?.... Êtes-vous fou, Monsieur ? A moi, le comte Maximilien d'Eppstein... à moi... votre... père ?

— Vous êtes le comte d'Eppstein ? vous êtes mon père ? s'écria Éverard stupéfait.

— Ah ! vous ne m'avez pas reconnu, n'est-ce pas ? L'excuse me paraît bonne et surtout filiale.

— Monseigneur, pardonnez, mais je vous jure que, dans cette obscurité et au premier aspect... Et, d'ailleurs, il y a si longtemps que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir...

— Taisez-vous, s'écria le comte furieux de cette justification, où sa conscience lui montrait un blâme,

taisez-vous ! et tâchez de répondre en fils soumis, au lieu de parler en enfant révolté.

Il se fit une pause; Éverard, tête nue, debout, la rougeur sur le front, une larme tremblante dans les yeux, attendait. De son côté, le comte Maximilien, dont la colère montait comme une marée, se promenait de long en large, s'arrêtant parfois pour regarder celui que, par un effort, il était arrivé à appeler son fils, et cela dans la chambre de sa mère, dans la chambre d'Albine, à la même place où, quinze ans auparavant, il avait écrasé celle qu'il croyait coupable, du poids de cette même colère qui, renaissante, l'étouffait encore aujourd'hui. Maximilien se sentait plein de haine pour cet enfant comme pour un ennemi; il ne pouvait lui pardonner les remords qu'il avait ressentis parfois; il ne pouvait lui pardonner surtout cette profonde terreur qu'il avait éprouvée la nuit où il avait fait ce rêve dans lequel il avait vu Albine morte berçant son enfant

endormi; aussi s'arrêta-t-il tout à coup devant Éverard les bras croisés, et, comme si l'enfant avait pu suivre les pensées tumultueuses qui bouleversaient son esprit et brûlaient son front :

— Mais répondez donc ! s'écria-t-il.

— Je croyais que vous m'aviez dit de me taire, répondit l'enfant.

— L'ai-je dit? Soit. Eh bien, maintenant, je vous ordonne de parler. Voyons, d'où venez-vous? Pourquoi quittez-vous ainsi ce château des semaines entières? J'arrive, il y a cinq jours de cela; je demande après vous, je m'informe : on me dit qu'on ne sait où vous êtes; qu'après avoir assisté aux funérailles de je ne sais quel manant, vous êtes parti avec je ne sais quel vagabond.

— Monsieur, c'était Gaspard Muden qui était mort, et...

— Et vous, comte d'Eppstein, vous avez conduit les funérailles de ce paysan, c'est très-bien. Mais,

après avoir fait cet acte de popularité, qu'êtes-vous devenu? où êtes-vous allé? Répondez... Mais, sang-Dieu, répondez donc!

— Pardon, Monseigneur, répondit doucement Éverard; mais, en quittant le château pour des jours et même pour des semaines, je sais bien que je n'alarme personne.

Dans ces paroles toutes simples, mais puissantes par leur simplicité même, le comte vit une allusion amère à l'abandon dans lequel il laissait son fils; et, en effet, telle était la terrible position de ce père vis-à-vis de son enfant, qu'Éverard ne pouvait dire un seul mot qui ne le blessât. Or, on sait ce que c'était que la colère de Maximilien, et l'on comprend quelle rage devait produire en lui l'involontaire ironie de celui qu'il regardait comme un intrus dans sa famille. Il marcha donc sur Éverard, et, d'une voix tonnante:

— Cesserez-vous bientôt de m'insulter? s'écria-

t-il. Vous n'avez à alarmer, dites-vous, personne? Eh! pardieu! méritez-vous qu'on s'alarme pour vous, enfant maudit, qui nous faites honte par votre ignorance et votre bassesse? Êtes-vous digne de votre place au foyer de la famille et dans le cœur paternel? Avez-vous gagné votre part d'héritage et d'amour? Qui êtes-vous, Monsieur? qui êtes-vous?

— On m'a dit que j'étais votre fils, comte Maximilien d'Eppstein, et je ne sais malheureusement là-dessus que ce que l'on m'a dit.

— On vous a dit! railleur impie! on vous a dit, répéta le comte, dont tous les soupçons se réveillaient à ce mot, qui réveillait aussi toutes ses colères; ah! l'on vous a dit que vous étiez mon fils. Êtes-vous sûr, continua-t-il en appuyant son point crispé sur l'épaule de l'enfant, êtes-vous sûr que celui qui vous a dit cela ne mentait point?

— Monsieur, s'écria l'enfant indigné, Monsieur!...

Ah! par la sainte mémoire de celle qui nous regarde tous deux, c'est vous qui mentez, car vous calomniez ma mère.

— Misérable bâtard! s'écria le comte.

En même temps, le comte d'Eppstein, incapable de résister à la violence de sa colère, leva sa main et la laissa retomber sur le visage d'Éverard, qui plia sous le coup.

Maximilien, effrayé de lui-même, recula aussitôt d'un pas. Mais l'enfant se releva lentement et regarda son père.

Il y eut un moment de silence affreux. Puis Éverard, pâle d'humiliation, la poitrine gonflée, des larmes dans ses yeux brillants, la main sur son cœur oppressé, Éverard, d'une voix saccadée, se contenta de dire ce mot simple et profond, naïf et terrible, parole d'enfant plus effrayante qu'une menace d'homme :

— Prenez garde, Monsieur, je le dirai à ma mère!

XIII

Éverard, tout éperdu, sortit de la salle et du château. Il marcha quelque temps ainsi devant lui, sans savoir où il allait, et ne retrouva un peu de calme et de raison qu'en se jetant tout en pleurs sur le gazon fleuri qui entourait sa grotte bien-aimée.

Deux heures auparavant, il se sentait si fier et si joyeux; ses nouvelles pensées l'avaient tant grandi; une amitié et un amour venaient d'entrer si heureusement dans sa vie isolée; et tout à coup un outrage, un seul, l'avait fait redevenir enfant : il pleurait. Entre l'amour de Rosemonde, dont il avait peur, et le

mépris de son père, dont il avait honte, il se sentait seul sur la terre. Château et chaumière lui étaient fermés; il ne lui restait plus pour asile que son petit vallon solitaire, pour ami que l'ombre protectrice d'Albine : un désert et un fantôme.

— O ma mère, ma mère ! s'écria-t-il en sanglotant, comme on nous a insultés tous deux ! Ma mère, es-tu là ? m'entends-tu encore ? ou bien vas-tu me manquer et me renier, toi aussi ? Tu sais cependant comme on m'a maltraité. Ce n'est pas tant l'odieuse injustice de ce soufflet ; mais être humilié avec ton nom, être châtié avec ta mémoire, voir ce que j'aime flétri, ce que je respecte souillé, c'est là qu'est la douleur et l'ignominie ! Ma mère, conseille-moi. Ma colère est-elle impie ? ma rébellion est-elle un sacrilége ! Ma mère, conseille-moi, et surtout console-moi ; car il est certain que ma souffrance est bien affreuse !

Ces plaintes, ces cris, ces prières s'exhalaient tout

à la fois de la poitrine d'Éverard; mais les larmes qu'il versait en même temps, les larmes qu'il versait sans cesse, diminuèrent peu à peu l'amertume de son angoisse, si bien qu'il put enfin écouter, regarder autour de lui, et s'interroger lui-même avec quelque tranquillité.

La nuit était calme et fraîche, les étoiles brillaient au ciel, les rayons blancs de la lune s'émiettaient en diamants dans le ruisseau, les aubépines sauvages jetaient à la brise leurs pénétrantes senteurs; dans le bosquet sombre, un rossignol ravi chantait cette belle et paisible nature; tout était joie, amour et extase dans la forêt, et l'âme d'Éverard, délivrée comme par une puissance supérieure des douloureuses pensées qui l'agitaient d'abord, bercée par ces secrètes mélodies, assoupie par ces discrètes lueurs, s'apaisa tout doucement. Bientôt il leva la tête, regarda ce beau ciel, et, à la douce brise du soir, les pleurs se séchèrent sur ses joues.

— Oui, ma mère, oui, ma bonne mère, murmurait-il, tu as raison; c'est moi qui ai eu tort de m'affliger, c'est moi qui ai eu tort de regarder ses insultes comme une offense. L'affront qu'il a voulu te faire, ô sainte! ne pouvait pas plus t'atteindre que la main ne peut saisir cet impalpable rayon de lune. J'étais un fou de me désoler pour un reproche ou un châtiment qui ne me vient pas de toi. Toi, tu m'aimes, ma mère. Oui, je t'entends, oui, je te sens, ma mère, dans cette nuit sereine; c'est toi qui lui imprimes cette chaste et suave harmonie, c'est toi qui en es l'âme cachée. Merci, merci, ma mère; tout s'apaise en moi, parce que je sens que tu n'es point irritée contre ton fils, et que tu le plains et le caresses au contraire. Le bruit du ruisseau, c'est ta voix; la brise, c'est ton souffle. Merci. Encore un mot, encore un baiser, ma mère, avec le vent embaumé, et je m'endors calme et heureux sous ton regard d'ange.

Et en effet, en murmurant ces paroles, l'enfant

ferma les yeux, et sa respiration douce et régulière prouva bientôt qu'il s'était endormi d'un profond sommeil.

Voyons maintenant si l'on dormait aussi tranquillement au château que dans la forêt.

Le comte Maximilien était resté anéanti, foudroyé, par cette simple parole d'Éverard : « Je le dirai à ma mère. » Pour son remords toujours inquiet et éveillé, ce mot avait une signification terrible.

Qui donc avait enseigné à l'enfant ce *Mane*, *Thecel*, *Pharès* d'une conscience troublée? Il était là, se le demandant, debout, pâle d'horreur et les mains tremblantes. Il fit quelques pas en chancelant, puis sonna avec violence, et alla tomber dans un fauteuil.

Quelques laquais accoururent.

— Du feu! des lumières! s'écria le comte; tout de suite, à l'instant même!

Les laquais obéirent : le feu brilla dans l'âtre,

six bougies s'allumèrent dans les candélabres de la cheminée.

— Allumez aussi le lustre ! s'écria le comte. Et vous, dit il à un autre laquais, courez chercher Éverard et amenez-le ici.

En ce moment, il sentait au fond de son âme tant de terreur, qu'il voulait qu'on lui amenât l'enfant : s'il revenait sur son injure, l'enfant, pensait-il, reviendrait, de son côté, sur sa menace. Mais, un instant après, le valet rentra, disant qu'on avait eu beau chercher le jeune comte, qu'on n'avait pu le retrouver nulle part.

— Alors, dit Maximilien, faites monter mon secrétaire; j'ai à travailler avec lui.

On appela le secrétaire. Le comte Maximilien, sous prétexte de vérifier les comptes de ses fermiers, le fit rester avec lui jusqu'à neuf heures. A neuf heures, on vint annoncer que le souper était servi. Le comte Maximilien descendit seul, en disant au

secrétaire de l'attendre en travaillant. Il lui semblait que la présence d'un étranger dans cette chambre en chasserait les fantômes.

Albert attendait son père dans la salle à manger. C'était un grand jeune homme, triste, impertinent, ennuyé et ennuyeux. Le comte était si pâle et si agité, qu'Albert le regarda avec étonnement, lui demandant, avec plus d'affection que d'habitude, s'il ne lui était pas arrivé quelque accident. Maximilien lui répondit gaiement et bruyamment que non; puis il se mit à table, remuant les chaises avec fracas, parlant, riant, buvant et mangeant beaucoup. Un instant, le comte avait eu l'idée de s'enivrer pour fuir la terreur dans l'ivresse; mais il pensa tout à coup que l'ivresse même pouvait enfanter les spectres qu'il craignait. Il cessa de manger à l'instant même, et tomba dans une si profonde rêverie, qu'il n'entendit pas sortir Albert. Tiré de cette espèce de torpeur par un valet qui lui demandait s'il n'était pas indisposé, il jeta un coup

d'œil hagard autour de lui, s'aperçut qu'il était seul à table, s'informa de ce qu'était devenu son fils ; puis, apprenant qu'il s'était retiré dans son appartement, il se décida à rentrer lui-même dans sa chambre.

Il retrouva son secrétaire devant le bureau et travaillant.

— Vous n'avez rien vu ni rien entendu, Wilhelm ? demanda le comte en rentrant.

— Non, Excellence, répondit le secrétaire. Pourquoi?

— Oh! pour rien, dit le comte; je croyais avoir entendu marcher une seconde personne.

— Monsieur le comte s'est trompé, reprit le secrétaire.

Et il se remit à la besogne.

Le comte se promena à grands pas dans la chambre, s'arrêtant de temps en temps devant la porte secrète et la regardant avec une invincible terreur.

— Wilhelm, demanda le comte en revenant der

rière le fauteuil du secrétaire, pour combien de temps croyez-vous avoir encore d'ouvrage ?

— Mais pour trois ou quatre heures, Excellence, dit le secrétaire.

— C'est que je voudrais fort avoir ce travail demain matin.

— Je puis l'emporter dans ma chambre et passer la nuit dessus.

— Faites mieux, dit Maximilien, achevez-le ici.

— Mais peut-être empêcherai-je Monsieur le comte de dormir ?

— Non. D'ailleurs, je me sens un peu indisposé, et ne serais point fâché d'avoir quelqu'un près de moi.

— Je ferai comme il plaira à Monsieur le comte.

— Eh bien, faites donc comme je vous le dis ; c'est ce qu'il y a de mieux, je crois.

Le secrétaire s'inclina en signe d'obéissance, et croyant qu'effectivement son maître était pressé de

vérifier les calculs qu'il était en train de faire, il se remit à son travail.

Quant à Maximilien, enchanté d'avoir trouvé un prétexte de faire rester quelqu'un auprès de lui, il appela son valet de chambre pour se faire déshabiller, et se mit au lit.

Malgré toutes ces précautions, Maximilien eut d'abord grand'peine à s'endormir. La chambre était illuminée, Wilhelm était là, il entendait sa plume crier sur le papier ; mais ses pensées lui tenaient lieu de fantômes. Cependant une chose le rassurait : c'était la sérénité de cette belle nuit de juin, si différente de la lugubre nuit de Noël, pleine de rafales et de tempêtes. Cette fois, au contraire, un calme profond régnait au dehors ; toute la nature semblait endormie, et, à travers le contrevent entr'ouvert, le comte, de son lit, voyait scintiller les étoiles.

Riant donc de ses folles chimères et rassuré d'ailleurs par la présence de Wilhelm, le comte, pour ne

pas voir la lumière, tira ses rideaux, et finit par s'endormir d'un sommeil fiévreux.

Il n'eût pu calculer depuis combien de temps il dormait, lorsqu'il se réveilla tout à coup en sursaut et sans motif apparent ; il se dressa sur son séant, une sueur glacée au front ; puis, chose étrange ! il vit, par l'ouverture de ses rideaux, les bougies des candélabres et du lustre s'éteindre les unes après les autres.

Quant à Wilhelm, accablé de fatigue sans doute, il s'était endormi dans son fauteuil. Le comte voulut crier pour le réveiller, mais la voix s'arrêta dans son gosier ; on eût dit qu'une main invisible lui serrait la gorge. Il voulut sauter à bas du lit, mais il se sentit comme enchaîné à sa place. Pendant ce temps, les bougies continuaient de s'éteindre avec une régularité effrayante. Il ne restait plus que trois bougies allumées ; elles s'éteignirent à leur tour, et rendirent la chambre à une nuit complète.

Presque aussitôt le bruit sourd d'une porte roulant sur ses gonds se fit entendre. Le comte se rejeta dans son lit, les yeux tournés du côté du mur et la tête enveloppée dans ses draps.

Quelqu'un, à coup sûr, s'approchait de son lit : il sentait cela dans l'air plutôt qu'il ne l'entendait ; et, malgré lui, comme dominé par une puissance invincible, il dégagea sa tête de ses draps et fixa ses yeux hagards vers le point d'où la chose venait.

Maximilien s'agitait vainement ; il ne pouvait ni parler ni se lever, il ne pouvait ni chasser ni fuir l'apparition qui le menaçait. Enfin, les rideaux de son lit s'écartèrent, il resta immobile et pétrifié en reconnaissant l'ombre pâle d'Albine, telle qu'il l'avait déjà vue.

La fatale visiteuse semblait seulement, cette fois, plus sévère et plus irritée que la première, et, lorsque son impassible regard de statue s'arrêta fixement sur Maximilien, le coupable demeura plus

froid que le cadavre, son juge, et ses cheveux se dressèrent d'épouvante sur sa tête.

Alors, dans le silence de cette nuit étoilée, comme quatorze ans auparavant au milieu du mugissement de l'orage, une voix brève et courroucée retentit.

— Maximilien! Maximilien! dit cette voix, tu veux donc décidément oublier les protestations de la mourante et les ordres de la morte? Ah! tu frappes mon enfant et tu injuries ma tombe! Prends garde, Maximilien, prends garde! l'enfant te condamnera, la tombe te punira. Pour la dernière fois, écoute-moi, et tâche de te souvenir et surtout de me croire; car, si tu ne croyais pas aux paroles de ma langue glacée, c'est ma main glacée qui se chargerait de te convaincre.

Le comte fit un mouvement comme pour parler; mais, avec un geste plein d'autorité, Albine lui imposa silence et reprit:

— Écoute, Maximilien; Éverard est ton fils comme il est le mien, ton fils aussi bien qu'Albert.

Tu aimes Albert, tu négliges Éverard; soit. Je veille sur mon enfant, et n'ai pas besoin de toi pour en faire un homme. Va-t'en, si tu veux; quitte ce château, si cela te plaît, sans plus songer à Éverard; retourne à Vienne et à ton ambition, j'y consens, et je ne t'y autorise pas seulement, je t'y engage. Mais je te défends, au nom du Dieu vivant, de lever la main sur mon fils et de toucher un seul cheveu de sa tête; abandonne-le, mais ne le menace pas. Indifférent, oui; violent, non. Tu ne veux pas être son père, ne sois pas son bourreau. Le droit de le reprendre ou de le châtier, tu ne l'as point, et je ne veux pas, moi, que tu touches à mon Éverard. Tu m'as bien entendue? Maintenant, si tu me désobéis, Maximilien, fais-y attention : dans ce monde, tu es perdu; dans l'autre, tu es damné, oui, damné et perdu! La première fois que tu m'as revue depuis ma mort, c'était là-haut dans la chambre de l'enfant. Aujourd'hui, c'est ici, dans l'étage intermédiaire,

dans ta chambre à toi, dans la chambre rouge. La fois prochaine, songes-y, ce serait tout en bas, dans ma chambre à moi, dans mon caveau, dans ma tombe.

— Horreur ! murmura le comte.

— Un mot encore, Maximilien, et je retourne dans ma demeure de granit. Mon âme parle réellement à la tienne, et aucune illusion du sommeil ne t'abuse; mais tu pourrais, comme il y a quatorze ans, te dire en te réveillant le lendemain : « J'ai » rêvé. » Or, pour Éverard et pour toi-même, je ne veux pas te laisser à cette fatale erreur. Maximilien, reconnais-tu cette chaîne que tu as passée, il y a vingt ans, au cou de ta fraîche fiancée, et qu'on a ensevelie, quatre ans après, avec la dépouille glacée de ta femme ? Cette chaîne, Maximilien, en la retrouvant demain matin sur tes épaules, tu n'auras plus le droit de croire que tu n'as eu cette nuit qu'un cauchemar terrible, tu ne pourras pas retomber dans ton insouciance aveugle et mor-

telle, car tu verras de tes yeux, tu toucheras de tes doigts la preuve et le gage de ma présence et de mes paroles : cette chaîne, reçois-la de la morte comme tu l'as donnée à la vivante.

Et, ce disant, Albine retirait la chaîne de son cou, et la passait au cou de Maximilien tout inanimé d'effroi.

Les lèvres du comte remuaient, mais sans proférer un seul mot.

— Et maintenant, reprit Albine, j'ai tout dit. Adieu ou au revoir, Maximilien : souviens-toi !

Le comte n'entendait plus que vaguement ces paroles ; il ne vit pas même le fantôme s'éloigner : ses yeux s'étaient clos, sa respiration s'était arrêtée ; il retomba sans mouvement sur son oreiller.

Couché pendant ce temps sur la mousse du bois, Éverard dormait du sommeil des bienheureux.

Le lendemain, quand, aux premiers rayons du soleil, Maximilien se réveilla, ou plutôt sortit de son

évanouissement, son premier mouvement fut de porter la main à son cou : il sentit la chaîne d'or froide sous ses mains froides et devint plus blanc que ses draps.

— Wilhelm, cria-t-il, Wilhelm, réveille-toi donc, malheureux !

Wilhelm se réveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il, Excellence? demanda le secrétaire abasourdi.

— Il y a que je veux parler à Jonathas le garde-chasse. Descendez et dites à un valet d'aller me le chercher à l'instant même. Il faut que je lui parle.

— Et cette besogne, demanda timidement Wilhelm, est-il nécessaire que je la termine ici?

— Non, emportez-la dans votre chambre, je désire être seul.

Quelque diligence que fît Wilhelm pour obéir au comte, et le valet pour obéir à Wilhelm, lorsque Jonathas, prévenu que le maître le demandait, entra

dans la chambre rouge, il y trouva Maximilien debout et habillé. Son premier mouvement fut de reculer de terreur en voyant le comte si défait et si pâle. Mais Maximilien essaya de sourire.

— Jonathas, lui dit-il, approche et ne me trompe pas. Tu étais présent quand on a enseveli ma femme Albine dans son linceul, quand on l'a couchée dans sa bière, quand on a cloué son cercueil?

— Hélas ! oui, Monseigneur.

— Comment était-elle vêtue?

— De sa robe blanche de noce; et, malgré la mort, bien belle encore, je vous le jure.

— Jonathas, as-tu remarqué, as-tu vu qu'elle eût quelque chose au cou?

— Oui, Monseigneur, une chaîne d'or que lui avait donnée Votre Excellence, et qu'elle avait recommandé qu'on lui laissât.

— Cette chaîne d'or, la reconnaîtrais-tu?

— Oui, Monseigneur, oui, si elle n'était enfermée

sous un triple cercueil de sapin, de chêne et de plomb, scellé par une dalle de marbre.

— Regarde bien, Jonathas : est-ce celle-ci? lui demanda Maximilien.

— Profanation ou miracle, Monseigneur, s'écria Jonathas, c'est celle-là même !

Le comte devint plus pâle encore, remit la chaîne à son cou et fit signe à Jonathas de se retirer.

Un quart d'heure après, les équipages du comte Maximilien d'Eppstein ayant été préparés à la hâte, le comte, accompagné d'Albert, se mettait précipitamment en route pour Vienne, sans demander Éverard, sans se retourner en arrière.

XIV

Éverard, épuisé par trois jours de marche et par les cruelles émotions de la veille, ne s'éveilla que tard le lendemain. Le soleil était déjà haut sur l'horizon, les oiseaux chantaient à plein gosier ; tout était lumière et joie. Pourtant, dans le bel azur du ciel, un nuage noir du côté du nord se formait lentement.

Éverard embrassait des yeux ce beau ciel ; puis, de temps en temps, son regard se portait sur ce nuage.

— Voilà, disait-il, le symbole de ma destinée, heureuse et calme aujourd'hui, puisque ma mère ne

m'en veut pas, mais inquiète et troublée demain. Demain, où serai-je? Je ne veux plus rester au château d'Eppstein, où mon père me recevrait plus mal qu'un mendiant; je ne puis retourner maintenant à la chaumière où Rosemonde me remplace, et où, je ne sais par quel instinct, je tremble de me rencontrer avec elle. Que ferai-je donc? Quel refuge me reste-t-il? Vous seule, vous seule, ma mère!...

L'enfant laissa tomber sa tête dans ses mains et rêva, Il ne pleurait plus, mais il était sérieux; mille projets et mille pensées se combattaient dans son esprit. Il crut enfin avoir pris une résolution ferme et se leva en disant :

— Allons, c'est cela, pas de faiblesse; le seul parti qui me reste, c'est de rejoindre mon oncle Conrad. Comment ferai-je, seul et sans ressource? Je ne sais pas, mais j'irai. Je laisserai tout à fait le pays que j'ai quitté pour la première fois il y a huit jours; la providence de tous, Dieu, et ma providence à moi,

ma mère, ne me manqueront pas. Avec leur aide, je serai fort et courageux, je l'espère; et, si, après tout, quelque obstacle insurmontable m'arrête, si quelque événement imprévu me dérange, si je suis obligé de revenir sur mes pas et de renoncer à mon dessein, c'est que Dieu et ma mère le voudront ainsi, et je me soumettrai. Je fais ce qui me semble juste; qu'ils fassent de moi ce qui leur paraîtra bon. Je règle ma conduite comme je peux; qu'ils mènent ma destinée où ils veulent.

Les apprêts d'Éverard n'étaient pas longs à faire; il portait avec lui toute sa fortune, tout son avenir; il n'avait qu'à prendre un bâton et à se mettre en route. Mais, avant de partir, avant d'abandonner sa chère forêt, sa vallée, sa grotte, il se jeta à genoux et adressa à sa mère une prière fervente.

Il se releva content et ferme, et, sans vouloir trop raisonner, sans se permettre de trop réfléchir, il se mit bravement à monter la colline, pour regagner la

route qui devait le conduire à Mayence. Il pouvait être midi à peu près quand il atteignit le grand chemin bordé d'ormes que côtoyaient la forêt d'un côté, et, de l'autre, la vallée du Mein et la route de France. Il allait donc quitter pour toujours le château natal et la forêt nourricière; au premier détour de la descente, il serait presque en pays étranger. Une fois encore avant d'y arriver, il se retourna pour donner un dernier regard, un dernier adieu aux maisons çà et là éparses d'Eppstein.

Oui, Éverard avait eu raison de faire, dans ses projets, la part de la Providence et de ne pas toucher à son rôle sacré; car, en jetant un dernier coup d'œil sur la montée qu'une minute après il n'allait plus apercevoir, le jeune homme vit précisément déboucher d'un sentier de la forêt le garde-chasse Jonathas, son fusil sous le bras, et tenant de l'autre main par la bride son petit cheval, sur lequel Rosemonde riante était fièrement assise. Le groupe du père et de

la fille se dessinait vivement sur le fond du ciel bleu et des arbres verts.

Notre voyageur, qui n'avait plus, se disait-il, qu'un regard à jeter sur sa terre natale, resta là immobile à contempler Jonathas et Rosemonde comme s'il les voyait dans un rêve, et comme si les amis qui s'avançaient de son côté n'allaient pas finir par l'apercevoir lui-même. Il demeurait sans bouger, les regardant venir de loin; avec eux lui apparaissait une tout autre vie que celle qu'il projetait l'instant d'auparavant. Qu'Éverard eût passé sur la route cinq minutes plus tôt ou cinq minutes plus tard, et tout son avenir était changé.

Mais, avant que le bon Jonathas aux cheveux gris et la belle Rosemonde aux touffes blondes atteignent Éverard, plongeons dans la vie de la jeune fille, interrogeons les doux secrets de son cœur et de sa pensée.

Le double caractère de toute son enfance, écoulée

au couvent du Tilleul-Sacré, avait été la pénétration de l'esprit et la pureté de l'âme. Rosemonde, chose rare, revenait à Eppstein très-instruite et très-innocente. Langue, histoire, musique, elle avait étudié toutes choses avec ardeur; mais le mal, elle l'ignorait. Dans sa merveilleuse aptitude à tout apprendre, à tout concevoir, elle n'avait cependant jamais pu comprendre le vice; à quinze ans, femme par la pensée, elle était restée enfant par le cœur.

Au reste, bien peu d'événements avaient jusqu'à ce jour rempli son existence; des études ardentes et de vives amitiés, voilà tout; beaucoup de sentiments et d'idées, peu de faits. Parmi toutes ses compagnes, — et ses compagnes étaient les plus riches et les plus nobles héritières de la vieille Autriche, — elle avait toujours été la première par l'intelligence, et, chose rare, la plus aimée. Elle se faisait pardonner sa supériorité à force de douceur. Ses amies — et toutes les pensionnaires l'étaient ou cherchaient à l'être — la

consultaient, la respectaient, cédaient à son ascendant, et cela sans envie. Elle était la reine, digne, bonne et gracieuse, de ce peuple frais et charmant, et avec cela chérie de ses maîtresses, qui la regardaient comme une des leurs ; aussi, lorsqu'elle partit, ce fut, parmi les religieuses et parmi les élèves, un véritable désespoir.

On n'avait plus, d'ailleurs, grand'chose à lui enseigner au couvent du Tilleul-Sacré, et c'était elle qui enseignait les autres. A quinze ans, la curiosité de son esprit avait été si avant dans l'étude, que l'étude n'avait plus de mystères pour elle. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, sa grâce et sa modestie n'en avaient pas été le moins du monde altérées. C'est sans affectation et avec la plus parfaite simplicité qu'elle eût pu dire à grands traits, ce qui fait supposer qu'elle l'eût dite en détail, l'histoire des nations et des individus. C'est avec un enthousiasme sincère, avec une vivacité sentie, qu'elle parlait de Corneille ou de Klops-

tock, de Gœthe ou de Shakspeare. Musicienne, elle n'entrait pas moins avant dans le génie de Gluck ou de Palestrina, de Mozart ou de Paisiello ; et, croyez-le bien, cette vive perception poétique, cette précoce intelligence musicale ne l'empêchait point de sauter à la corde à merveille et de jouer au volant dans la perfection. Autant les religieuses la voyaient grave et pensive sur les bancs de la salle d'étude, autant ses amies la trouvaient folle et rieuse sous les grands marronniers du jardin; c'était ce charmant mélange de gaieté expansive et d'application réfléchie qui la faisait à la fois chérir et respecter de toutes.

Parmi toutes ses amies, et, nous l'avons dit, Rosemonde avait pour amies depuis la première jusqu'à la dernière pensionnaire du couvent; parmi toutes ses amies, celle que Rosemonde préférait, c'était la fille d'un ancien ambassadeur près de la cour d'Angleterre, retiré depuis quelques années des intrigues de la diplomatie. Lucile de Gansberg avait pour mère

une Anglaise ; il en résulta que Lucile, dont l'anglais était la langue maternelle, apprit comme en jouant cette langue à sa compagne inséparable, sans compter que plus d'une fois la fille du grand seigneur emmena chez elle la fille du garde-chasse. Rosemonde devina ainsi par échappées un peu de la vie du monde ; mais elle rentrait toujours au couvent sans que la paix de son noble cœur fût troublée ; elle ne voyait le monde et n'en était vue qu'à travers le voile de sa pureté. Tels furent les événements de cette simple et tranquille existence. Nous en omettons un cependant qui préoccupa plus peut-être les deux jeunes têtes de Rosemonde et de Lucile que tous les fades compliments des seigneurs de la cour de Vienne : ce fut une lecture de *Roméo et Juliette*, faite à la sourdine sous une tonnelle de chèvrefeuille. Cette ardente et pure poésie de l'amour emporta les deux anges terrestres dans un monde idéal plus dangereux mille fois que le monde réel. La passion que

Shakspeare a su peindre si puissamment, laissa les deux sœurs toutes rêveuses et toutes troublées; mais l'innocente folie de leurs quinze ans l'eut bientôt emporté sur la rêverie de leur cœur. L'âme chaste et pure de Rosemonde s'éveilla la première de ce périlleux songe, et cette vague révélation de l'amour fut la seule ombre qui se mêla aux rayonnements de ces deux aurores.

Quand Rosemonde dut partir avec son père, quitter son couvent, ses amitiés; quand les deux inséparables furent sur le point de se séparer, on conçoit quelle fut leur douleur. Ces regrets, du reste, nous le répétons, tous ceux qui connaissaient Rosemonde les partageaient : on la fêtait, on l'embrassait, on la pleurait.

— Nous vous aimerons toujours, lui disait-on de toutes parts; nous penserons sans cesse à vous. Hélas! maintenant, qui nous réconciliera? qui nous conseillera? qui sollicitera pour nous le pardon des

sœurs? Notre ange gardien nous quitte, notre guide s'en va.

Et c'étaient alors mille protestations, mille présents, mille caresses; on voulait la garder au moins encore quelques jours, on ne pouvait se résoudre à la quitter si subitement; telle fut la cause qui retint Jonathas à Vienne plus longtemps qu'il n'eût voulu.

Les supérieures et les religieuses n'étaient pas moins tristes que les élèves.

— Si, loin de nous, plus tard, vous n'étiez pas heureuse, dirent-elles à Rosemonde en la quittant, revenez au Tilleul-Sacré; vous trouverez toujours votre place au dortoir et aux classes, et notre affection maternelle dans nos cœurs.

— Merci, mes bonnes mères, merci! répondait Rosemonde en pleurant. Oh! certes, si mon père n'était pas seul, si mon grand-père mourant ne me redemandait pas, si je n'avais pas un frère qui m'at-

tend, je ne vous quitterais jamais; il me semble que je vais laisser ici tout le calme et toute la joie de ma vie : si un jour je souffrais, ou si un jour je n'étais plus nécessaire à personne, oh ! certes, je reviendrais, et quelque chose, hélas ! mes bonnes mères, me dit que je reviendrai.

Cependant il fallait partir : l'aïeul qui se mourait n'avait pas le temps d'attendre; il fallait quitter le couvent, les religieuses, les compagnes; il fallait quitter Lucile. Après s'être cent fois embrassées, s'être promis de s'écrire, les deux amies se dirent un dernier adieu; mais, comme souvenir, Lucile exigea que Rosemonde emportât une petite bibliothèque de merisier, pleine de leurs auteurs chéris, et une édition anglaise de Shakspeare se cacha dans un coin.

— En lisant nos grands poëtes, lui dit Lucile, tu te rappelleras, Rosemonde, les jours où nous les lisions ensemble, et celle qui les lisait avec toi.

Adieu, ma sœur chérie ! adieu ! au revoir peut-être.

Et la lourde porte du couvent se referma derrière Rosemonde.

— Se rouvrira-t-elle jamais pour moi ? disait la jeune fille en s'éloignant pensive aux bras de son père; reverrai-je ces murs paisibles, ces bonnes religieuses, mes chères amies ?... Oh ! je n'ose dire : Dieu le veuille ! J'étais heureuse là, parce que j'étais jeune : je n'y rentrerais que parce que j'aurais souffert ; et, quand nos joies deviennent nos consolations, elles sont presque douloureuses ; quand notre paradis devient notre refuge, il est presque triste ; ainsi donc, doux nid de mon enfance, plaise au Seigneur que je ne te revoie jamais !

Bientôt cependant le mouvement du voyage, la nouveauté des impressions, réussirent à distraire un peu Rosemonde. Silencieuse d'abord, elle répondit bientôt à Jonathas ; enfin, au bout de deux jours de route, c'est elle qui l'interrogeait sur Eppstein, sur

la vie qu'on y menait et sur ceux qu'elle allait y voir.

Le bonhomme Jonathas ne demandait pas mieux que de satisfaire sur tous les points la curiosité de sa fille chérie. Il avait été un peu jaloux des regrets de Rosemonde, le pauvre père! Il lui dit, non pas combien elle allait être heureuse, mais combien elle allait être aimée: qu'elle serait d'abord tout son orgueil et tout son bonheur à lui, et puis qu'elle se retrouverait chez elle libre et maîtresse comme autrefois, quand elle était petite et que sa mère la gâtait tant. Il lui parla alors du jeune hôte qu'elle allait revoir, d'Éverard, qui l'attendait avec tant d'impatience, et qui était si simple, si triste et si bon. C'était chose inutile; quand Rosemonde aurait pu oublier le blond compagnon de son enfance, les lettres fraternelles qu'elle avait reçues de lui l'auraient rappelé à son souvenir; mais elle avait la mémoire du cœur et pensait souvent à Éverard, orphelin comme elle, né le même jour qu'elle.

Il était de son âge, il était abandonné et malheureux; une douce pitié se mêla donc dans le cœur de Rosemonde à l'affection qu'elle lui avait conservée; elle le consolerait, elle remplirait sa solitude. Elle pressa de questions Jonathas sur le compte du jeune homme, et toutes les réponses de Jonathas lui montrèrent notre rêveur poétique et charmant: elle eut hâte alors de le voir, sans s'expliquer son impatience. D'ailleurs, elle se fût interrogée, la chaste jeune fille, que cette impatience lui eût paru toute naturelle. Éverard était son frère, Éverard avait été nourri du même lait qu'elle, Éverard avait été élevé avec elle, traité comme elle par sa mère; Éverard était le fils de sa bienfaitrice, le fils d'Albine, dont le souvenir était toujours vivant au Tilleul-Sacré; Éverard enfin, par sa naissance, par son éducation sans doute, allait être la seule personne qui la comprît, avec qui elle pût parler, non-seulement de cœur à cœur, mais encore d'esprit à esprit.

Son père lui disait qu'il était simple et excellent, elle ne demanda point s'il était spirituel et instruit; cela allait de soi-même dans son rêve: l'essentiel était qu'il ne fût pas fier et méprisant. Quant à la distance qui les séparait, est-ce que leur douleur commune ne l'effaçait pas? Et puis je vous demande si c'est à cela que l'on pense à quinze ans!

Rosemonde, la belle et chaste enfant, rêva donc sans scrupule et en toute innocence à celui qu'elle nommait tout bas son frère; elle appela de tous ses désirs l'instant où elle pourrait tendre la main à Évérard et lui conter les mille choses qu'elle avait à lui dire.

Devons-nous ajouter que l'espoir de retrouver son jeune ami compensait presque, dans le cœur de Rosemonde, la douleur que devait y réveiller la pensée de la mort prochaine de son grand-père? Au reste, pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Cet égoïste oubli de la jeunesse, qui ne voit qu'elle au monde et

n'aime à regarder qu'en avant, est si naturel, nous allions dire si charmant, qu'on le lui pardonne et qu'on s'en fait volontiers le complice : qu'elle néglige le passé, qu'elle ne se soucie pas d'hier, c'est tout simple : son royaume à elle, c'est demain, c'est l'avenir !

Nous savons l'arrivée de Rosemonde à Eppstein et sa première entrevue avec Éverard. Il n'était pas seulement modeste, il était timide. Non-seulement il ne se montrait pas orgueilleux, mais il avait peur. Cette douceur et cet embarras n'allaient pas mal à la tournure d'esprit ferme et sérieuse de Rosemonde; ce qu'elle méprisait le plus, c'étaient l'impertinence et les grands airs. Mais son bonheur se changea en tristesse lorsqu'elle vit qu'Éverard allait jusqu'à l'éviter. Ne la devinait-il donc pas? Lorsqu'il partit avec son oncle Conrad, sans presque la regarder, elle eut peine à retenir ses larmes. Elle se trouvait froissée dans la sympathie qu'elle avait tout d'abord éprouvée pour cette nature tendre et mélancolique

Il semblait à Rosemonde qu'elle eût pu aider, soutenir Éverard, et elle souffrait de renoncer à ce doux rôle de sœur aimée, qu'elle eût si bien rempli. Cette froideur, qu'elle n'avait pas méritée, lui brisait l'âme; que devait-elle donc faire pour ramener Éverard, qui semblait s'éloigner d'elle?

Durant tout le temps de son absence, elle fut inquiète, préoccupée; cependant son père l'entourait de soins, de distractions, de tendresses. Tous les matins, bon gré mal gré, il fallait qu'elle montât à cheval, qu'elle visitât avec lui une partie de la forêt, son royaume; et Jonathas était heureux quand il pouvait la faire sourire et lui arracher une exclamation de surprise, d'admiration ou de joie. Il lui parlait aussi tant qu'il pouvait d'Éverard, car il s'était bien aperçu que ce sujet de conversation plaisait à sa fille, et que, quand ils causaient ensemble de l'absent, les couleurs montaient aux joues de la jeune fille, et la flamme à ses yeux.

Mais nous en savons assez sur Rosemonde; d'ailleurs, elle a eu le temps de rejoindre Éverard, que nous avons laissé immobile et muet au pied d'un arbre, regardant venir la jeune fille comme une apparition. Retournons donc à eux ; nous les retrouverons ensemble.

XV

Ce fut Rosemonde qui, la première, aperçut Éverard, et elle jeta un cri de surprise en le voyant :

— Ah ! mon frère Éverard !

Aussitôt elle sauta à bas de son cheval et courut au-devant du jeune homme en lui tendant la main. Justement, elle était d'une humeur charmante ; son père venait de lui raconter comment, un jour, Éverard s'était jeté tout habillé dans le Mein pour sauver l'enfant d'une pauvre femme qui y était tombé en jouant.

— Ah ! vous voilà donc, Éverard ? Que vous avez été longtemps ! Nous commencions à être inquiets,

vraiment. C'est mal de ne pas nous avoir donné de vos nouvelles; mais vous voilà, tout est oublié.

Pendant ce temps, Jonathas s'était rapproché des enfants.

— Enfin, voilà notre cher absent de retour, dit le brave garde-chasse. Vous ne savez pas, Éverard, que votre père est venu à Eppstein en votre absence, et vous a, ma foi, demandé avec beaucoup d'instances pendant plusieurs jours, ce qui ne l'a pas empêché de partir sans vous avoir vu.

— Il est parti! s'écria Éverard.

— Eh! mon Dieu, oui; et, ce matin, en partant, il n'a pas beaucoup parlé de vous, il faut en convenir. Après cela, il paraissait fort agité et très-pressé de s'en aller. C'est égal, il est bien singulier qu'il n'ait pas seulement prononcé votre nom. J'étais là, car il m'avait envoyé chercher pour me demander un renseignement bien étrange, et je lui ai dit, en voyant qu'il se disposait à partir: « Monseigneur n'attend

donc pas le retour de M. Éverard? » Il m'a imposé silence avec un accent terrible.

— Parti! répétait Éverard, parti!

— Oui; mais, en revanche, vous voilà revenu, dit de sa douce voix Rosemonde.

Éverard la regardait avec un singulier mélange de tendresse et d'embarras; elle baissait les yeux et souriait.

— Et puisque le voilà revenu, reprit le père, ma foi, je vais vous laisser, s'il vous plaît, continuer la promenade ensemble. Depuis huit jours, Rosemonde, pendant que je tiens mon cheval par la bride et que je conte des histoires, mon fusil reste oisif, bien entendu, et les loups et les braconniers ont beau jeu. Çà, Éverard, prenez ma place, mon beau chevalier, et menez cette enfant par les sentiers les plus fleuris; vous les connaissez mieux que moi encore. Vous n'avez pas déjeuné peut-être? Vous déjeunerez ensemble. Elle a emporté dans le bissac tout ce qu'il fallait;

pour dessert, vous cueillerez des mûres et des fraises sauvages, et, pour boisson, vous puiserez à quelque source. Sur ce, je vous laisse, enfants; à ce soir, au dîner. Je n'ai pas besoin de vous recommander votre sœur. Bonne promenade, mes amis !

Le garde-chasse jeta son fusil sur son épaule, dit de la main adieu aux enfants, et s'enfonça dans le taillis en sifflant.

Rosemonde et Éverard restèrent seuls, aussi embarrassés l'un que l'autre; ce fut Rosemonde qui rompit la première ce silence gênant :

— Puisqu'il faut déjeuner, Éverard, nous allons, si vous le voulez bien, prendre pour table ce gazon, pour toit l'ombre de ce grand chêne, et faire là, sur l'herbe, un repas royal pendant que les oiseaux nous donneront le concert.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Éverard attacha le cheval à un arbre, tandis que Rosemonde étalait ses provisions sur l'herbe, et voilà nos deux amis man-

geant du meilleur appétit du monde. Toutefois, Éverard ne disait mot encore; à peine échangèrent-ils, pendant un quart d'heure que dura leur déjeuner, quelques paroles insignifiantes; mais Rosemonde, qui le regardait, trouvait ses yeux plus éloquents que lui; elle voyait sa pensée dans son regard, et l'entendait aussi bien que s'il eût parlé. Sous son simple et grossier costume de montagnard et de paysan, nous l'avons dit, Éverard était beau, beau surtout de cette beauté du dedans qui se traduit par le mot physionomie. A travers ses manières empruntées perçaient la fierté et la dignité de l'âme; son regard ferme et doux charmait et persuadait tout de suite. Malgré sa gaucherie et son silence, il fallait être un niais pour le croire un sot. Or, Rosemonde était aussi fine, aussi pénétrante qu'une jeune fille bonne et sincère peut l'être; puis il y a entre les cœurs honnêtes et purs une secrète sympathie qui ne les trompe jamais.

— Quand nous aurons achevé de déjeuner, dit Rosemonde, vous me montrerez les parties du bois que vous aimez; dites, Éverard, y consentez-vous? Est-ce que cela vous fâcherait de me servir de guide et de compagnon?

— Me fâcher! s'écria Éverard.

— Ou peut-être, reprit Rosemonde, ai-je dérangé votre promenade et votre solitude? car je vois maintenant que vous aimez à être seul; moi qui vous plaignais!

— Vous m'avez plaint, vous, Rosemonde?

— Oui, et je me disais : Dorénavant, au moins, il aura une sœur, une amie! Je croyais que nous allions bien nous entendre. Je me rappelais les jours d'autrefois, et il me semblait que nous pourrions reprendre et continuer, dans ces solitudes qui paraissent calmes et belles comme le paradis, la douce fraternité de notre enfance. La vie doit y être aisément heureuse et pure. Enfin, je rêvais un roman comme celui de

Paul et Virginie, ajouta-t-elle en riant d'abord de son idée, puis en rougissant ensuite.

— Qu'est-ce que *Paul et Virginie?* demanda Éverard.

— Un beau livre français de Bernardin de Saint-Pierre; ne le connaissez-vous pas? Je vous le prêterai. J'avais fait un songe de bonheur; nous aurions vécu ignorés, mais si contents, dans les montagnes, dans les forêts, mon bon père Jonathas entre nous deux. J'y ai pensé tout le long de la route. Demandez à mon père, que j'accablais de questions sur votre compte, et qui me répondait de manière à encourager mes chimères et mes espérances. Cependant je suis arrivée, et, dès le premier coup d'œil, j'ai vu que tous mes projets n'étaient que des illusions. Je vous ai tendu la main comme à un frère, et vous m'avez accueillie comme une étrangère; ce n'est pas fierté, je le sais : mon père m'a assuré que vous étiez aussi noble de cœur que de naissance;

d'où viennent donc votre froideur et votre indifférence?

— Oh! ce n'est pas de la froideur, dit vivement Éverard, ce n'est pas de l'indifférence; mais, que voulez-vous! je suis un enfant farouche, un fils sauvage de ces forêts, et votre présence m'a intimidé comme l'apparition d'un ange ou d'une fée.

— Quoi! vraiment, suis-je majestueuse et terrible à ce point? dit en riant la jeune fille. Éverard, reprit-elle sérieusement, faisons en sorte qu'il n'y ait pas entre nous de méprise; je vous dis franchement, et dans la simplicité de mon cœur, que je me sens attirée vers vous; et c'est parce que je vous crois loyal et bon, que je vous offre d'être mon ami et mon compagnon. Puisque nous pouvons être deux, à quoi bon rester seuls l'un et l'autre? La nature de Dieu, au milieu de laquelle nous vivons, et le souvenir sacré des morts sanctifient en quelque sorte notre affection. Pas de fausse honte et de malen-

tendu ; en présence de nos deux mères et de ces vieux chênes, je vous demande d'être mon frère. Le voulez-vous ?

— Si je le veux ! Ah ! vous êtes une âme grande et généreuse, Rosemonde, et je tâcherai de n'être pas indigne de votre amitié. Je rougis maintenant de m'être montré si craintif et si timide ; mais le faon effarouché est apprivoisé maintenant, ma belle sainte, et le daim, au lieu de s'enfuir, viendra vous lécher les pieds.

— Tout comme si j'étais Geneviève de Brabant, dit en riant Rosemonde.

— Qu'est-ce que Geneviève de Brabant ? demanda Éverard.

— Ah ! vous m'ôtez du cœur un grand poids, continua la jeune fille sans avoir entendu la malencontreuse question. Donc, c'est par timidité que vous ne m'avez pas adressé la parole le premier jour ; c'est par timidité que vous avez évité ma rencontre, que

vous êtes parti avec votre oncle Conrad, sans presque me dire adieu ..

— Et que j'allais quitter Eppstein et l'Allemagne pour toujours et sans vous revoir, reprit Éverard, quand la Providence et ma mère vous ont envoyée sur ma route.

— Mais, à présent, vous restez ! dit vivement Rosemonde ; à présent, nous allons nous comprendre et nous aimer... Eh bien, qu'avez-vous? à quoi pensez-vous?

— Je pense, continua Éverard songeur, que ce n'est peut-être pas par sauvagerie uniquement que je voulais m'éloigner, rejoindre l'armée de l'empereur. Il y avait mon père qui... mais il est reparti pour Vienne. Il y avait quelque chose encore...

— Quoi donc? demanda Rosemonde avec inquiétude.

Il y eut un silence. Éverard, les yeux fixes, sem-

blait regarder dans la nuit de sa pensée, et secouait la tête d'un air méditatif.

— Rosemonde! Rosemonde! reprit-il d'une voix lente, un charme m'attire vers vous; cependant une voix me crie : « Fuis! fuis! » Vous ne me comprenez pas? C'est qu'il ne faut pas me juger comme les autres; je suis un être à part, une nature étrange, je ne vis pas de la vie de tous. Vous voyez que je commence à vous parler avec confiance. Oui, j'ai confiance, et... j'ai peur; un pressentiment me dit que notre amitié sera funeste, et qu'il y a entre nous un malheur! Un instinct m'avertit que je ferais mieux de partir, et pourtant je ne partirai pas. Il y a des prédestinations, Rosemonde.

— Il y a Dieu, dit la pieuse jeune fille.

— Oui, Dieu! continua Éverard en s'enfonçant dans sa rêverie. Eh bien, mon Dieu, reprit-il en joignant les mains comme s'il était seul, mon Dieu, vous qui m'éclairez de ces lueurs imparfaites, vous qui

me donnez ce vague désir de m'éloigner sans m'en laisser le courage et la force, je vous obéis, Seigneur; faités de moi ce que vous voudrez. Que sert à mon esprit de s'agiter, puisque votre main me mène? C'est ma mère peut-être qui me conseille de partir; mais, si votre destin m'ordonne de rester, qu'y puis-je?

— Oh! oui, restez donc, restez donc, dit Rosemonde avec une gracieuse insistance; nous pouvons être si heureux ensemble! Vous avez dans le bois, m'a dit mon père, vos retraites inconnues. Vous m'y mènerez et vous verrez, mon ami, qu'il vaut mieux, mais beaucoup mieux, être deux que rester seul. Oh! moi d'abord, sans vous, loin de mon père, qui passe la journée dans la forêt, je vous avoue que je périrais d'ennui, tandis que tous deux nous pourrions causer, nous communiquer nos idées, nos sensations, lire ensemble, étudier ensemble. Vous paraissez surpris; vous me croyez une petite fille ignorante, sans doute? Eh bien, vous vous trompez; j'ai appris beau-

coup, et je pourrais vous comprendre, vous répondre, à peu de chose près, sur tout. J'avoue que je n'ai pas dû approfondir, comme vous qui êtes homme, le français, le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques surtout, que je n'aime guère.

— Rosemonde! Rosemonde! mais j'ignore jusqu'au nom de tout cela.

— Comment! que me dites-vous?

— La vérité. Votre mère m'a appris à lire et le chapelain à écrire; mais ils sont morts, et je suis resté seul ici, abandonné, vous le savez bien, n'ayant d'autre maître que la forêt, d'autre éducation que celle de la nature! Qui m'aurait instruit? Personne. Je n'ai encore ouvert que la Bible, et cela ne m'est pas même arrivé souvent. Les arbres et les oiseaux ne me reprochaient pas mon ignorance: je la connus pour la première fois il y a un mois, à l'arrivée de mon oncle; j'en rougis pour la première fois aujourd'hui.

— Est-il possible! s'écria Rosemonde. Oui sans doute, j'aurais dû réfléchir, j'aurais dû penser... Pauvre ami, je vous demande pardon de vous avoir involontairement blessé, peut-être.

— Vous ne m'avez pas blessé, Rosemonde; mais vous voyez bien que ma compagnie ne peut ni vous plaire ni vous servir, que je ne suis pas à la hauteur de votre esprit, et que mon entretien vous fatiguerait, loin de vous distraire: vous voyez bien qu'il faut me laisser seul dans mon ignorance et dans mon ennui; vous voyez bien que j'avais raison, et que le mieux que j'aie à faire est de partir d'aller me battre.

— Ami, dit gravement Rosemonde, vous avez l'âme trop élevée pour écouter un faux orgueil et obéir à une susceptibilité mesquine. Demeurez, et nous pourrons nous être utiles l'un à l'autre. Vous avez le cœur savant, Éverard, et les champs, les bois, le ciel, ont dû vous donner des enseignements bons

et salutaires. Vous m'en ferez part, et cela me profitera; moi, de mon côté, puisque je dois quelque éducation au hasard, ou plutôt à la protection de la comtesse Albine, ne me refusez pas la joie de rendre un peu au fils ce que je tiens de la mère. Acceptez-moi pour maître; voulez-vous? Ce serait charmant, en vérité.

— Non, il est trop tard, Rosemonde, trop tard!

— Mon Dieu! vous croyez donc la science chose bien rude et bien difficile? C'est très-simple, très-intéressant, Éverard, vous n'y trouverez rien de nouveau; vous verrez naître les nations comme des sources, croître les génies comme les chênes, éclater les révolutions comme les tempêtes. Il y a des livres qui vous réjouiront comme une belle soirée de mai; il y a des époques qui vous désoleront comme une pluvieuse journée de décembre. Les langues ne sont pas plus difficiles à déchiffrer que les signes du ciel et du

vent, et vous reconnaîtrez Dieu dans l'histoire comme dans la nature. Et puis ne serez-vous pas fier et heureux de rencontrer dans les annales de l'Allemagne les annales de votre glorieuse famille, de retrouver à chaque pas dans nos chroniques le nom de vos ancêtres, le vôtre, le nom d'Eppstein ?

— Est-ce que je suis un d'Eppstein, moi ? interrompit Éverard avec une mélancolie amère. Vous vous trompez, Rosemonde. Je suis un enfant abandonné, renié par son père ; voilà tout. A quoi bon apprendre, à quoi bon m'élever pour mieux comprendre mon abaissement ? Rosemonde, pour ce que j'ai à faire ici-bas, ce que je sais suffit. Ma mère me guide, c'est assez. Vous ne me comprenez pas : si vous entriez plus avant dans ma confidence et dans ma vie, je vous révélerais des choses qui vous frapperaient d'étonnement et même d'effroi. Je vous le répète, mon âme et ma destinée sont étranges ; Dieu m'a marqué d'avance pour un avenir qu'il connaît

seul, et que je ne puis éviter. Je sens que son souffle me pousse, et, puisqu'il voit pour moi, à quoi me servirait la science humaine? Mon instinct me suffit pour obéir à sa volonté, mais j'aurais peur de ma raison; le mieux pour moi serait de partir, ou d'ignorer, puisque je ne pars pas.

Nous ne répéterons pas toutes les supplications de Rosemonde, toutes les réponses d'Éverard, toute cette lutte de l'instinct éclairé et de la prudence aveugle. Le rôle de petite mère allait à merveille avec la figure sereine et le caractère sérieux de la pensionnaire du Tilleul-Sacré; elle disait à Éverard combien leurs études seraient aimables et ravissantes à l'ombre des arbres séculaires et dans la solitude des clairières parfumées. Éverard hésitait, cédait presque, puis reculait.

La journée entière se passa à discuter tout en se promenant, tout en admirant les grands aspects et les beaux points de vue du paysage. Les conseils furent

aussi, il faut le dire, entremêlés de jeux et de défis, et il arriva souvent qu'on interrompit une dissertation sur les avantages de la science pour courir après quelque papillon diapré. Qu'on veuille bien ne pas oublier que le plus âgé de nos héros n'a pas encore quinze ans. Bref, au milieu des enfantillages et des sermons, le soir vint, et il fallut bien qu'Éverard reconduisît sa sœur à la maison du garde-chasse. Pourtant ses indécisions n'étaient pas encore fixées, et il jurait bien qu'il partirait le lendemain.

Il ne disait pas tout à Rosemonde, il ne lui disait pas que ce qui le chassait ainsi, c'était un affront sanglant reçu de son père, et qu'il ne pouvait plus rentrer au château, d'où cet affront le bannissait. Mais, bien qu'il se tût sur ce sujet, il y pensait certainement, et, chaque fois qu'il y pensait, il sentait de subites rougeurs lui monter au visage.

Ce fut au milieu de ces irrésolutions qu'il rentra dans la maison de Jonathas, qu'il s'était promis, le

matin même, de ne plus revoir. Le garde-chasse les attendait.

— Que vous avez été longtemps dehors! dit-il; j'étais inquiet. Éverard, voici une lettre que M. le comte m'adresse de Francfort, et qu'un piqueur vient d'apporter à toute bride. Lisez-la; elle vous concerne.

Éverard prit le papier d'une main tremblante et lut. Maximilien avertissait Jonathas qu'il allait définitivement se fixer à Vienne et que dorénavant on ne le verrait plus à Eppstein.

« Dites-le à mon fils Éverard, ajoutait-il, et prévenez-le qu'il peut disposer du château et du quart des revenus. Mon intendant ira chaque année toucher le surplus; mais qu'Éverard sache qu'il ne doit pas quitter Eppstein, ni tenter de me rejoindre. Nos deux destinées doivent être séparées, et je lui défends de chercher à les réunir. C'est à cette condition que je le laisse libre et maître dans sa vie et dans ma

maison. Il fera tout ce qu'il voudra, tout, pourvu qu'il ne vienne pas où je serai. Je ne l'inquiéterai plus, mais qu'il ne m'inquiète pas davantage. Je ne lui demanderai aucun compte de ses actions, mais qu'il ne me demande jamais raison des miennes. Restons étrangers l'un à l'autre pour rester heureux. Telle est ma résolution expresse et formelle, et malheur à lui s'il y résiste! »

Éverard, cette lettre achevée, laissa tomber sa tête sur sa poitrine : triste et joyeux à la fois, il parut se recueillir un moment.

— Eh bien? lui demanda Rosemonde avec anxiété.

— Eh bien, Rosemonde, dit-il l'œil brillant, mais le sein gonflé d'un soupir, eh bien, Dieu le veut, je resterai.

XVI

A un quart de lieue du hameau d'Eppstein, à deux cents pas de la maison du garde-chasse Jonathas, il y avait, sur la lisière de la forêt, une large et fraîche pelouse où les paysans des environs se réunissaient le dimanche. Ce beau rond de gazon était la salle verdoyante et le tapis épais des bals du pays, et, près de là, un grand massif de tilleuls centenaires servait de point de réunion aux vieux et aux savants du village. On trouvait, entre les arbres, une fontaine creusée dans un pli du terrain, et à laquelle on descendait par un escalier de pierres toutes moussues.

Autour de la source, étaient établis des bancs avec un mur d'appui très-commode pour puiser de l'eau.

Trois ans après la mort de Gaspard, un jeune homme, par une mélancolique et douce matinée de septembre, était assis sur l'herbe, au plus épais du rond de tilleuls, et, un carton sur les genoux, dessinait un vieux tronc d'arbre tordu et noueux qu'un essaim d'abeilles avait choisi pour royaume. Le jeune homme interrompait fréquemment son travail pour regarder du côté de la pelouse. C'était pourtant un jour de la semaine, et pas une âme n'y paraissait; on n'entendait absolument que le clapotement continu de la fontaine et la chanson d'une fauvette perdue dans le feuillage.

Cependant, au bout d'une heure d'attente, une jeune fille parut au bout de la pelouse, et le dessinateur se leva comme pour aller à sa rencontre; mais il s'arrêta au bout de quelques pas, et se mit à la regarder sans être vu d'elle.

Ce jeune homme était Éverard, cette jeune fille était Rosemonde.

Éverard, toujours noble et beau, portait, avec plus d'élégance et de distinction qu'autrefois, son costume simple et pittoresque; c'était le même regard grave et doux, mais plus profond et plus triste; c'était le même front haut et sérieux, mais marqué plus visiblement encore du sceau d'un destin sombre et de je ne sais quelle fatalité cachée.

Rosemonde, toujours ravissante et modestement fière, était vêtue d'un corsage rouge et d'un jupon noir; le bord plissé de sa chemise entourait son gracieux visage. Elle portait une cruche de grès sur son épaule et une plus petite à la main, et se dirigeait vers la fontaine.

Quand elle descendit les degrés usés, Éverard quitta le massif de tilleuls, et courut la rejoindre.

— Bonjour, Éverard, dit elle en l'apercevant,

d'un ton qui indiquait qu'elle s'attendait à le trouver là.

Ils s'assirent tous les deux sur le banc.

— Tenez, Rosemonde, dit Éverard en ouvrant son carton, j'ai presque terminé mon dessin, et, ma foi ! grâce à vos bons avis d'hier, il n'est pas trop mal venu, ce me semble ; j'ai tâché d'y imprimer cette horreur que prêtait, dites-vous, aux forêts notre grand Albert Durer, dont vous me racontiez l'autre jour la simple et sublime histoire.

— Mais c'est fort bien, en vérité, dit Rosemonde ; seulement, l'ombre portée de cette branche pourrait produire un effet meilleur.

Et, lui prenant le crayon de la main, elle corrigea la faute en quelques traits.

— Maintenant, c'est magnifique, dit Éverard en battant des mains, et je suis deux fois plus fier de mon chef-d'œuvre depuis que vous y avez touché. Il faut que vous soyez aussi bonne que vous êtes belle, Rose-

monde, pour avoir tant d'indulgence et de patience avec votre maladroit écolier.

— Enfant que vous êtes, dit la jeune fille tandis qu'il lui baisait doucement les mains et la contemplait avec une admiration naïve, est-ce qu'il n'y a pas un attrait charmant dans nos études? Est-ce que nos leçons sont autre chose que des plaisirs? Est-ce que mon écolier n'est pas mon compagnon? Et puis je serais si glorieuse, Éverard, d'avoir rendu, d'avoir presque donné à la noblesse allemande un de ses plus historiques représentants, un gentilhomme appelé par son rang à de si hauts destins, et qui languissait dans l'ignorance et dans l'ennui! J'ai fait pour vous, ah! je m'en sens fière quand j'y pense, ce qu'eût fait votre mère, ce qu'aurait dû faire le comte Maximilien. Et que de progrès en trois ans! Comme vous avez saisi avec promptitude! comme vous avez deviné tout à fait ce que je ne savais qu'à demi! Maintenant, que seraient près

de vous tous les papillons dorés de la cour de Vienne?

— Hélas! reprit tristement Éverard, ce n'est point par la science que vous m'avez rendu heureux, ma sœur Rosemonde. A quoi bon agrandir la pensée, quand la vie est si étroite? Que servent les ailes à l'aigle en cage? Que fait un nom éclatant à une destinée obscure? Je n'ai jamais mieux compris mon isolement que depuis que je comprends le monde; et, si je ne vous bénissais de votre présence, je vous en voudrais, je crois, de vos leçons. Depuis que je vous vois, j'existe; mais, depuis que je pense, je souffre. Nous déplorerons peut-être un jour, Rosemonde, le don fatal que vous m'avez fait.

— Non, répondit Rosemonde, je ne me repentirai jamais d'avoir rendu un d'Eppstein à lui-même et à son pays.

— Ah! je suis un d'Eppstein renié, oublié, dit Éverard en secouant la tête avec mélancolie; je ne serai

jamais un général illustre comme mon grand-père Rodolphe, que redoutait Frédéric, ni un profond diplomate comme mon aïeul maternel, qui en remontrait à Kaunitz; je serai tout au plus le héros de quelque sombre et terrible légende, et, si je suis fameux un jour, ce ne sera ni dans les camps, ni dans les lycées, mais peut-être aux veillées des paysans.

— Éverard, mon frère, encore vos folles idées! interrompit Rosemonde.

— Oh! vous avez beau dire, je sens un crime dans mon sort. Précisément depuis que vous m'avez fait entrer dans la réalité, j'ai conscience de la vie étrange que Dieu m'a imposée côte à côte avec une morte. Aux lueurs de vérité que vous m'avez fait entrevoir, je m'aperçois bien que je suis comme en dehors de l'humanité: une ombre, un fantôme, une menace peut-être et une vengeance; tout enfin, excepté un homme.

— Mon ami!

— Ah! vous ne pouvez rien contre cela. Vous êtes devant moi, Rosemonde; mais ma mère Albine est derrière moi; vous seriez un avenir bien rayonnant, mais elle est un passé si formidable! Tenez, parlons d'autre chose.

Il y eut une pause pleine de pensées.

— Avez-vous achevé l'Histoire de la guerre de trente ans? dit Rosemonde.

— Oui, et Wallenstein est un grand général, comme Schiller est un grand poëte. Merci à vous, Rosemonde, qui m'avez introduit dans les chroniques des jours écoulés, qui avez, pour ainsi dire, ajouté à ma vie toutes ces vies fécondes et éclatantes; merci à vous qui m'avez appris l'enthousiasme. Ah! quand je vous adresse des paroles amères, pardonnez-moi, ne m'écoutez pas, je suis injuste, je suis méchant. Mais, au fond, je vous aime comme ma sœur, et je vous vénère comme ma mère.

— Éverard, dit Rosemonde, — et vraiment sa voix grave et sa sérieuse attitude la faisaient ressembler à une jeune mère exhortant son fils ; — Éverard, je sais que vous êtes bon et doux ! mais je vous blâme, en effet, d'être triste et découragé. Pourquoi croyez-vous à la fatalité et ne croyez-vous pas à la Providence? C'est mal. Dieu et votre mère ne veillent-ils pas pour vous? Une seule chose vous manquait, l'éducation de l'esprit; j'ai été choisie pour vous l'apporter, et l'hiver au coin de l'âtre, l'été dans votre grotte ou sur l'appui de cette petite fontaine, nous avons causé, lu, médité. Vous avez vite appris ce que je savais, et puis, dépassant mon enseignement imparfait, vous m'avez montré à votre tour ce que j'ignorais encore. Maintenant, soit que vous restiez ici dans votre retraite, soit que vous alliez dans le monde à Vienne, à la cour, vous serez partout une intelligence éclairée et distinguée. Maintenant, vous pourrez vous-même diriger et conseiller

les autres. Ne troublez donc pas, je vous prie, par vos doutes et par vos tristesses, la joie que j'éprouve à songer que j'ai contribué dans mes faibles moyens à vous rendre digne du nom que vous portez et de l'avenir qui vous attend.

— Eh bien, je serai joyeux, si vous le voulez, Rosemonde, joyeux tant que vous serez là, comme les fleurs sont joyeuses, tant que le soleil brille.

— A la bonne heure, frère! dit Rosemonde. Laissez-moi donc puiser l'eau qu'il faut que je rapporte tout de suite à la maison, et puis, si cela vous plaît, nous achèverons de repasser ensemble l'histoire des Hohenstaufen.

— Je crois bien que cela me plaît! s'écria gaiement le jeune homme. Rosemonde, je vous promets de ne pas penser à demain, si je reste près de vous aujourd'hui.

Et les deux amis se pressèrent la main avec un sourire plein d'une affection vraie. Puis la jeune

fille prit la plus petite cruche et se pencha pour puiser de l'eau. Éverard saisit l'autre cruche et s'inclina aussi vers la fraîche fontaine. Le ciel était tout bleu au-dessus de leurs têtes, et leurs charmants visages se réfléchissaient dans le miroir de la source.

Ainsi entourés d'azur, ils se rapprochaient dans l'eau, et riaient et se saluaient doucement.

Quand ils se relevèrent :

— Laissez-moi boire, dit joyeusement Éverard.

Rosemonde lui présenta la cruche, et il but. Le sculpteur qui eût saisi leur gracieuse attitude eût trouvé le plus heureux groupe qu'on puisse imaginer.

— Nous devons avoir l'air d'un tableau de la Bible, d'Éliézer et de Rébecca, reprit en souriant la jeune fille.

Elle franchit lestement les degrés de pierre pour s'éloigner de la fontaine, emportant sa petite cruche sur l'épaule. Éverard, l'autre cruche à la main, son

carton sous le bras, ne tarda pas à la rejoindre, et tous deux se dirigèrent ainsi vers la maison du garde-chasse.

Ils se regardaient souvent en marchant; les yeux d'Éverard étaient pleins d'admiration et de tendresse; mais, dans le regard de Rosemonde, il y avait moins une expression d'amour qu'une expression de sagesse et de bonté.

XVII

Le récit de cette seule matinée peut faire comprendre quelle avait été, pendant trois années, la douce vie à deux d'Éverard et de Rosemonde. Le tendre rêveur des bois du Taunus et la grave pensionnaire du Tilleul-Sacré s'étaient développés l'un et l'autre dans le sens de leur caractère et de leur destin. Rosemonde avait enseigné Éverard, Éverard avait aimé Rosemonde. Le promeneur solitaire désormais n'était plus seul. Il avait à qui offrir son âme, à qui envoyer sa pensée, à qui consacrer les parts de son cœur et de sa vie que sa mère laissait

vides. Il mit son bonheur à obéir à Rosemonde; ce qu'elle lui donnait à faire, il en venait à bout sans effort; elle eut sur ce sauvage esprit une juridiction souveraine; tout fut à elle dans cette nature rude et dévouée.

La seule chose qu'Éverard garda pour lui, ce fut sa religion pour l'ombre d'Albine. Rosemonde était sa confidente pour tout le reste; mais il ne s'ouvrit qu'avec réserve, même à elle, sur ces visions de la nuit et du jour. Le secret des apparitions et des conseils du cher fantôme ne fut révélé qu'à demi. Comme l'amour véritable, le respect filial d'Éverard avait sa pudeur qui lui défendait de trahir cette tombe fermée pour tous, hormis pour lui.

Éverard eut dès lors une double existence et un double amour, et sa mère ne lui sembla pas irritée du partage. Quand Rosemonde était là, il travaillait avec elle, heureux de l'écouter et de la comprendre. Elle partie, il s'enfonçait dans la forêt et dans sa

rêverie, et c'était sa mère qu'il appelait, sa mère qui venait, qui reprenait sur lui son ancienne autorité, et qui lui parlait dans le vent ou dans la brise, toujours pour l'instruire et l'améliorer.

Or, ces entretiens, il en taisait les détails et l'objet, comme l'amant respectueux qui ne dit pas les baisers de sa maîtresse. Les froids rayons de la lune ou les pâles clartés des étoiles en étaient les seuls témoins et les seuls confidents; seulement, il faut croire que sa mère le plaignait, si elle ne le blâmait pas, et que, s'il n'encourait pas de reproches, il était troublé de ses appréhensions et de sa pitié; car il revenait de sa grotte le plus souvent mélancolique et même sombre, et, quand Rosemonde l'interrogeait, il refusait doucement de lui répondre; puis il pleurait avec amertume et parlait vaguement d'un avenir redoutable. Elle ne réussissait pas, ces jours-là, à le consoler.

Hormis sur ce point, il était tout à Rosemonde,

et subissait de jour en jour avec un charme plus vif l'ascendant de la jeune fille.

Il faut dire aussi qu'elle en usait avec une sagesse et une douceur infinies, comme si les instincts maternels qui étaient en elle ne devaient pas, hélas! trouver d'autre occasion de s'exercer. Elle avait entrepris avec joie et mené à fin avec amour l'éducation du jeune et inculte esprit d'Éverard. Elle était revenue avec lui sur les rudes et ingrats sentiers de la science; elle avait montré à son élève avec patience et bonne grâce tout ce qu'elle savait : l'histoire, la géographie, le dessin, la musique ; elle lui avait rendues familières les langues française et anglaise, sans parler de la littérature nationale. Sur plusieurs points, il l'avait dépassée; sur d'autres, elle lui était restée supérieure ; mais, en vérité, ç'avait été un spectacle charmant et touchant que celui de cette enfant en enseignant un autre, et c'était un mystère étrange que cette transformation, faite par

une jeune fille, d'un rude et ignorant paysan en un homme élégant et lettré.

Raconter, d'ailleurs, les événements de ces trois années à Eppstein serait impossible. Rien n'était plus simple que l'existence que menaient Rosemonde et Éverard, existence stérile en faits, féconde en idées. En deux mots, on pourrait la dire. Les suivre un jour, c'était les connaître depuis trois ans.

Dès le matin, Éverard quittait le château, où il avait définitivement repris sa chambre, et, après avoir fait une longue prière sur la tombe de sa mère, il venait frapper à la porte du bon Jonathas. Tandis que Rosemonde, qui était la meilleure et la plus exacte ménagère, rangeait et disposait tout dans la maison ; il étudiait seul, il repassait les leçons de la veille et préparait celles du jour. Puis on déjeunait en famille, simplement et gaiement. Les heures du travail venaient ensuite, animées et

sérieuses, à la maison quand le temps menaçait, dans le bois, dans la plaine, à la source, quand il faisait beau; et les études n'en étaient pas plus mauvaises pour être faites le long d'un champ de blé, les lectures n'en étaient pas moins bien comprises pour être accompagnées de quelque chanson d'oiseau. Parce que des fleurs cueillies sur la route marquaient les pages des livres, les livres parfumés n'en profitaient pas moins aux lecteurs.

La soirée était donnée au repos et à la causerie. L'hiver, on s'asseyait au coin du foyer flamboyant, l'été sur le banc du seuil, sous le chèvrefeuille et le jasmin. L'hiver, on écoutait tomber la pluie ou la neige; l'été, on regardait le soleil se coucher et se lever les étoiles.

Puis le bonhomme Jonathas ou Rosemonde avaient toujours à raconter quelque conte merveilleux ou quelque légende charmante. Le garde-chasse surtout, qui était le plus grand conteur du pays,

n'en avait jamais fini avec ses souvenirs, parmi lesquels il n'omettait pas même, dans la pureté et la sincérité de son cœur, toutes sortes d'histoires d'amour, dangereuses peut-être pour des auditeurs aussi jeunes que les siens, s'il n'en eût atténué l'effet par sa candeur chaste et sa naïveté sainte.

Quand on ne racontait pas, Rosemonde s'asseyait à son clavecin et jouait les plus beaux morceaux de Gluck, de Haydn, de Mozart, de Beethoven même, qui commençait alors à jeter son éclat. On ne saurait décrire l'effet que produisirent ces immortelles mélodies sur l'esprit d'Éverard, à la fois vague et profond comme la mer, et comme la musique même. Tandis que les petits doigts de Rosemonde couraient agiles sur son clavier, les rêveries du jeune homme erraient rapides et folles dans les champs sans limites de l'imagination.

Nous avons raconté déjà comment il se croyait entouré d'une éternelle harmonie, et quelles voix

célestes il entendait à toute heure dans le silence. Or, il reconnaissait parfois, dans les sublimes inspirations des maîtres, les notes éparses des concerts de son extase. Rosemonde aussi, dans ces moments-là, lui apparaissait, comme autrefois Albine, précédée par les sons des harpes séraphiques et tout enveloppée comme elle d'un voile de mélodie. Il l'eût volontiers adorée alors ainsi qu'une sainte, et il fallait que la voix de Jonathas le réveillât pour qu'il ne se crût pas transporté en paradis.

Puis, quoique les événements fussent bien rares dans sa vie solitaire, le beau est vraiment si simple, que, dans telle sonate ou telle symphonie, notre rêveur attentif croyait souvent retrouver son humble histoire. Oui, cette basse continue si majestueuse et si grave, c'était bien le fond triste et sombre de son existence, la pensée éternellement présente de sa mère morte, la menace sourde et grondante d'un avenir inconnu, tandis que les étincelantes et vives fantaisies,

arabesques légères de sons brodées sur les accords uniformes, lui rappelaient sa vie au soleil, et Rosemonde souriante, et les prés, et les bois vermeils, et ses études mêlées de jeux. Éverard souriait et se reposait, bercé dans les caprices de l'harmonie; mais, tout à coup, une note foudroyante ramenait, coup de tonnerre dans le ciel bleu, le formidable présage de quelque sinistre événement.

Quand on ne racontait pas, quand on ne faisait pas de musique, Rosemonde ou Éverard lisait à voix haute. Ces lectures pouvaient passer pour les vrais, les seuls événements de leur retraite. C'est ainsi qu'un soir Rosemonde lut *Hamlet*. Éverard écouta en silence le sombre drame, se leva sans mot dire quand il fut achevé, et sortit incliné sous le poids de ses pensées.

Le lendemain, il confia à Rosemonde les impressions que la terrible épopée du doute avait laissées dans son âme. N'existait-il pas une étrange confor-

mité, une sorte de parenté morale entre lui et le héros du scepticisme? Tous deux voyaient sans cesse une ombre à leurs côtés. Ils étaient jeunes, tristes, faibles tous deux. Ils sentaient l'un et l'autre qu'ils avaient quelque chose d'horrible à faire, et que la fatalité les avait pris pour ses instruments. Ce qu'Éverard n'osait ajouter, c'est que, comme Hamlet, il hésitait devant la vie, c'est qu'il avait peur d'espérer, peur de croire, peur d'aimer surtout; c'est qu'en son amer découragement il eût volontiers dit à son Ophélie : « Au couvent ! retourne au couvent ! »

— Il est pourtant un point, disait Éverard pensif, sur lequel nous sommes différents, le prince de Danemark et moi, pauvre exilé : la mission affreuse dont le destin le charge, il la connaît, et, moi, je l'ignore. Il voit le but auquel il marche, le poignard dont il doit frapper, et il s'épouvante. Que serait-ce, s'il allait comme moi au crime dans les ténèbres, s'il se savait un bourreau, mais un bourreau aveugle?

— Éverard, que dites-vous ? s'écria Rosemonde effrayée.

— Oui, Rosemonde, je vous fais horreur et pitié, n'est-il pas vrai ? Mais je ne suis pas fou, mes révélations ne me trompent pas. Hamlet est l'instrument d'une vengeance ; je dois être l'occasion d'un châtiment. Ma mère en est triste et pleure beaucoup de ses yeux desséchés. Je ne frapperai pas peut-être, mais je serai cause que Dieu frappera. Je ne viens pas faire autre chose sur la terre, Rosemonde. Il y a des hommes qui sont grands, qui accomplissent de belles œuvres, et qui renouvellent la face du monde. Moi, je ne suis destiné à aucune de ces actions mémorables. Hélas ! moi, je ne suis pas libre comme mes semblables ; je ne servirai dans la main du Seigneur ou dans celle du démon qu'à faire punir quelqu'un. Caillou jeté sur le bord du chemin, je ne suis bon qu'à faire tomber une âme dans l'enfer. C'est là que tend ma vie, cette vie que vous essayez de faire intel-

ligente et utile, Rosemonde. Ah! vous avez tort! A quoi bon, mon Dieu? Qu'on illumine les palais, soit; mais la lampe du cachot ne sert à éclairer que la misère.

Telles étaient parfois les amères plaintes de cette âme désolée, et le sourire de Rosemonde avait bien de la peine à la ramener à l'espoir et à la résignation. La généreuse fille y parvenait cependant à force de soins, de courage et de bonté. Elle corrigeait *Hamlet* avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, et *Werther* avec la *Vie de sainte Thérèse*.

Qui l'emporterait dans cette lutte entre l'amour et le sort? qui aurait raison, des espérances de Rosemonde ou des terreurs d'Albine, de la vivante ou de la morte? Dieu seul le savait.

On connaît maintenant les détails touchants ou effrayants, enfantins ou lugubres, de ces trois années de la vie d'Éverard et de Rosemonde. Ajoutons que, si nous avons plusieurs fois prononcé le mot d'a-

mour, les deux enfants, eux, ne l'avaient jamais laissé échapper. Éverard était trop triste, Rosemonde était trop pure pour cela. Daphnis et Chloé chrétiens, ils s'aimaient sans le savoir, sans se l'être avoué à eux-mêmes. Une révélation du dehors pouvait les éclairer par hasard ; en eux-mêmes rien ne devait certainement les avertir.

Ils allaient cependant, ils vivaient innocents et seuls sous le ciel bleu, dans la maison rustique, à l'ombre des grands arbres, toujours et partout ensemble, la main dans la main, leurs fronts se touchant quand ils lisaient dans le même livre; et, à les voir ainsi dans quelque attitude gracieuse ou abandonnée, on les eût souvent pris pour quelque groupe antique de marbre blanc.

XVIII

Le bonhomme Jonathas avait un cœur honnête et candide ; mais son esprit, dénué de clairvoyance, n'était guère capable de deviner une passion cachée ou d'en prévoir et d'en arrêter les progrès. Éverard devenu jeune homme, et Rosemonde devenue jeune fille, ne lui semblaient toujours que des enfants. Il n'avait pas, d'ailleurs, complétement tort, et leur innocence, nous l'avons dit, justifiait son aveuglement. Ils eussent été réellement frère et sœur, selon les doux noms qu'ils se donnaient, plus qu'une pureté sincère n'eût pas été plus présente à leurs entretiens

comme à leurs jeux. On leur eût demandé s'ils s'aimaient, qu'ils eussent répondu oui en toute candeur; mais, comme à Paolo et à Francesca, il devait suffire d'un hasard, d'un mot, pour leur révéler ce qui se passait à leur insu dans leur cœur.

Ce hasard, Dieu l'envoya à l'heure marquée pour précipiter le dénoûment de cette simple histoire. Un jour, le garde-chasse, en revenant de sa tournée dans la forêt, trouva à la maison une lettre. Cette lettre était de Conrad. Le compagnon de l'empereur, qui depuis trois ans n'avait pas donné de ses nouvelles à Eppstein, parlait peu de lui aux habitants de la chaumière, et ne leur envoyait qu'un souvenir. D'ailleurs, il espérait sous peu aller les surprendre quelque matin; il songeait toujours, dans ses courses glorieuses à travers l'Europe, à la pauvre petite famille abritée dans un pli du Taunus; il leur disait à tous de bonnes paroles. Les seuls parents qu'il eût au monde maintenant, c'étaient eux. Au bivac, et quand les trom-

pettes sonnaient la bataille, leurs souvenirs passaient devant son âme. Eux pensaient-ils, de leur côté, à l'absent? Jonathas le nommait-il parfois à la veillée? Les enfants priaient-ils Dieu pour lui? Son jeune Éverard, son hôte et son compagnon, qui, après lui avoir fait les honneurs du château d'Eppstein, l'avait accompagné à Mayence, était-il toujours sauvage, solitaire et rêveur? ou bien, comme l'Hippolyte de Racine, s'était-il enfin apprivoisé?

Voilà ce que demandait Conrad.

— Oh! oui, certes, il est resté dans nos mémoires et dans nos cœurs! s'écria Jonathas tout attendri. Digne Conrad! comme c'est beau et bien à lui de ne pas nous avoir oubliés! A table! et nous boirons à sa santé, mes enfants.

Le brave Jonathas but, en effet, à dîner quelques rasades de plus qu'à l'ordinaire pour faire fête au souvenir de Conrad; et, après avoir vidé deux ou trois fois son gobelet des dimanches, il se sen-

tit le cœur tout épanoui et la langue toute déliée.

On était à la fin de décembre. Le soir était venu pendant le repas. Au dehors, la neige tombait à gros flocons; mais un bon feu flambait dans la chaumière, et, comme on le sait, le coin du feu en hiver, quand le vent souffle au dehors, pousse au bavardage presque autant que le vin.

Le repas fini et la table repoussée, Jonathas, les mains jointes, s'étendit sur un grand fauteuil de cuir verni; les deux enfants s'assirent côte à côte, vis-à-vis de lui, sur un banc adossé au pied du lit, et l'on causa.

Bien entendu que Conrad fut le sujet de la conversation. Jonathas était du même âge à peu près que son beau-frère, et l'avait connu tout enfant; il parla de ses courses solitaires, de ses goûts sérieux, et peu à peu en vint à raconter comment il était devenu, lui, comte d'Eppstein, c'est-à-dire un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, l'hôte de la maison

du vieux Gaspard le garde-chasse, et l'amant de Noémi la paysanne.

C'était une histoire qui avait trop d'analogie avec la leur pour qu'Éverard et Rosemonde n'écoutassent point Jonathas avec la plus grande attention. La chambre n'était éclairée que par la flamme du foyer, si bien que le garde-chasse, voluptueusement assis sous le haut manteau de la cheminée, se trouvait seul éclairé par le cercle lumineux; les deux jeunes gens, tapis dans un coin, restaient cachés et perdus dans l'ombre. Sans savoir pourquoi, ils retenaient leur souffle et se sentaient émus comme à l'approche de quelque grave événement.

— Savez-vous, dit Jonathas d'un air fin, quand et comment j'ai commencé à m'apercevoir que monseigneur Conrad aimait Noémi? C'est en remarquant par quel obstiné hasard ils se rencontraient toujours l'un l'autre. Noémi avait une petite chèvre blanche qu'elle menait brouter elle-même sur la lisière du

bois. Eh bien, chose incroyable, quelle que fût l'heure qu'elle choisît et quelque chemin qu'elle prît, on était toujours assuré de trouver sur sa route monseigneur Conrad, qui, sans faire semblant de rien, se promenait un fusil ou un livre à la main. Il accostait alors négligemment Noémi, et voilà la conversation engagée. Quand ce n'était pas la chèvre, c'était une visite; quand ce n'était pas une visite, c'était l'office du dimanche qui attirait Noémi dehors, et c'était toujours l'amour qui entraînait Conrad sur les pas de Noémi; et, dans ce temps-là où j'étais jeune comme eux, ma foi, il n'y avait pas grand mérite à découvrir qu'au fond toutes ces promenades n'étaient que des rendez-vous.

Éverard et Rosemonde se regardèrent d'un mouvement subit, bien que l'obscurité les empêchât de se voir avec les yeux du corps. C'est qu'eux aussi, attirés par un invincible aimant, s'étaient bien des fois trouvés dans le même chemin sans s'expliquer

comment cela se faisait ; ils ne s'étaient pas prévenus, ils se croyaient seuls, ils pensaient l'un à l'autre, et, tout à coup, au détour d'un sentier, au saut d'une haie, ils se retrouvaient tout joyeux, mais tout surpris en même temps de ce lien invisible, de cette sympathie secrète, qui les rapprochaient sans que leur volonté y eût part.

— Je me rappelle encore, continua Jonathas, je me rappelle certain jour où le chien du père Gaspard tua d'un coup de dent la fauvette apprivoisée de Noémi. L'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes ; elle aimait beaucoup cette petite fauvette, qui s'en allait dans la forêt comme un oiseau sauvage, et qui, au premier appel de sa jeune maîtresse, revenait chanter sur son doigt sa mélodieuse chanson. Conrad ne dit rien et s'en alla dans le taillis ; il revint le soir, ses habits en lambeaux et ses mains ensanglantées ; il était allé découvrir, tout au fond d'un fourré où mon chien Castor n'avait pas pénétré, un

nid chantant de fauvettes qu'il rapportait à la désolée Noémi. C'étaient cinq oiseaux pour un, c'était l'avenir pour le présent. Les regrets de la petite se changèrent donc bien vite en joie ; mais cet exploit de Conrad était si peu dans son caractère, qu'en vérité, si Gaspard eût été moins aveugle...

Rosemonde et Éverard n'entendirent pas la fin de la phrase. Leurs mains s'étaient rencontrées et enlacées, car Rosemonde s'était, à ce moment-là même, souvenue d'une surprise que, de son côté, lui avait faite son frère Éverard.

Un jour, elle lui avait, sur un bout de papier, tracé le plan exact d'un petit jardin qu'elle cultivait elle-même autrefois au couvent et qu'elle regrettait beaucoup : un jardin de dix pieds carrés au moins, et qui contenait un rosier de roses blanches, un groseillier, des fraises en abondance, et une quantité innombrable de fleurs de la saison. Le lendemain, en se promenant dans le jardin de Jona-

thas, Rosemonde poussa tout à coup un cri de joie et de surprise. Un petit domaine tout pareil à celui qu'elle avait laissé au Tilleul-Sacré fleurissait dans un coin charmant. En relevant la tête, elle aperçut près d'elle Éverard qui épiait son étonnement. Elle lui avait su d'autant plus gré de cette prévenance, que c'était à peu près la première fois qu'Éverard touchait à une bêche et à un rateau.

Or, l'histoire de la fauvette avait, il faut l'avouer, bien de l'analogie avec l'histoire du jardinet, et les deux enfants en étaient tout ravis et tout troublés. Rosemonde avait serré la main d'Éverard comme pour le remercier encore du plaisir qu'il lui avait causé ce jour-là. Leurs mains brûlantes étaient restées jointes; emportés dans une autre vie, ils croyaient assister à un rêve en écoutant ce que leur racontait Jonathas, repris, comme malgré lui, aux puissants souvenirs de la jeunesse.

— C'étaient de nobles cœurs vraiment, poursui-

vit-il. Ils étaient purs comme des enfants du bon Dieu, et ce n'était pas leur faute, après tout, s'ils étaient jeunes et beaux et s'ils s'aimaient. Moi, j'étais de leur âge à peu près; je recherchais en mariage ma bonne Wilhelmine, et je les comprenais mieux qu'ils ne se comprenaient eux-mêmes. Il arriva que Noémi tomba malade, non pas dangereusement, Dieu merci; mais le médecin déclara qu'elle ne pourrait de quelques jours sortir ni même quitter la chambre. Conrad n'avait aucune inquiétude à avoir; seulement, il restait seul. Alors il tomba dans une tristesse sombre dont rien ne pouvait le tirer : je remplaçais déjà quelquefois Gaspard dans son emploi de garde-chasse; eh bien, à chacune de mes courses, je rencontrais ce pauvre Conrad si navré, si désolé, que cela me faisait peine. Il cachait ses larmes quand il m'apercevait, et ne voulait convenir de son chagrin avec personne ni avec lui-même. Aussi, quand je l'interrogeais

avec toute la retenue que m'inspirait son rang et en même temps toute la paternelle tendresse que je lui portais : « Que veux-tu, mon bon Jonathas ! me disait-il ; je ne sais ce que j'ai, je ne puis me rendre compte à moi-même du singulier malaise que j'éprouve. Tout me blesse, tout m'irrite sans motifs ; et, si je pleure, Jonathas, je te jure que c'est sans cause. » Voilà ce qu'il me disait, et je faisais semblant de le croire ; mais la vérité, c'est que je connaissais bien la cause de cette tristesse, et que j'aurais pu, s'il l'ignorait, la lui dire ; car, moi aussi, j'aimais Wilhelmine comme il aimait Noémi, et j'avais été séparé de Wilhelmine.

Si l'ombre où ils se tenaient abrités n'eût pas été si profonde, Éverard et Rosemonde, qui souffraient déjà beaucoup, auraient souffert encore bien davantage, car aux paroles du père ils se sentaient vingt fois par minute rougir et pâlir tour à tour. En effet, un mois auparavant, Rosemonde avait été passer quel-

ques jours à Spire, chez une cousine de son père, et, à son retour, Éverard lui avait raconté de quel ennui, de quel accablement avaient été remplies les longues journées passées loin d'elle, assurant que la jeune fille avait véritablement emporté son âme avec elle, et qu'il avait pleuré des heures entières, sans savoir pourquoi.

— Mon Dieu! mon Dieu! se disaient-ils chacun de son côté, quand on est sans cesse attirés, sans cesse ramenés l'un vers l'autre, quand on donnerait son bonheur et sa vie pour satisfaire à un désir exprimé, quand on ne se sent vivre et respirer que sous un regard, c'est donc qu'on s'aime? Mon Dieu! mon Dieu! ce mot de l'énigme que nous cherchions, c'est donc l'amour?

Et tout un monde inconnu se révélait aux deux enfants émerveillés et éperdus. Ils brûlaient et frissonnaient en même temps. Leurs corps se touchaient, leurs mains ne s'étaient pas quittées; ils auraient

pu entendre les battements de leurs cœurs s'ils avaient pu écouter autre chose que leurs tumultueuses pensées.

La nuit, cependant, était au dehors paisible et sereine. La brise qui fouettait la cabane avait cessé de souffler. La lune brillait au ciel balayé de nuages, et plongeait quelques-uns de ses rayons à travers les gerçures des contrevents. La forêt semblait endormie. Le silence qui entourait Rosemonde et Éverard finit presque par les épouvanter.

— Et comment Conrad et Noémi se sont-ils enfin entendus ? demanda Éverard d'une voix dont le tremblement apprit à Rosemonde que le jeune homme n'était pas moins ému qu'elle.

— Ils se sont entendus sans rien se dire, allez, dit le bonhomme Jonathas. Les amoureux n'ont pas besoin de mots pour parler. Quand je dis les amoureux, cependant, j'ai tort. Il ne faudrait pas, pour certaines personnes, se servir des mêmes termes que

pour tout le monde. C'est vrai ce que je dis : ils étaient si purs et si saints, qu'ils me semblaient mariés quand ils ne l'étaient pas encore, et que j'ai toujours cru que le bon Dieu les avait unis avant le prêtre. Et puis, ils ont tant souffert depuis, que la douleur et la mort ont épuré encore tous ces souvenirs sacrés ; l'histoire de leur innocente et belle affection me paraît respectable comme la vie des martyrs et des saints, et, quand j'y pense, c'est pour moi comme une seconde religion. Je les vénérais plus peut-être que je ne les aimais, et ce n'est pas peu dire. Ils savaient bien que je leur étais dévoué, et, me regardant déjà comme de la famille, ils m'avaient pris pour confident. Oh ! comme ils me parlaient avec attendrissement et douceur l'un de l'autre ! Or, Noémi a raconté à sa sœur Wilhelmine, qui me l'a raconté elle-même quand elle a été ma femme, qu'un jour ils étaient seuls assis sur le même banc et la main dans la main. Ils lisaient, je crois, un livre;

mais le seul livre qu'ils lussent en réalité, c'était celui de leurs cœurs ; si bien que, sans savoir comment cela se fit, leurs haleines si pures, se mêlèrent, leurs lèvres, leurs douces lèvres se rapprochèrent, et, ma foi, ils se dirent ainsi, sans une parole, ce que, du reste, ni l'un ni l'autre n'avaient plus depuis longtemps à apprendre : c'est qu'ils s'aimaient !

Et, tandis que Jonathas parlait ainsi dans la candeur de son âme et dans la pureté de sa pensée, Éverard et Rosemonde, les mains pressées, les âmes confondues, se serraient l'un contre l'autre, enivrés, haletants, cachés par la nuit. Nul ne les voyait ; ils ne se voyaient pas eux-mêmes. Le bras du jeune homme était passé derrière le corps frémissant de son amie, et Rosemonde, Rosemonde elle-même, entraînée par une fascination irrésistible, n'avait plus ni force ni pensée ; leurs cheveux en ce moment se touchèrent, leurs haleines se confondirent, leurs lèvres se rapprochèrent toutes tremblantes, leurs bouches s'uni-

rent; mais ce baiser, leur premier bonheur, n'eut que la durée d'un éclair. Effrayés d'eux-mêmes, ils se reculèrent précipitamment. Puis, comme s'il n'eût attendu que ce moment :

— Allons, allons, enfants, dit le garde forestier, le feu s'éteint, séparons-nous. Il est l'heure, vous, monsieur le comte, de regagner le château, et toi, Rosemonde, de rentrer dans ta chambre.

La voix du garde forestier réveilla les deux enfants de leur extase, et les précipita du paradis sur la terre.

Tous trois se levèrent alors. Éverard et Rosemonde étaient si étourdis et si tremblants, qu'ils furent obligés, pour ne pas tomber, de s'appuyer l'un sur l'autre. Après quelques mots et un serrement de mains échangé, ils se séparèrent, Jonathas bien tranquille et rêvant au passé, Rosemonde et Éverard bien émus et rêvant à l'avenir.

Comme leur cœur battait, aux deux pauvres in-

génus! comme leurs haleines étaient précipitées, comme on eût dit qu'ils venaient de courir vite et longtemps! et, en effet, n'avaient-ils pas parcouru bien vite un bien long chemin sur cette pente rapide de la jeunesse qu'on appelle l'amour?

Voilà comment Éverard et Rosemonde apprirent ce qui se passait dans leurs âmes. Le destin semblait vouloir se servir de l'histoire ébauchée des amours de Conrad et de Noémi, pour continuer dans leurs neveux l'histoire de leurs amours. A quel dénoûment terrible cette histoire était-elle destinée?

Nous l'avons dit, Dieu seul le savait.

XIX

Le lendemain, les deux amants, car nous pouvons désormais leur donner ce nom, se retrouvèrent, à la leçon du matin, dans la grotte tapissée de mousse, et chaude même en hiver. Éverard avait la joie dans le cœur et dans les yeux; Rosemonde paraissait plus réfléchie et plus sérieuse que jamais.

Il est inutile de dire qu'ils n'avaient dormi ni l'un ni l'autre.

Le jeune homme, après le premier moment de surprise, avait passé la nuit dans une sorte de délire et d'ivresse. Aimé! il était aimé! et lui aussi, il aimait! Ce qui avait rempli leurs deux pensées et leurs deux

existences, ce trouble, ces langueurs, ces élans involontaires, c'était donc ce qu'on appelle l'amour? Une seconde vie se révélait à Éverard; mille doux souvenirs s'éclairaient d'un jour nouveau, mille espérances rayonnantes brillaient dans son avenir. Oh! il ne serait plus triste, maintenant. Si son destin devait être sombre, qu'importe? N'en avait-il pas maintenant près de lui un autre où se réfugier?

Pour Rosemonde, sa veillée avait été pleine d'angoisses et d'effroi; non que son âme courageuse se repentît d'avoir cédé à un entraînement irrésistible; mais elle ne se pardonnait pas d'avoir apporté à Éverard un nouveau sujet de malheur, d'avoir donné à l'injustice de Maximilien un nouveau prétexte de courroux. Est-ce ainsi qu'elle devait payer sa bienfaitrice Albine de tant de bontés? Car enfin son amour, pur aux yeux de Dieu, était répréhensible selon le monde, et l'exemple de Conrad et de Noémi, qui avait fasciné Rosemonde la veille, l'épouvantait

le lendemain. Où les avait menés leur passion sainte? A l'exil, au désespoir, à la mort. Et pourtant le comte Rodolphe ne haïssait pas son fils comme le comte Maximilien haïssait Éverard, et Noémi ne devait pas à Conrad l'éducation, cette vie de l'âme!

Voilà pourquoi, en arrivant à la grotte, Rosemonde était grave, et pourquoi Éverard était joyeux.

Dès que le jeune homme aperçut Rosemonde, que, tout frémissant d'impatience, il attendait depuis bien longtemps, il courut au-devant d'elle.

— Oh! s'écria-t-il, Rosemonde, c'est vous! Oh! les paroles manquent à mes lèvres; mais écoute, mais laisse-moi te dire un seul mot, un mot qui contient le monde : Je t'aime! et un autre mot qui contient le ciel : Rosemonde, vous m'aimez!

Et le jeune homme tomba à genoux devant elle, les mains jointes et la regardant avec ravissement.

— Éverard, mon ami, mon frère, dit Rosemonde

avec un accent et un geste empreints de cette dignité qui ne l'abandonnait jamais, Éverard, levez-vous, et causons fraternellement, selon notre coutume. Je ne reviendrai jamais sur l'aveu tacite échappé à notre enivrement ; oui, je vous aime comme vous m'aimez, Éverard.

— Anges du ciel, vous l'entendez ! s'écria l'impétueux enfant.

— Oui, continua la pensive Rosemonde, oui, je le repète, car ces paroles ont je ne sais quel charme où l'âme se complaît, je vous aime comme Noémi aimait Conrad ; mais pensez à Conrad et pensez à Noémi. Je vous donne ma vie, je ne puis, hélas ! accepter la vôtre. Vous dites quelquefois que vous apercevez un grand malheur à votre horizon : ce malheur, si c'était par moi qu'il dût vous venir, Éverard, ah ! j'en mourrais d'abord. Je veux bien être malheureuse, moi ; mais souffrir en vous, ce serait au-dessus de mes forces, je vous préviens. Le mieux

serait donc d'oublier le rêve dangereux que nous avons fait hier au soir.

— J'oublierais donc ma vie, reprit Éverard, car ce rêve, c'est mon souffle, c'est mon être, c'est mon existence : ce rêve, c'est moi : dorénavant rien ne peut plus nous séparer, Rosemonde, et vous êtes à moi comme je suis à vous.

— Qui parle de nous séparer? dit Rosemonde, âme ferme, mais cœur ignorant, qui obéissait sans s'en douter aux subtils conseils d'une passion impérieuse. Nous pouvons rester ensemble, Éverard, mais à condition que nous vivrons comme par le passé, que nous effacerons l'un et l'autre cette fiévreuse soirée de nos mémoires, que nous reviendrons au calme et à la sainteté de nos entretiens d'autrefois; à la condition, Éverard, que mon frère me servira de sauvegarde et d'appui, et que nos mères, ces deux saintes, resteront présentes entre nous. Si vous le voulez ainsi, nous aurons encore bien des

jours heureux, car j'avoue qu'il m'en coûterait trop vraiment de renoncer tout de suite à notre douce intimité. Mais, si nous faisons avec courage et résignation notre devoir, Dieu nous soutiendra et nous aimera, et il faut penser que l'avenir est dans sa main.

— L'avenir!... C'est cela, dit Éverard avec amertume, ajournons notre bonheur comme on ajourne un créancier qu'on n'est pas en état de payer.

— Éverard, mon ami, mon frère! dit Rosemonde en regardant tristement Éverard, pourquoi cette ironie et cette injustice? Les joies paisibles et pures qui vous suffisaient hier vous semblent-elles méprisables aujourd'hui? Ne voulez-vous plus que votre amie, votre sœur, soit sacrée pour vous, honorée pour tous?

— Oui, Rosemonde, oui, il faut que tout le monde vous honore et vous vénère, et c'est bien pour cela qu'il ne faut point nous borner, pour l'avenir, à des paroles incertaines. Ecoutez; mon abandon

qui, Dieu et ma mère le savent, m'a fait verser tant de larmes amères, me plaît et me sert aujourd'hui. Mon père a décidé qu'à la condition qu'il ne serait plus rien pour moi, je ne serais plus rien pour lui : je suis donc libre et maître de ma vie. Eh bien, ma vie est à vous ; je ne vous la donne pas, c'est Dieu qui vous la donne, puisque, en me faisant orphelin, il m'a remis le droit d'en disposer. Acceptez-la seulement ; je vous en conjure, Rosemonde, acceptez-la ; soyez ma femme.

— Hélas ! hélas ! Éverard, c'est ce qu'a dû dire Conrad à Noémi... Et Noémi... Rappelle-toi, Éverard.

— Noémi est morte sur l'échafaud, n'est-ce pas ?... Mais moi, ce n'est pas un mariage secret que je vous propose, Rosemonde ; non, c'est un mariage au grand jour, dans la chapelle d'Eppstein, un mariage reconnu par les hommes et par Dieu, un mariage que je ne cacherai pas même à mon père. Les livres que

vous m'avez fait connaître m'ont un peu appris le monde, et j'ai deviné à peu près, je le crois, les desseins et les sentiments du comte Maximilien. Si je cherchais à m'élever, à paraître, si je cherchais ma part dans sa gloire et dans l'éclat de son nom, si je réclamais ma place au soleil de la faveur impériale, il me maudirait et m'accablerait; mais que je me cloître dans l'obscurité, que je me ferme les portes de la cour et de la renommée; que dans ses idées étroites, je descende et je me mésallie, cela ne l'offensera point, je vous le promets, et, loin de me détourner de cette voie, il m'y pousserait s'il le pouvait. Je le gêne là-bas dans son ambition et dans sa vanité, et il sera heureux, croyez-le bien, Rosemonde, d'être débarrassé de moi par moi-même. Du moment que j'aurai élevé entre nous cette barrière et où il n'aura plus à rendre de moi à personne un compte qui le ferait rougir; du moment qu'il pourra m'accuser seul et se plaindre, le beau rôle lui appartient, et

il me saura gré secrètement de le lui avoir donné. Il pourra alors penser tranquillement à sa propre fortune dans le présent et à celle de mon frère aîné dans l'avenir. Albert sera vraiment son seul fils désormais. Je ne pourrai plus venir, tiers importun, me jeter à la traverse de leurs sublimes projets! Je serai un enfant rebelle qui, comme Conrad d'Eppstein, aura épousé une simple paysanne, et que son père aura légitimement renié! Comme Conrad le monde m'oubliera aujourd'hui et m'oubliera demain; mais, comme Conrad, nous n'aurons pas besoin de fuir, rien ne nous force à changer de vie et à déplacer notre félicité. Le comte d'Eppstein vit et demeure à Vienne, et, d'après la lettre même qu'il m'a écrite, il ne s'en éloignera jamais; et nous, Rosemonde, nous pourrons rester ici, dans la maison de votre père, seuls et ignorés, c'est-à-dire calmes et heureux. Allez, Rosemonde, allez, vous pouvez bien accepter; ce n'est pas le riche héritier de la maison d'Eppstein qui vous offre sa main,

c'est un proscrit bien pauvre, bien misérable et bien obscur, à qui vous, généreuse fille, vous apportez la sérénité de votre front, la joie de votre regard, le trésor de votre amour. Voyons, est-ce que ce dévouement que je réclame de vous ne vous sourit pas? Est-ce que notre union ne serait pas le paradis, et ce paradis, Rosemonde, lorsque je vous l'offre, moi Éverard, votre frère, votre ami, est-ce que vous aurez le courage de le refuser?

— Éverard! Éverard! ne me tentez pas, dit Rosemonde d'une voix troublée, mais en repoussant le jeune homme avec fermeté; oui, c'est le ciel que vous m'offrez, mais nous sommes sur la terre, et vous êtes un enfant et un insensé d'espérer le bonheur absolu, comme vous étiez un blasphémateur et un impie quand vous pressentiez sans hésitation un avenir tout misérable. Hélas! pauvre faiseur de songes que vous êtes, ne savez-vous point que le mieux ici-bas est de ne pas rêver, mais d'attendre?

— Rosemonde! Rosemonde! s'écria Éverard, ne me rejetez pas dans les angoisses de ma destinée. Ce malheur que mon instinct prévoit, il me semble que vous auriez le pouvoir de le détourner et de changer d'un seul signe, comme une fée bienfaisante, tous mes doutes en illusions. Si vous me repoussez, au contraire, je penserai que vous avez peur de partager la dot de souffrances que me garde la destinée.

— Oh! ne dites pas cela, ne croyez pas cela, reprit vivement Rosemonde; je n'ai peur que de provoquer vos peines; mais m'y associer, je vous le jure, serait une véritable joie.

— Eh bien, c'est convenu alors, vous êtes à moi, Rosemonde, vous êtes ma femme; vienne après cela la douleur, vienne la mort! Un jour de paradis avec vous sur la terre, et qu'il se continue ici-bas ou là-haut, qu'importe?

Et le jeune homme parlait avec tant de force et

tant d'éloquence, il avait en lui tant de flamme, que Rosemonde se sentait, comme la veille, fascinée, entraînée. Elle était tombée assise sur un quartier de roc, lui s'était retrouvé comme par enchantement à ses genoux. Elle regardait vaguement autour d'elle la grotte, ces bancs de mousse, ces lieux témoins de tant d'heures délicieuses et calmes passées ensemble. Dans son cœur, elle éprouvait le bonheur des anges, et se laissait aller, elle, l'immaculée, la noble enfant, aux périlleuses émotions, au prestige étrange de ce bonheur; puis le silence même qui l'entourait était plein de trouble et de séduction.

Ce furent précisément la vivacité et la nouveauté de ces sensations qui réveillèrent la fière et chaste vierge. Passant la main sur son beau front pour en effacer jusqu'au reflet des pensées qu'y faisait monter son cœur, elle se leva tout à coup, et ordonna d'un geste ferme à Éverard de se lever aussi.

Puis, se tenant debout devant son amant subju-

gué, elle lui dit avec un calme plein de force et de décision :

— Frère, pas de faiblesse ni de dangereux songes; devons-nous en une minute, sans réflexion, et comme des enfants étourdis, engager, je ne dirai pas nos âmes, hélas! nos âmes sont engagées dès longtemps, mais nos existences? Frère, du courage, du sang-froid, et envisageons avec tranquillité l'avenir que Dieu nous a fait, la route que nous devons suivre.

— Ah! vous réfléchissez! s'écria Éverard; donc, vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime saintement, Éverard, Dieu le sait, et il y a dans mon cœur, quand je pense à vous, quelque chose de doux et d'enivrant, mais aussi quelque chose d'auguste et, pour ainsi dire, de maternel.

— Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimez pas! répétait Éverard.

— Écoutez, Éverard, répondit la sincère et forte Rosemonde, il me semble qu'en effet, si je vous aime, ce n'est pas d'un amour pareil au vôtre. Je vous aime selon ma nature, probablement; néanmoins, je puis vous attester une chose, car, remise de mon trouble, j'ai beaucoup pensé cette nuit, beaucoup sondé mon âme. Or, écoutez; je vous promets et je vous jure, Éverard, que, si je n'appartiens pas à vous, je ne serai à personne en ce monde qu'à Dieu, et que l'idée d'unir mon destin à un autre que vous, Éverard, m'est insupportable! Si cela pouvait vous consoler et vous apaiser un peu, j'en serais bien heureuse.

— Cela me ravit aujourd'hui, Rosemonde; mais est-ce assez pour demain?

— Demain comme aujourd'hui, mon existence est à vous, Éverard; mais croyez-moi, n'enlevons pas à notre amour la sanction de la souffrance et du temps: réservons les droits du malheur. J'imagine

que, si nous acceptions notre joie sans nous soumettre à aucune épreuve, le sort s'en vengerait, et l'on m'a appris à faire en toutes choses la part de Dieu. Qu'est-ce que je vous demande? de la patience. J'ai peut-être tort déjà de vous laisser un espoir chimérique sans doute, de n'être raisonnable qu'à demi et pour le présent seulement; mais, quoique vous disiez que je ne vous aime pas, l'effort est au-dessus de mon courage, et je ne puis, comme cela, renoncer à tout le bonheur entrevu... Pardonnez-le-moi, mon Dieu! O ma mère, ô Albine, pardonnez-le-moi!

— Oh! ma mère, Rosemonde, ma mère non-seulement vous pardonne, mais vous remercie pour son fils, car vous allez rendre ma vie, de sombre et triste qu'elle était, belle et rayonnante. Et tenez, Rosemonde, en son nom, et que ce nom révéré sanctifie ma pensée et mon action, en son nom, acceptez cet anneau qu'elle portait étant jeune fille; prenez-le pour

l'amour d'elle et de moi, et, puisque vous daignez ne pas me fermer l'avenir, que ce gage vous fiance à moi, ma sainte adorée !

— Éverard, Éverard, vous le voulez?

— Je prie et j'implore, dit Éverard.

— Écoutez donc mes conditions, reprit Rosemonde.

— Oh ! j'écoute, j'écoute.

— D'abord, si je m'engage à vous, et je le fais de grand cœur, j'entends que vous restiez libre, entièrement libre.

— Ah ! Rosemonde !

— Je le veux, Éverard; en outre, tout en gardant dans notre âme le souvenir de cette matinée solennelle, nous ne nous en reparlerons jamais; nous redeviendrons ce que nous étions hier, frère et sœur; nous reprendrons nos leçons et nos entretiens paisibles. Jamais le mot amour ne sera prononcé entre nous, et nous attendrons ainsi, calmes

et confiants, les changements du temps et de la Providence.

— Mais, mon Dieu, cette douloureuse épreuve n'aura-t-elle point un terme?

— Dans deux ans, le jour où nous aurons vingt ans tous deux, Éverard, vous déclarerez votre intention à votre père, et nous verrons.

— Deux ans! dans deux ans!

— Oui, frère. Acceptez-vous ma volonté expresse, irrévocable?

— Je m'y résigne, Rosemonde.

— Mettez donc votre anneau à mon doigt, Éverard. Merci, ami; de ce jour, je suis votre fiancée dans mon cœur; mais, de ce moment, je redeviens votre sœur dans mes paroles.

— Chère Rosemonde!

— Montre-moi la fin de ta traduction d'*Hamlet,* Éverard.

On comprend bien que, malgré l'héroïque ré-

solution des enfants, la leçon de ce jour-là fut courte et troublée par quelques distractions; ils ne faiblirent pas néanmoins, et, quand ils se quittèrent, ils étaient restés fidèles à leur promesse et à eux-mêmes.

XX

Rosemonde était heureuse d'une joie calme; elle croyait, la pauvre enfant, avoir tout gagné en gagnant du temps, et, parce qu'elle s'était tenue entre son amour et son devoir, parce qu'elle avait transigé avec la passion tout en satisfaisant sa conscience, elle était contente d'elle, et se répétait que Dieu et Albine devaient être contents aussi.

— Deux ans, c'est si long! se répétait-elle; d'ici là, Éverard, hélas! ne m'aimera sans doute plus. Je lui aurai pourtant sauvé tout remords; en attendant, je pourrai le garder près de moi, et, si dans deux ans il m'aime encore... Mais vous êtes témoin,

ô mon Dieu, que je suis bien certaine qu'il ne m'aimera plus.

Pour Éverard, il quitta Rosemonde ivre d'amour et fou de joie.

— Deux ans, c'est bien court, disait-il, puisque je la verrai toujours; j'emploierai ces deux années de noviciat à la persuader de mon amour et de ma tendresse. Je ne crois pas m'être trompé sur les dispositions de mon père. Je l'éprouverai, d'ailleurs; j'essayerai, c'est une ruse que Dieu me pardonnera, j'essayerai de l'alarmer sur mes projets futurs et de lui faire croire à mon ambition. Il sera heureux alors de trouver, à la place d'une exigence légitime qui l'effrayerait, un amour qui le rassurera; il me laissera faire tout ce que je voudrai en m'accablant de reproches, et Rosemonde, trop fière pour m'accepter noble et puissant, est trop dévouée pour me repousser seul et abandonné. Oui, c'est cela, dès aujourd'hui je vais écrire à mon père, et l'inquiéter par quelques phra-

ses détournées. Relisons d'abord, pour me guider, le billet qu'il a écrit autrefois à Jonathas, et où il renonce à son autorité si je veux renoncer à mes droits.

Ce billet, Éverard l'avait serré précieusement dans sa chambre, au château d'Eppstein; il s'achemina donc à pas lents et la tête baissée vers les hautes tours du manoir de famille, tout en combinant les termes de la lettre qu'il voulait écrire au comte, il l'avait à peu près composée dans son esprit quand il arriva aux portes du château.

— Oui, c'est ainsi qu'il faut le prendre, disait-il, c'est bien cette corde qu'il faut toucher; mon succès est presque certain, et il faut bien que je recoure à une lettre, d'ailleurs, puisque mon père a juré de ne plus revenir à Eppstein.

En se parlant ainsi, Éverard, le cœur tout joyeux, franchissait lentement le seuil de la grande porte, lorsque, en relevant la tête, il aperçut debout devant

lui, sombre et hautain, le comte Maximilien en habits de deuil. Le même frisson courut dans les veines du père et du fils.

Le comte Maximilien d'Eppstein appartenait à cette race tortueuse et cauteleuse de politiques qui regardent la ligne droite comme le plus long chemin d'un point à un autre. Un étranger qui eût observé l'attitude et l'accent qu'il prit en recevant Éverard eût pressenti que le diplomate, à travers les mille détours et les mille périphrases de sa parole, avait un but caché qu'il ne perdait pas de vue; on voyait qu'il voulait, le profond et l'habile, sonder et étudier son fils avant de prononcer un mot mystérieux qu'il retenait sur ses lèvres et ménageait comme un auteur dramatique ménage sa péripétie.

— Monseigneur d'Eppstein ! murmura enfin Éverard stupéfait.

— Dites votre père, Éverard, et venez m'embrasser, mon fils, répondit le comte.

Éverard hésita.

— J'avais hâte de vous revoir, continua Maximilien, et c'est pour vous revoir que j'arrive de Vienne en quatre jours.

— Pour me revoir, Monsieur? balbutia Éverard; vous revenez pour me revoir?

— Songez donc, mon fils, que voilà trois ans que je ne vous ai vu, trois ans que ces odieux soucis de la politique me retiennent loin de vous à Vienne. Mais que je vous fasse compliment, Éverard: j'avais laissé un enfant, et je retrouve un homme. Vous avez un air mâle et charmant qui me ravit, et, en vous revoyant si différent de ce que vous étiez, mon cœur de père se sent plein de bonheur, d'orgueil et de joie.

— Monseigneur, dit Éverard, si je pouvais vous croire, vous me rendriez moi-même bien fier et bien heureux.

Éverard ne pouvait revenir de sa surprise: était-ce

bien le comte Maximilien, autrefois si dur et si cruel, qui lui parlait maintenant avec cette douceur et cette bonté? Aussi, malgré la candeur de son âme, Éverard, éclairé par l'instinct de l'amour, devinait un piége et se tenait sur ses gardes. Le comte, de son côté, épiait sur le visage d'Éverard ses impressions et ses pensées.

C'était un singulier spectacle que l'entrevue, après trois ans d'absence, de ce père et de ce fils, se soupçonnant l'un l'autre en s'embrassant, jouant l'un vis-à-vis de l'autre au plus fin avec mille protestations, et comme si, joueurs ou duellistes, ils avaient à la main des cartes ou des épées, scrutant leurs regards et leurs mouvements au milieu de leurs paroles paternelles et filiales.

— Oui, Éverard, continua le comte du même ton posé et avec le même regard interrogateur, vous ne sauriez imaginer avec quelle satisfaction je me rapprochais d'Eppstein, et quelle fête je me faisais de

revoir un fils que j'avais un peu méconnu et trop négligé peut-être, mais qui me pardonnera, je l'espère, cet oubli apparent en faisant la part des ennuis qui m'obsèdent. Dans votre isolement, Éverard, et je le déplore amèrement aujourd'hui, la science des livres et la connaissance du monde n'ont pu vous arriver; mais, avec une nature généreuse comme l'est certes la vôtre, l'éducation ne vient jamais trop tard. Voici, continua le comte, le savant docteur Blazius que je vous présente et que j'ai amené de Vienne pour voir où vous en êtes et pour vous élever au degré d'instruction qui vous est nécessaire.

En ce moment, Éverard vit s'avancer par une porte du vestibule un homme grand, sec et noir. Cet homme, quand on prononça son nom, salua profondément Éverard en balbutiant quelques paroles dans lesquelles son futur élève ne distingua que les mots *monseigneur* et *dévouement*.

— C'est cela, pensa Éverard, et les respects de

mon professeur comme les caresses de mon père m'éclairent : on veut savoir si je ne serais point par hasard devenu dangereux, et si je suis bien resté l'enfant ignorant et inoffensif d'autrefois. Le moment est venu de jeter dans leurs cœurs soupçonneux quelques alarmes, et de leur montrer que je puis, au besoin, reconnaître et traverser leurs projets.

— Mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, je vous sais gré, ainsi qu'à monsieur, de vouloir bien apporter à un pauvre reclus la science dont, en effet, je suis d'autant plus avide que je n'ai pu jusqu'ici en recueillir qu'une bien faible portion.

— Hélas! reprit Maximilien, oui, c'est un reproche à me faire à moi bien plus qu'à vous; mais tout peut encore se réparer, n'est-ce pas, docteur Blazius?

— Sans nul doute, Monseigneur, sans nul doute, répondit le professeur patenté, et j'aime mille fois mieux m'adresser à un esprit neuf, pareil à une table

rase, à une feuille blanche où aucun signe n'a encore été tracé, qu'à une intelligence faussée par des doctrines et des principes erronés; nous aurons tout à faire, mais rien à défaire, et c'est beaucoup.

— Je vous remercie d'espérer, dit le comte.

— Et moi de ne pas désespérer, dit Éverard, dont l'esprit ferme et loyal s'indignait de la comédie à laquelle il croyait assister, et qui prenait un singulier et amer plaisir à mêler son ironie à leur fausseté.

— Nous allons donc, reprit le docteur, et je m'en applaudis, nous allons donc, je le répète, prendre toutes choses à leurs éléments : histoire, langues, sciences, philosophie.

— Pour ne pas perdre de temps, dit Éverard en observant sur le visage de son père l'effet de ses paroles, nous ferons bien, mon cher professeur, de laisser là les résultats, que je crois posséder assez bien, et de remonter tout de suite ensemble aux principes. Ainsi, pour nous en tenir à l'histoire, je crois que

vous n'aurez pas grand'chose à m'apprendre sur les faits; mais je serai heureux de causer avec un homme aussi éclairé que vous sur la philosophie que contiennent les événements. Êtes-vous comme moi pour Herder contre Bossuet, monsieur le docteur?

Le comte et le docteur se regardèrent étonnés.

— Quant aux langues, reprit Éverard, je sais assez bien le français et l'anglais pour expliquer Molière et Shakspeare à livre ouvert; mais, si vous voulez bien me faire descendre plus avant dans la pensée de ces grands génies, étudier avec moi l'esprit après la lettre, je vous promets que vous trouverez en moi, docteur, un écolier, sinon bien intelligent, du moins fort attentif et fort zélé.

Maximilien et Blazius ne pouvaient revenir de leur surprise.

— Éverard, s'écria le comte, qui donc a pu vous rendre si savant dans votre solitude?

— Ma solitude même, dit Éverard, qui sentit que

c'était là surtout qu'il devait redoubler de prudence. Oui, j'emportais dans les bois les livres de la bibliothèque, grammaires, chroniques, traités de mathématiques ; je ne les quittais qu'après les avoir compris : je fécondais mes lectures par la réflexion. J'ai eu de la peine sans doute ; les sciences exactes surtout m'ont donné beaucoup de mal ; mais, à force de patience et de courage, j'ai triomphé des difficultés, et j'ai eu la joie de voir un jour, en trouvant sous ma main le programme des connaissances exigées par les écoles du gouvernement, que je pourrais me présenter avec confiance aux examens des écoles militaires comme à ceux des universités, et que, si je vous suivais même à la cour, mon père, loin de vous donner à rougir de moi, je vous ferais peut-être quelque honneur.

— Est-il possible ! s'écria le comte ; mais c'est un miracle, docteur, un véritable miracle ! Voyez donc à l'interroger, car je n'y puis croire. Rentrons, ren-

trons vite, docteur, j'ai hâte d'être rassuré. Et toi, Éverard, mon cher fils, viens, viens!

Et le comte entraîna Éverard dans la salle à manger, qui se trouvait sur leur chemin.

Là, le docteur Blazius fit subir un examen au prétendu écolier; mais il vit bientôt qu'il serait prudent à lui de ne pas trop s'aventurer avec le jeune érudit, car, sur beaucoup de sujets, l'apprenti était, sinon plus instruit, du moins mieux instruit que le maître. L'aptitude vraiment remarquable d'Éverard avait, en effet, sur bien des points, dépassé la science un peu superficielle de Rosemonde, et il s'amusait, en dépit de sa modestie accoutumée, à étonner par son assurance le pédantisme classique du docteur officiel Blazius.

— C'est un miracle! dit finalement le professeur abasourdi, un miracle que vous devait le ciel, monsieur le comte; non certes comme un dédommagement, mais au moins comme une consolation.

— Aussi, reprit Maximilien, en ai-je senti une joie telle, que j'en ai un instant presque oublié le deuil de mon âme et de mes habits. Hélas ! oui, cher Éverard, apprends la funeste nouvelle que je ne voulais t'annoncer qu'après avoir éprouvé si tu étais digne de tes aïeux et de toi-même. Ton frère aîné, mon pauvre Albert...

— Eh bien ? demanda Éverard avec anxiété.

— Il est mort, Éverard... Tué, tué comme d'un coup de foudre, en trois jours, par une fièvre cérébrale, à vingt et un ans ! quand un si bel avenir s'ouvrait devant lui, préparé par mes soins et par ses talents ; car, pauvre jeune homme, il avait déjà tant d'habileté, tant de ressources dans l'esprit, il savait déjà si bien se tenir sur ce terrain glissant de la cour, il se tirait si finement des intrigues les plus embrouillées ; il déjouait d'un coup d'œil si prompt les ruses de nos ennémis, et leur rendait si adroitement coup pour coup ! Et Dieu me l'a repris, Éverard ! com-

prends-tu? Mais il ne m'a frappé que d'une main, puisqu'il me rend un autre fils aussi digne qu'Albert de mon affection et des faveurs de Sa Majesté Impériale. Tu continueras ton frère, mon enfant; te voilà l'aîné et le seul héritier des Eppstein, et tu sais à quoi cet honneur t'engage. Une vie nouvelle va commencer pour toi; oublions le passé pour ne voir que l'à-venir, n'est-ce pas? Compte désormais sur toute la tendresse et toute la protection de ton père. J'ai formé des projets qui vont te faire regagner tout de suite le temps et le terrain perdus; sois tranquille, mon fils, sois tranquille!

Éverard pâlissait et sentait ses genoux chanceler sous lui; d'un coup d'œil, il venait d'envisager tout ce que l'événement que lui annonçait son père allait apporter de changement dans son existence; cependant, comme, malgré ce combat intérieur, sa figure restait impassible, le comte reprit :

— Éverard, tu es dès aujourd'hui officier au ser-

vice de l'Autriche, entends-tu ? Voici ton brevet, et ce n'est pas tout.

Le comte alla à une chaise sur laquelle était posée une épée, et présenta l'arme à son fils.

— Et voici ton épée, continua-t-il. Je ne devais te donner l'un et l'autre que dans six mois ; mais, puisque tu les mérites dès à présent, reçois l'un et l'autre de ma main. Et, maintenant, Éverard, crois-le bien, les faveurs de l'empereur ne s'arrêteront point là. Mais nous reparlerons de tout cela une autre fois ; pour le moment, les souvenirs que ta vue a éveillés en moi, la mémoire de mon cher Albert évoquée par mes regrets, le bonheur ressenti en te voyant tel que je pouvais te souhaiter : toutes ces émotions bonnes ou douloureuses m'ont épuisé. Je te laisse causer avec le docteur Blazius ; avant la fin du jour, je te reverrai, mon Éverard ; je te dirai les grands desseins auxquels je veux t'associer et que tu comprendras, j'en suis sûr. Sois joyeux en attendant, et

fais de beaux rêves, mon enfant; tes rêves ne seront jamais à la hauteur de la destinée qui t'attend à la cour de Vienne, où tu me suivras dans quelques jours.

Puis le comte sortit après avoir embrassé Éverard anéanti sous le coup, et en faisant un signe protecteur au docteur Blazius, qui se courbait jusqu'à terre.

— Dans quelques jours à la cour de Vienne! répétait Éverard atterré en regardant tristement son brevet et son épée; dans quelques jours... O mon Dieu! mon Dieu! Que va-t-elle dire lorsqu'elle saura cela?

Et il s'élança hors du château, malgré les cris du docteur Blazius, qui, n'ayant pas la prétention de le suivre, lui cria :

— Monseigneur d'Eppstein, n'oubliez pas que l'on dîne dans une heure et que le comte votre père vous attend à souper.

Éverard ne fit qu'un bond du château à la chau-

mière. Il trouva Rosemonde se promenant dans le jardin qu'il avait disposé pour elle. Pâle et essoufflé, il apparut tout à coup devant elle, tenant encore à la main son brevet et son épée.

— Qu'avez-vous donc, Éverard? demanda Rosemonde.

— Ce que j'ai, dit Éverard, ce que j'ai, Rosemonde? Le comte est arrivé, et, comme toujours, il ramène le malheur avec lui.

— Que voulez-vous dire, Éverard?

— Voyez, voyez! s'écria le jeune homme.

Et il présenta à Rosemonde le brevet et l'épée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Vous ne devinez pas, Rosemonde?

— Non.

— Mon frère Albert est mort, me voilà l'aîné de la famille, et mon père, qui m'apporte ce brevet et cette épée, vient me chercher pour me conduire à Vienne.

La jeune fille devint pâle comme la mort, et cependant un mélancolique sourire passa sur ses lèvres.

— Donnez-moi le bras, Éverard, dit-elle, et rentrons.

Les deux jeunes gens rentrèrent dans la chaumière; et, tandis que Rosemonde se laissait tomber dans le fauteuil de Jonathas, Éverard posait l'épée dans un coin et jetait le brevet sur une table.

— Eh bien, Éverard, dit Rosemonde, ne vous l'avais-je pas bien dit ce matin, qu'il fallait faire la part du malheur? Seulement, il est venu la réclamer plus tôt que je ne pensais.

— Que m'importe, Rosemonde! répondit Éverard; croyez-vous donc que je partirai?

— Sans doute, je le crois.

— Rosemonde, je ne vous quitterai jamais; je l'ai juré.

— Vous n'avez point juré cela, Éverard, car vous

auriez juré de désobéir à votre père, et vous n'en avez pas le droit.

— Le comte m'a abandonné, il me l'a écrit lui-même; je ne suis pas son fils, il n'est pas mon père.

— Une mauvaise pensée l'avait écarté de vous, Éverard, une bonne pensée le ramène à vous; c'est Dieu lui-même qui n'a pas voulu cette division entre le fils et le père. Vous obéirez, Éverard, vous irez à Vienne.

— Je vous l'ai dit, Rosemonde, jamais.

— Alors, c'est moi qui retournerai au couvent du Tilleul-Sacré; car, certes, Éverard, je ne serai pas la complice de votre désobéissance.

— Rosemonde, vous ne m'aimez pas.

— Au contraire, Éverard, c'est parce que je vous aime que je désire vous voir accepter ce que votre père vous propose. Il y a des devoirs imposés aux hommes le jour même de leur naissance, et auxquels ils ne peuvent se soustraire. Tant que vous aviez un

frère aîné, tant que la gloire et le nom des Eppstein reposaient sur une autre tête que la vôtre, vous pouviez être heureux et ignoré. Maintenant, vous refuser à accepter l'héritage d'illustration et de douleur que le ciel vous envoie, serait un crime à la fois envers vos ancêtres et vos descendants. La carrière des armes, que vous propose votre père, est belle et honorable; vous partirez donc, Éverard.

— Rosemonde ! Rosemonde ! vous êtes bien cruelle !

— Non, Éverard; seulement, je vous parle comme si je n'existais pas, parce que, devant de pareils intérêts, l'existence d'une pauvre fille comme moi doit...

— Eh bien, Rosemonde, jurez-moi une chose, dit Éverard.

— Laquelle?

— C'est que, si je ne puis détourner mon père de la résolution de m'emmener à Vienne; si je suis forcé

d'embrasser cette carrière des armes où je n'apporterai que le dégoût de la vie et le mépris de la mort ; enfin, si par cette carrière j'arrive à être libre, maître de moi, seul et unique arbitre de ma volonté, Rosemonde, vous accomplirez la promesse jurée ce matin, vous serez à moi.

— J'ai juré, Éverard, de n'être qu'à vous ou à Dieu ; je vous le jure une seconde fois, et rapportez-vous-en à moi pour tenir cette promesse.

— Et moi, dit Éverard, écoute bien, Rosemonde : je jure par la tombe de ma mère de n'avoir jamais d'autre femme que toi.

— Éverard ! Éverard !... s'écria Rosemonde épouvantée.

— Le serment est fait, Rosemonde, je ne le rétracterai pas ; à moi ou à Dieu, à toi ou à personne.

— Les serments sont une chose terrible, Éverard.

— Pour les parjures, oui, mais pas pour ceux qui veulent les tenir.

— Rappelle-toi une chose, Éverard, c'est que tu n'auras pas besoin de venir me trouver pour te relever de ton serment; car, dé ce moment, je t'en relève.

— C'est bien, Rosemonde. Voici la cloche du souper qui m'appelle; à demain.

Et Éverard sortit, laissant la jeune fille effrayée de la froide résolution de son amant.

XXI

Après le souper, où le comte se montra encore plus enjoué et plus affectueux pour son fils que dans la journée, Maximilien invita gravement Éverard à le suivre dans son appartement. Le jeune homme, l'esprit troublé et le cœur palpitant, obéit à l'ordre de son père.

Quand ils furent tous deux dans la chambre rouge, Maximilien désigna à son fils un fauteuil où le jeune homme s'assit en silence; pour lui, il se mit à marcher à grands pas de la fenêtre à la porte secrète, observant à la dérobée cet Éverard à qui, jusque-là, il avait montré si peu l'affection d'un père. Presque

intimidé par ce front candide et ce regard ingénu, il cherchait évidemment des mots pour entrer en matière; enfin, il crut faire merveille en prenant le ton gourmé et l'air solennel qu'il employait avec succès dans les relations diplomatiques.

— Éverard, dit-il en s'asseyant vis-à-vis de son fils, permettez, je vous prie, au père de s'effacer un instant, et de laisser la parole à l'homme d'État, à un des chargés du destin d'un grand empire. Vous êtes appelé à remplir à mes côtés, Éverard, la place que laisse vide la mort de votre frère; vous gouvernerez aussi un jour, à votre rang, les peuples et les idées, mon fils; mais vous devez sentir, en acceptant une si glorieuse et si périlleuse mission, quels rudes devoirs cette destinée vous impose. Il faut vous dépouiller de vos passions et de votre personnalité; il faut vous dire que vous ne vivrez plus pour vous, mais pour tous; il faut, dans votre abnégation sublime, renoncer à vos désirs, à vos inclinations, à

votre orgueil même, et vous mettre au-dessus des conventions sociales, au-dessus du bien et du mal, des systèmes et des préjugés, au-dessus de toutes les choses humaines, en un mot, afin de mener impartialement, comme Dieu, si j'ose le dire, mène le monde et l'univers, la grande nation dont vous serez responsable pour la part de son administration qui vous aura été dévolue.

Satisfait de ce majestueux exorde, le comte fit une pause pour en saisir l'effet sur le visage de son auditeur. Éverard semblait attentif, mais non émerveillé, et son attitude pouvait révéler aussi bien l'ennui que le respect.

— Vous avez dû méditer sur ces graves sujets, et vous partagez sans doute mon opinion là-dessus, Éverard ? demanda Maximilien un peu inquiet de ce silence obstiné.

— Je suis, en effet, de votre avis, mon père, répondit le jeune homme en s'inclinant, et j'admire

de tout mon cœur ceux qui comprennent si bien leurs dignités ; mais je pense, et vous pensez comme moi, à coup sûr, qu'en sacrifiant ses penchants, ses inclinations, son bonheur même, on doit maintenir les droits de sa conscience, et qu'en faisant abnégation de la vanité, on fait réserve de son honneur.

— Mots vides que tout cela, jeune homme, reprit le comte avec un sourire dédaigneux, distinctions subtiles dont vous ne tarderez point à reconnaître le néant. Ayez le cœur plus grand et l'âme plus forte.

— Je ne sais pas, mon père, reprit Éverard, si les mots vertu et probité sont pour quelques-uns, et à une certaine hauteur, des paroles vides ; mais, pour moi, dans mon humble retraite, ce sont des sentiments et des instincts auxquels je tiens comme à ma vie, et je dirai même plus qu'à ma vie. Or, permettez-moi de vous le dire ici, Monseigneur, j'ai peur que vous n'ayez faussement conçu de moi de trop flatteuses espérances. Il faut penser qu'après

tout je ne suis qu'un paysan lettré, un enfant sauvage de ces bois et de ces montagnes, et que j'aurais bien de la peine à me faire aux théories et aux usages de la société. Je pourrais bien, sans trop de désavantage, me montrer un instant dans le monde; mais y vivre habituellement et m'y conduire sans gaucherie, ce serait, je le crois, chose impossible. Je me connais, et depuis ce matin j'ai beaucoup réfléchi. Habitué à l'air de mes forêts, j'étoufferais entre les murailles des villes. Fait à la vérité et à la liberté, je mourrais bientôt dans l'intrigue et la dépendance. J'aurais des indignations et des révoltes qui me perdraient et vous compromettraient peut-être, mon père. Je vous en prie, Monseigneur, renoncez donc pour moi à des projets si brillants, et, puisque vous n'avez que mon bonheur en vue, retournez seul à la cour et laissez-moi à mes champs.

— Je n'ai pas en vue votre bonheur seulement, Éverard, reprit le comte d'un ton où perçait déjà la

sévérité, mais sans se laisser aller encore à la colère qui commençait à s'agiter sourdement au fond de son cœur ; j'ai en vue aussi la gloire et la fortune de notre maison, dont vous êtes malheureusement, à cette heure, le dernier héritier. Eh ! mon Dieu, moi aussi, autrefois, j'aurais mieux aimé courir et chasser sur mes domaines que de m'atteler au joug des affaires publiques ; mais on ne s'appelle point Eppstein impunément. Mon père m'a contraint au sacrifice de mes goûts, et je l'en remercie à cette heure, comme vous m'en remercierez un jour. J'ai dompté et mes penchants d'oisiveté et mes habitudes violentes ; car j'étais autrefois aussi emporté et aussi farouche que vous me voyez aujourd'hui modéré et patient, mon fils. Il faudrait cependant ne pas trop me résister, Éverard, et il serait dangereux de me pousser à bout, surtout dans ma famille, où je me considère comme chef et juge suprême; le vieil homme parfois se réveille; et sachez que mon courroux est terrible.

L'orage grondait, la parole du comte devenait sourde et brève. Il reprit néanmoins avec plus de douceur :

—Ce n'est pas, d'ailleurs, avec vous, Éverard, que j'ai besoin d'user de menace, je l'espère ? Vous céderez à mes exhortations paternelles, et, pour vous faire entendre raison, je n'aurai qu'un mot à vous dire : Éverard, mon enfant, j'ai besoin de vous.

— Quoi ! mon père, s'écria Éverard emporté par la naïveté de son cœur, et touché de la naïve bonhomie avec laquelle le courtisan avait prononcé ces paroles ; quoi ! vous pourriez avoir besoin de moi ?

Cette expression d'un sentiment dévoué n'échappa point à Maximilien ; il résolut d'en profiter.

— C'est-à-dire, reprit-il en posant sa main sur celle de son fils, c'est-à-dire, Éverard, que vous m'êtes nécessaire. Vous ne savez pas ce que c'est que ce terrain glissant des cours, et quelles intrigues éternelles nous repoussent en arrière. Eh bien, il y

a deux mois, une de ces intrigues m'avait mis à deux doigts de ma perte. Le dévouement de votre frère allait me sauver, quand Dieu me l'a repris. Alors, Éverard, moi, qui vous avais oublié, mon pauvre enfant, j'ai pensé à vous et je suis revenu à vous.

— Dites, mon père, dites ! s'écria Éverard avec effusion, et je ferai ce qu'aurait fait mon frère.

— Oui, vous le ferez, Éverard, répondit Maximilien, car vous comprendrez que les hommes appelés par leur naissance aux fonctions suprêmes de l'État doivent payer cette gloire par une abnégation complète, et n'obtenir leurs douloureuses dignités que par bien des sacrifices et bien des épreuves. Le noviciat des honneurs est rude et pénible, Éverard ; il faut acheter ses titres par bien des sollicitudes, bien des dégoûts, bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans loisirs. Les princes et leurs ministres, quelquefois par caprice, il faut l'avouer, plus sou-

vent pour nous éprouver, nous imposent des conditions difficiles. Mais le but est si lumineux, si beau, si grand, reprit le comte avec enthousiasme, que nous oublions les difficultés semées sur la route.

Cette fois, le diplomate avait manqué son effet ; à la peinture de l'ambitieux, Éverard avait repris son sang-froid; il songeait au moyen d'éluder les terribles offres de son père.

Celui-ci prit sa rêverie pour de l'attention et continua :

— Eh bien, mon fils, tandis que de nombreux obstacles s'offrent à qui veut arriver, toi, en te jouant, toi, pendant ton sommeil, tu te trouves porté au terme que vingt autres ne peuvent atteindre après vingt ans d'efforts ! Le tout dépend, pour toi, d'une formalité, d'une misère, d'un acte insignifiant. Il s'agit tout simplement de te marier.

— Me marier, moi ? s'écria Éverard. Me marier ? Que dites-vous là, mon père ?

— Oui, je comprends que tu es un peu jeune, mais cela n'y fait rien. Voyons, écoute-moi jusqu'au bout, reprit le comte répondant à un mouvement d'effroi d'Éverard, tu t'étonneras après, si tu veux; mais ce sera de ton bonheur, j'en réponds. Le mariage que je te propose, Éverard, ton pauvre frère était sur le point de le conclure quand je l'ai perdu; alors j'ai pensé à toi, car, vois-tu, ce mariage, c'est un avenir magnifique, c'est un bonheur inespéré, c'est un chemin aplani qui te mène près du trône, et je dirai plus, Éverard, au trône même, si la réalité du pouvoir a autant de valeur que ses apparences. Eh bien, tu te tais. Eh quoi ! cet avenir ne t'éblouit pas ?

— Mon père, je vous le dis, ce n'est point là qu'était mon rêve.

— Diable ! mais où était-il donc ? Eh bien, Éverard, ce rêve que tu méprises a été le rêve de toute la cour. Les plus nobles seigneurs se sont disputé la gloire de devenir l'époux de la duchesse de B... ;

mais, au nom d'Eppstein, tous ont compris qu'il fallait faire place, et tous se sont écartés.

— Et quelle est donc cette duchesse de B... dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom, dit Éverard, et à qui il faut l'héritier d'une des plus vieilles maisons d'Allemagne.

— La duchesse de B..., Éverard, c'est tout et ce n'est rien ; c'est une simple femme sans nom, oui, puisqu'on lui a créé un duché ; mais c'est la véritable impératrice. Comprends-tu, Éverard, ce que pourra pour lui et pour sa famille l'homme assez heureux pour devenir le mari de cette femme ?

— Non, mon père, non, répondit Éverard ; je ne comprends pas bien.

— Comment ! tu ne comprends pas que cette femme est libre, et que, pour sauver les convenances, il faut que cette femme soit mariée ! Eh bien, le mari de cette femme pourra tout vouloir et tout donner. Sa grandeur et celle de sa famille deviendra

une nécessité d'État. Regarde les choses de ce faîte social, Éverard, et réponds si la tête ne te tourne pas.

— Sur quoi, Monseigneur, faut-il que je réponde? demanda Éverard.

— Mais sur ma proposition, probablement.

— Quelle proposition?

— Eh pardieu ! sur cette proposition de mariage. Est-ce de l'affectation ou de la niaiserie ?

— Ni l'une ni l'autre, Monseigneur ; c'est de la stupéfaction. Quoi ! vous, comte d'Eppstein, vous proposez à votre fils?... Oh ! mais pardon, mon père ; c'est une épreuve ou une raillerie. Vous ne m'avez point parlé sérieusement, n'est-ce pas ?

— Éverard ! Éverard ! dit le comte, les dents serrées.

— Non, Monseigneur, continua Éverard sans l'entendre, non, je ne vous crois pas. Vous aimez les titres, les honneurs plus que la gloire; cela me

semble étrange, pourtant je le conçois encore. Mais spéculer sur vos aïeux, vendre le nom que porteront vos enfants, c'est plus d'ignominie que je n'en puis comprendre ; et ce n'est pas vous, Maximilien d'Eppstein, qui me demandez une pareille chose ! Que vous m'excitiez à devenir ambitieux, soit ; mais me faire infâme, vous ne le voudriez pas.

— Misérable ! s'écria le comte pâlissant de fureur.

— Non pas misérable, mais fou de m'être à ce point mépris sur vos intentions, mon noble père. Oh ! pardonnez-moi. Que voulez-vous ? il ne faut pas se trop reposer sur ma pénétration. Je prends tout sottement à la lettre, et je commets d'étranges bévues. Je vous disais bien, Monseigneur, que vous feriez mieux de me laisser ici, dans mon coin, et de poursuivre seul vos grands desseins. Vous voyez bien que je ne suis bon à rien, moi ; parce que je comprends deux ou trois langues, je ne saurais pas

parler celle de la cour. Abandonnez-moi, Monseigneur ; retournez sans moi à Vienne, et ne me forcez pas, je vous prie, à quitter ce pauvre village où j'ai renfermé mon ambition et mes vœux.

Depuis quelques instants, le comte, au milieu de sa colère, observait, frappé d'une idée subite, le visage d'Éverard. Enfin, il parut prendre une résolution.

— Si pourtant vous ne vous étiez pas trompé, Éverard, lui dit-il, si ce projet de mariage n'était pas une simple supposition, mais un fait, vous résisteriez donc?

— Oui, Monseigneur, répondit fermement le jeune homme. Seulement, je commencerais par vous conjurer et par vous dire : Mon père, au nom du ciel ! (et il avait sur les lèvres : « Au nom de ma mère ! » mais, sans savoir pourquoi, il n'avait pas osé rappeler ce souvenir), ne me contraignez pas à la honte ! Cette abjection de votre fils unique ne

peut vous rendre aussi heureux qu'elle me rendrait misérable. Mon père, prenez ma vie si vous en avez besoin, mais épargnez ma conscience. Et, si vous persistiez dans votre volonté, Monseigneur, je relèverais la tête et je vous dirais : Comte d'Eppstein, de quel droit venez-vous me demander mon honneur ? Ma vie est à vous, peut-être ; mais ma vertu, non pas ; et parce que je porte un des plus fiers et des plus nobles noms de l'Allemagne, vous ne me mettrez pas, s'il vous plaît, au-dessous du dernier des artisans auquel sa femme se donne au moins tout entière. Je vous désobéirais, Monseigneur.

Éverard parlait avec la chaleur de la passion. Le comte le tenait sous son regard froid et pénétrant, et souriait.

Quand le jeune homme eut fini, il lui prit la main, et, avec un contentement qui paraissait sincère, tant il était bien joué :

— Bien, Éverard, dit-il, très-bien. Viens çà,

mon cher fils, que je t'embrasse, et pardonne-moi d'avoir douté de toi, cœur loyal. Mais je ne te connais que d'aujourd'hui, après tout. Tu me rends le plus heureux des pères, mon noble enfant; car je vois à présent que tu es digne de celle que je te destine, de la plus pure et de la plus charmante fille de Vienne. Elle sera à toi, mon Éverard. Oui, l'une des plus riches et des plus nobles héritières de l'Autriche, un trésor de chasteté et de beauté, Lucile de Gansberg sera ta femme.

Le comte Maximilien venait de nommer à Éverard celle dont Rosemonde lui avait parlé cent fois.

— Quoi! mon père, s'écria le jeune homme anéanti; quoi! Lucile de Gansberg, cette belle et chaste jeune fille...

— C'est chose convenue; tu l'épouses dans un mois. Ton honneur n'a aucune objection à faire contre cette union, je suppose.

— J'ai su même dans ma solitude, dit Éverard

en baissant les yeux, que Lucile de Gansberg est le parti le plus enviable et le plus envié de l'Allemagne.

— Eh bien, Éverard, dit le comte, j'attends tes remerciements. Une femme pure, une épée sans tache, ce sont deux beaux présents et qui valent bien un merci.

— Oui, mon père, je vous remercie, dit Éverard en baisant la main que lui tendait Maximilien; oui, vous êtes le meilleur et le plus prévoyant des pères. Je ne sais en quels termes vous exprimer toute la reconnaissance dont je suis pénétré; mais je ne puis... je n'ose... je ne saurais aimer ni épouser Lucile de Gansberg.

— Holà ! je vous tiens à présent, mon jeune maître ! s'écria d'une voix terrible et en se levant le comte Maximilien, dont les yeux flamboyèrent. Ah ! ah ! profond hypocrite, vous êtes donc tombé dans le piége ! Je vous trouve vraiment adorable. Ce

n'est donc pas l'honneur qui vous empêchait d'épouser la femme que je vous destinais, hein? Ce n'était pas la femme, mais simplement le mariage qui vous répugnait. Quel est donc le bel amour caché là-dessous, s'il vous plaît?

La comédie tournait au drame. Éverard, pâle et tremblant, n'avait pas la force de prononcer une syllabe. Le comte lui mit la main sur l'épaule, une main qui lui sembla de plomb, et, d'une voix brève et impérieuse, lui dit entre ses dents :

— Écoute, cher fils; maintenant je ne demande pas, j'ordonne; je ne dis pas : « Veux-tu? » Je dis : « Je veux. » Le prince a ma parole, le mariage est annoncé. N'étaient mes cinquante ans, je me passerais bien de toi, niais révolté; mais il faut quelqu'un de jeune; tu es mon fils, et je te prends. Oh! pas un mot; car, si j'approfondis la cause de tes refus, dont le soupçon seul me met en fureur, prends-y garde : je suis à craindre quand on me

pousse à bout. Tu veux, je crois, balbutier quelque chose : tais-toi, je te le conseille, et baisse les yeux. Crois-moi, il y a des souvenirs qui m'exaspèrent plus qu'ils ne m'effrayent. Mais vraiment je finis par avoir pitié de toi et peur de moi. Sors, et je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. Sors, te dis-je, en toute hâte. A demain, et plaise à Dieu que la nuit te soit une bonne conseillère; car, songes-y, ton père injurié serait un juge implacable.

Et le comte, pâle et tremblant, montrait du doigt la porte à Éverard. La colère de cet homme était vraiment hideuse : il frappait du pied, il tremblait de rage, l'écume jaillissait de sa bouche. Troublé par ce courroux terrible, vaincu par l'ascendant de la paternité, et convaincu d'ailleurs qu'il n'obtiendrait rien d'un emportement sourd et aveugle, Éverard sortit en chancelant.

Tout cela se passait la veille de la nuit de Noël.

XXII

Éverard s'élança hors du château et s'enfonça dans la forêt. La nuit était froide, mais belle; le ciel tout bleu, le vent très-âpre. Il avait neigé tous les jours précédents, et la terre semblait couverte d'un grand linceul. Les pins détachaient seuls leur verdure sombre sur la sinistre blancheur des champs. Éverard, la tête nue et les cheveux en désordre, allait, haletant, sans but, sans pensée; il ne sentait ni le froid ni la bise. Son instinct, plutôt que sa raison, le conduisit droit à la chaumière; mais il était près de minuit, tout était fermé, tout était éteint. Il en fit cinq ou six fois le tour; mais, voyant

que tout semblait endormi, il courut à sa grotte, et, tombant à genoux sur le seuil, il fondit en larmes en appelant sa mère.

— Mère ! criait-il en se tordant les mains de désespoir, mère, où es-tu ? sais-tu ce qu'on veut faire de ton enfant, dis ? sais-tu dans quelle honte on veut l'entraîner ? sais-tu de quelles menaces on l'entoure ? Est-ce que tu laisseras s'accomplir son déshonneur ou sa perte ? Tu étais ce matin ici, à cet endroit même où je pleure, et tu m'as vu ivre de joie. Désapprouves-tu mon bonheur ? Il me semblait que non, et cependant tu ne m'as point parlé de tout le jour. Il est vrai que, perdu dans mon ravissement ou dans ma douleur, je ne t'ai point interrogée ; mais je t'interroge à cette heure, pardonne-moi et réponds-moi.

Éverard écouta. Il n'entendait que le sifflement et le craquement sec des branches de sapin ; il resta quelques instants sans proférer une seule parole : on eût dit qu'il avait peur du son de sa propre voix.

— Mère! reprit-il enfin doucement, tu ne dis donc rien, ou, si tu parles dans cette plainte lugubre de la bise, je ne t'entends plus, je ne te comprends plus. Est-ce que tu es fâchée à cause de mon amour? est-ce que tu te détournes de moi? Ou bien aurais-tu des choses terribles à me révéler, et aimerais-tu mieux te taire? Mon Dieu! mon Dieu! se peut-il que l'événement de ma vie approche? Ne vas-tu pas me conseiller, alors? Je ferais peut-être bien de fuir? dis? Mais peut-être est-il déjà trop tard? Ah! rien! rien!... Ma mère, tu ne me réponds rien! Et toujours avec cela le vent qui pleure! C'est effrayant. Hélas! m'as-tu retiré ton amour pour la première fois de ma vie? Je me sens seul et je tremble; est-ce que Dieu t'éloigne de moi pour me livrer à la fatalité ou à mon mauvais ange? est-ce que tu serais morte, ombre de ma mère?

Et tout continuait de se taire, excepté le souffle glacial du nord, qui courait en mugissant des collines

aux vallées. Éverard commença à frissonner de froid et d'épouvante.

— Clémence du ciel! murmura-t-il avec accablement et d'une voix étouffée par les sanglots, je suis certain que mon ange gardien n'est plus à mes côtés. Qu'arrivera-t-il donc demain? Que fera le comte? que ferai-je moi-même? Ah! j'aurais dû partir il y a trois ans! Mais n'est-il pas temps encore? Oui, c'est cela, partons; allons rejoindre mon oncle Conrad : c'est mon seul, c'est mon dernier soutien; c'était ton ami, ma mère! Partons, fuyons devant ma destinée.

Et, tout égaré, il se releva, faisant un mouvement pour fuir.

— Et Rosemonde! Rosemonde! s'écria-t-il; il faut que je revoie Rosemonde. Enfin, elle est ma fiancée, elle est ma femme. Partir, partir sans elle!... Oh! c'est bien cruel à toi, mère, de me châtier et de me délaisser ainsi.... Que je souffre! Tu me plai-

gnais de ce que je devais être bourreau; mais, jusqu'ici, je ne suis que victime.

Une rafale plus violente que les autres, si violente, qu'elle déracina un des vieux chênes qui ombrageaient la grotte, sembla répondre aux plaintes d'Éverard, et acheva de le frapper de terreur. Le reste de la nuit, il le passa dans ces alternatives d'épouvante et d'abattement, de résignation et de révolte. Parfois, il marchait à pas précipités, puis il retombait assis en sanglotant; parfois il se jetait avec désespoir le visage contre terre, mordant la mousse de la grotte. Quand la pâle et tardive lueur de l'aurore dora les sommets du Taunus, il était plus blanc que le sol couvert de neige, plus froid que les rochers vêtus de givre; qui l'eût vu l'eût pris lui-même pour un fantôme, tant il était pâle et glacé. C'est que toute la nuit, malgré ses prières, malgré ses supplications, malgré ses sanglots, Albine était restée muette.

Le soleil, un morne soleil de décembre, un soleil

mourant, lança à travers les arbres desséchés ses rayons blafards, et Éverard, épuisé, se mit à marcher du côté de la chaumière. La seule résolution qu'il eût prise, c'était de voir Rosemonde et de lui demander conseil; il se disait bien que le mieux était de s'enfuir loin de son père, loin de l'Allemagne, mais il voulait revoir Rosemonde.

Comme il marchait plongé dans ses pensées, il releva tout à coup la tête en entendant le son du cor et l'aboiement des chiens; puis, à travers le taillis, il aperçut les piqueurs, la meute, et enfin Maximilien à cheval qui chassait. Il n'eut que le temps de franchir un fossé et de se jeter dans l'épaisseur du bois. Lorsqu'il continua sa route, il crut distinguer, à plusieurs reprises, aux détours du chemin, un valet du comte qui semblait le suivre; mais peut-être n'était-ce qu'une nouvelle illusion de son délire. Il est certain qu'Éverard avait la fièvre.

Ce fut dans ces transes qu'il arriva à la maison du

garde forestier. Jonathas, averti de grand matin, était sorti comme de raison pour accompagner son maître à la chasse. Éverard ne trouva donc que Rosemonde. La jeune fille jeta un cri en voyant entrer son amant si pâle et si défait. Éverard alors lui raconta tout ce qui s'était passé à sa seconde entrevue avec son père. Ce récit fut long, car vingt fois la parole lui manqua, vingt fois ses larmes l'interrompirent. Rosemonde fut, comme toujours, sublime de raison et de dévouement.

— Ami, dit-elle à Éverard, si réellement Lucile de Gansberg avait dû devenir votre femme, je vous dirais : Éverard, Lucile est une noble jeune fille; obéissez à votre père, épousez Lucile, et, si vous n'êtes pas heureux, du moins vous resterez noble et honoré. Mais cette union avec la duchesse de B... est monstrueuse, Éverard, et j'ai le droit de vous en détourner, car ce n'est pas à vous et à moi seuls que le comte d'Eppstein fait tort ici ; il offense la justice

et Dieu. Il est votre père, Éverard; cependant, il a, assure-t-on, l'âme pleine de violence et de tyrannie; il serait donc impie et dangereux de lutter contre lui; et le meilleur parti à prendre, c'est assurément de vous éloigner. Ne vous préoccupez point de moi, Éverard; je savais bien que nos rêves étaient des chimères, et qu'à moins que le monde ne s'écroulât, je ne pourrais être votre femme. N'importe! je suis à vous et ne serai jamais à aucun autre. Je resterai ici ou ailleurs à prier pour vous, à vous aimer sans espérance. Sans espérance! car vous voilà riche, maintenant; vous voilà comte, et votre père pourrait consentir à une unión entre nous, ce qui est impossible, que ce serait moi qui refuserais. Je vous répète pourtant que toute ma vie je vous serai fidèle comme si j'étais votre épouse; mais vous, Éverard, allez, soyez libre; restez grand et bon, apaisez de loin le comte d'Eppstein; forcez-le, par vos belles actions, à vous pardonner, à vous nommer son fils, et

après cela, oubliez si vous le voulez, la pauvre fille qui ne vous oubliera jamais.

— Rosemonde, ange visible, tu ne m'abandonnes pas, toi! s'écria Everard les larmes aux yeux, parle, oh! parle toujours; les pensées douces et clémentes descendent dans mon esprit avec tes paroles. Oui, je t'obéirai, cher guide de mon cœur, et ta dernière leçon ne sera pas perdue plus que les autres. Je partirai, non pour me sauver, mais pour sauver mon père; car, vois-tu, Rosemonde, tu m'as rappelé à la sagesse et à la clémence. Ma mère ne m'a pas répondu cette nuit; c'est aujourd'hui l'anniversaire de Noël, et j'ai peur, j'ai peur pour lui. Je fuis donc devant son danger, devant sa damnation, peut-être.

— Everard, que veux-tu dire? demanda Rosemonde, inquiète de l'altération des traits du jeune visionnaire.

— Rien, rien, murmura Éverard; les morts savent, les vivants ignorent. Laisse-moi partir vite, Rose-

monde; un dernier baiser seulement. Oh ! ne crains rien, un baiser de sœur, un baiser au front, un baiser que je recevrai à genoux.

Éverard s'agenouilla, et Rosemonde, comme elle avait coutume de le faire après chaque leçon, lui posa sur le front un baiser doux et chaste comme son cœur, un baiser mêlé d'un soupir. En ce moment, derrière les beaux et purs enfants, un amer ricanement se fit entendre. Ils se retournèrent avec précipitation, et virent le comte Maximilien debout sur le seuil, en costume de chasse, un fouet dans une main, son fusil dans l'autre.

— Bien, fort bien, dit-il en saluant avec ironie.

Et il s'avança dans la chambre après avoir jeté son fouet et sa casquette sur une table et posé son fusil contre la muraille. Rosemonde, rougissante et immobile, restait les yeux baissés et n'osait faire un pas. Pour Éverard, il s'était jeté au-devant d'elle et

bravait presque de son regard fier et décidé le regard insolent et goguenard du comte.

Maximilien ôta avec lenteur ses gants, tout en sifflant un air de chasse et en promenant de l'un à l'autre amant son regard moqueur; puis il se jeta dans un fauteuil, et, passant avec nonchalance une jambe sur l'autre:

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit-il; un mot très-charmant, en vérité! Voilà donc la raison de cette vertu spartiate; une raison tout à fait gentille et appétissante, il faut en convenir!

— Monseigneur, dit Éverard, si votre colère...

— Ma colère? interrompit vivement le comte. Eh! bon Dieu! qui parle de ma colère? Il est bien question de cela. Je suis gentilhomme, mon Éverard, et, de plus, fils du XVIIIe siècle. Je ne me suis pas encore fait ermite, Dieu merci! et bon chien chasse de race. Non, mes enfants, non, je ne vous en veux pas. Si je vous ai fait suivre, Éverard, c'est par intérêt et non

pour vous gêner, croyez-le. J'ai envoyé à la ville, sous un prétexte quelconque, votre père, ma belle enfant, votre père, qui n'est pas dans le secret, j'aime à le penser, et qui aurait pu gâter votre amicale entrevue : vous voyez que je ne suis pas un tyran. Seulement, je ne veux pas être une dupe, et je n'entends pas que votre amourette...

— Pardon, Monseigneur, si je vous coupe la parole, reprit Éverard avec fermeté, mais il y a ici un malentendu qu'il est de mon devoir de rectifier. Daignez m'accorder une minute d'attention, je vous prie. Vous m'avez abandonné dans le vieux château d'Eppstein, seul, sans guide, sans maître, sans soutien. J'ai dû grandir au hasard, comme un arbre de la forêt. Étiez-vous mon père ? étais-je votre fils ? On n'eût pu le croire à votre indifférence, j'allais presque dire à votre haine. Un jour, vous m'avez écrit qu'il me fallait renoncer à toute prétention sur votre tendresse, comme vous renonciez à tous vos droits sur

mon obéissance; puis, fidèle à votre résolution, vous ne vous êtes dès lors pas plus occupé de moi que si j'étais mort ou indigne de vous. Le paysan fait apprendre à lire à son fils, afin qu'il puisse au moins connaître la parole de Dieu; vous ne vous êtes pas même informé, vous, si je savais lire; vous m'avez laissé oisif, ignorant, vagabond, et vous êtes allé bien loin avec votre fils Albert, le fils unique de votre affection, pour vous conquérir des places, des titres, des honneurs. Or, il est arrivé que votre fils bien-aimé vous a été retiré par Dieu, dont la justice est parfois terrible. Vous vous êtes souvenu alors de l'abandonné, parce que vous aviez besoin pour vos projets d'un associé qui fût votre fils. Vous vous attendiez à trouver un esprit inculte, une âme sauvage, et vous ameniez je ne sais quel professeur officiel pour me mettre en état de servir vos desseins. Vous avez été surpris en voyant qu'une éducation libérale ne vous laissait presque rien à faire, et vous vous

êtes réjoui, non pas pour moi, mais parce que cela avançait d'un an ou deux le succès de vos combinaisons. Eh bien, savez vous qui m'a enseigné la science, la vie et Dieu, qui m'a formé le cœur et la tête, qui a remplacé mon père absent par ses leçons, ma mère morte par ses conseils? le savez-vous, Monseigneur?

— Ma foi non, répondit le comte. Vous m'avez bien nommé la solitude, mais c'est un maître un peu vague.

— Eh bien, Monseigneur, c'est Rosemonde que voici, Rosemonde que vous avez failli insulter tout à l'heure; c'est cette noble et pieuse enfant qui a rendu au fils le bienfait de l'éducation qu'elle tenait de la mère, et qui, jour par jour, heure par heure, reprenait patiemment avec moi les éléments de toutes choses. Elle a fait un homme de votre fils, dont à peine vous aviez fait un chien; elle m'a ramené à la dignité, à l'espoir, et je puis le dire, à l'amour; elle

m'a préparé enfin aux plus rudes infortunes comme aux plus hautes destinées. Insultez-la donc, maintenant!

— Vous êtes éloquent, Éverard, dit Maximilien, et je m'en aperçois avec plaisir. Pourtant, ajouta-t-il en ricanant, ce qui résulte de plus clair du merveilleux discours que vous venez de débiter avec tant de feu, c'est tout simplement ce que j'avais conjecturé moi-même au premier abord, c'est-à-dire que cette chère enfant vous a instruit. Eh! mais c'est très-bien à elle, et je lui en suis on ne peut plus reconnaissant; j'espère cependant qu'en échange de ses leçons, vous lui en avez rendu d'autres; vous n'êtes plus ignorant, soit; mais elle est-elle toujours innocente?

Rosemonde, droite et fixe, voulut parler, mais ses lèvres remuèrent sans qu'elle pût articuler un seul mot, et elle resta immobile et pâle comme une statue.

— Terre et ciel ! vous persévérez dans votre méprise ! s'écria Éverard tremblant d'indignation.

— Dans ma méprise, non; dans mon mépris, oui, répondit le comte.

Rosemonde, toujours muette, éleva par un geste sublime ses bras vers le ciel.

— Monseigneur, faites attention, reprit Éverard chancelant de fureur; vous avez si longtemps oublié que vous étiez mon père, qu'à mon tour, Dieu me pardonne, je pourrais bien oublier que je suis votre fils.

— Oui-dà, Monsieur, en viendrions-nous là ? dit Maximilien en quittant son rire insultant pour redevenir tout à coup sérieux et hautain. Ce serait curieux à voir, en vérité. Jeune homme, jeune homme, apaise-toi, je t'y engage; ta colère d'enfant s'émousserait vite contre la mienne; contiens donc ta furie, c'est plus prudent, et laisse-moi en finir avec ta Dulcinée, qui, pour n'être pas duchesse, n'en fait pas moins en

petit, à ce qu'il me paraît, le même métier que celle que tu refusais ce matin.

— Dieu du ciel ! s'écria Rosemonde en tombant évanouie sur le carreau.

— Par l'enfer ! s'écria Éverard en sautant sur son épée, qu'il avait laissée la veille dans l'angle de la cheminée.

Puis, la tirant à demi, il s'avança sur le comte; mais, à deux pas de lui, il s'arrêta, et repoussant son épée dans le fourreau :

— Vous m'avez donné la vie, dit-il, nous sommes quittes.

De son côté, Maximilien s'était jeté sur son fusil, qu'il avait armé.

Le père et le fils, à cette heure, se regardant avec des yeux flamboyant de colère, semblaient non pas deux hommes, mais deux démons.

— Je t'ai donné la vie, dis-tu? tu te trompes, misérable, je ne t'ai rien donné, et tu ne me dois rien.

Tire donc ton épée. Nos deux rages étouffaient, ainsi contenues. Allons donc, à l'air, épées et colères !... Ah ! tu recules, lâche ! tu recules... Eh bien, je ne reculerai pas, moi.

Il alla vers la porte, et appela quatre ou cinq valets qu'il avait amenés avec lui.

— Saisissez cette fille, dit-il, évanouie ou non, saisissez-la, et jetez-la hors de mes domaines.

Everard se plaça devant elle, et, tirant son épée :

— Si un seul de vous la touche, dit-il, il est mort.

Les domestiques, intimidés, hésitèrent.

— Lâches ! avancerez-vous ? dit Maximilien en levant sur eux son fouet.

Ils firent un pas, mais Éverard les arrêta de la pointe de son épée.

— Monseigneur, dit-il, je vous déclare que moi, Éverard d'Eppstein, je suivrai cette enfant par-

tout où elle ira, soit de gré, soit de force; entendez-vous?

— A ton aise, répondit Maximilien. Faites ce que j'ai dit, drôles, reprit-il, en s'adressant aux valets.

— Monseigneur, reprit Éverard, en posant la pointe de son épée sur le cœur de sa fiancée toujours évanouie, plutôt que de laisser toucher Rosemonde par un de ces hommes, je vous proteste que je la tuerai à vos yeux.

— Fais, si la pointe est bonne, dit le comte. Ah! ah! tu as peur encore? Enlevez cette femme, ou je vais moi-même me charger de ce soin.

— Monseigneur, s'écria Éverard, prenez garde, je la défendrai contre tout le monde.

— Même contre ton père? dit le comte en s'avançant sur Éverard, son fusil à la main.

— Même contre le bourreau de ma mère, s'écria Éverard, aveuglé par je ne sais quelle frénésie.

Maximilien, emporté par le vertige de sa colère, coucha son fils en joue et fit feu.

— Ma mère, ma mère, ayez pitié de lui! cria Éverard en tombant.

Le comte Maximilien resta debout, les yeux fixes, froid et pâle, comme foudroyé; car il lui semblait voir, près de Rosemonde et d'Éverard inanimés, Albine et Conrad vivants.

C'était bien Conrad que voyait Maximilien dans son hallucination étrange, Conrad, qui, selon sa promesse, venait visiter la famille d'Eppstein; il était entré assez à temps pour détourner le fusil de son frère et sauver la vie à son neveu, en faisant, d'une blessure qui eût été mortelle, une légère blessure.

Le comte, en revenant à lui, l'aperçut à ses côtés. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve horrible et promena autour de lui des yeux égarés. Il se retrouvait dans la même chambre, mais seul avec Conrad;

tout le monde s'était retiré, le parquet était taché de sang.

— Où est Éverard? dit Maximilien en frémissant.

— Là-haut, rassurez-vous; blessé seulement à l'épaule, et peu dangereusement, reprit Conrad.

— Et Rosemonde?

— Elle a repris ses sens, elle soigne Éverard.

— Mais vous, êtes-vous Conrad, Conrad changé et vieilli comme moi? Comment se fait-il que vous soyez là? qu'est-ce que cet uniforme d'officier français?

— Oui, c'est moi qui étais Conrad! Je suis à présent un général de Napoléon. Je vous apprendrai tout quand vous serez tout à fait remis.

— Ainsi vous êtes vivant! je ne rêvais pas! Mais l'autre! l'autre!

— De qui parlez-vous, Maximilien?

— De celle qui était debout près d'Everard,

une main étendue vers lui comme pour le défendre, une main étendue vers moi comme pour me menacer.

— De qui parlez-vous? répéta Conrad inquiet.

— Oh! je l'ai reconnue, poursuivit Maximilien l'œil égaré, à l'expression farouche, implacable de son regard; je l'ai bien reconnue, je suis condamné. Everard a eu beau dire: « Aie pitié de lui, ma mère! » Il n'y a pas de grâce à attendre.

— Je ne sais ce que signifient vos discours, reprit Conrad. Seulement, Everard m'a chargé de vous dire que, pour sa part, il vous pardonnait et prierait pour vous.

— A quoi bon? à quoi bon? dit le comte avec anxiété. Elle était là, je vous le dis.

— Qui, elle?

— Elle, le châtiment; elle, l'expiation; elle, Albine! Mais venez, mon frère, venez, sortons d'ici. N'entendez-vous pas que ce sang parle et crie ven-

geance? Ne voyez-vous pas que je suis comme ivre, ivre de meurtre et d'effroi? Venez ! l'air, ce me semble, me fera du bien, le grand air pur des champs! Mais peut-être mon haleine va-t-elle le corrompre? Oh ! je suis damné!

— Ne souhaitez-vous pas voir Éverard et lui rendre pardon pour pardon.

— Non, non, je ne veux voir personne; je ne suis plus père, je ne suis plus homme, je n'appartiens plus à la terre, mais à l'enfer... Et puis qu'importe mon pardon? Le pardon d'un maudit, c'est un anathème! Venez, Conrad; sortons d'ici, vous dis-je.

Maximilien quitta la chambre et la maison de Jonathas avec son frère, qui avait peine à le suivre..

Il allait se heurtant contre les pierres et les aspérités du chemin, et, à le voir ainsi courir les cheveux en désordre, les yeux égarés, on eût dit qu'il fuyait devant quelqu'un. Il fuyait, en effet, de-

vant le remords, qui vous atteint et vous dépasse toujours.

Les deux frères arrivèrent bientôt au château d'Eppstein, et Maximilien, toujours comme poursuivi, alla se réfugier dans la chambre rouge après avoir fait signe à Conrad de le suivre. D'un air effaré, il ferma la porte à double tour et mit les verrous.

— Maintenant, me voilà en sûreté, dit-il en tombant sur un fauteuil : voyons, je suis bien éveillé maintenant, je puis me reconnaître et rappeler à moi ma raison. Mais tout ce qui vient de m'arriver, est-ce une réalité terrible, ou bien une vision fiévreuse?

— Hélas! tout n'est que trop certain, dit Conrad.

— Mais, toi-même qui me l'attestes, n'es-tu pas toi-même un fantôme, dis?

— Ma vie est un secret, mais je vis, dit Conrad. Je passais à Eppstein, pour tenir une promesse faite

à Everard et à Jonathas. Le hasard ou plutôt la Providence m'a amené précisément à temps pour détourner le canon de votre fusil et vous épargner un crime, et quel crime? Le meurtre d'un fils!

— Est-ce possible? est-ce possible? balbutia Maximilien avec un reste de délire.

— Oui, et afin de vous sauver de la folie, mon frère, afin de vous ramener au sentiment du vrai, je vous dirai volontiers ma sombre histoire. Nous nous retrouvons, d'ailleurs, dans un moment si étrange et si terrible, que toutes les règles sont confondues, et que je ne crois pas même avoir besoin de vous faire promettre sur l'honneur un inviolable silence. Ce mystère, sans être une nécessité absolue, est devenu pour moi une habitude et comme un besoin. J'ai vécu tellement en dehors des convenances reçues, et les motifs qui ont dirigé mes actions seraient si mal compris et si faussement interprétés; le jugement de

la foule pourrait si aisément calomnier et condamner avec des apparences légitimes toute ma conduite, que je préfère n'avoir que Dieu pour juge, Dieu, qui voit dans ma conscience la pureté de mes intentions. Et puis j'aime cette ombre où je me cache, parce qu'à force de dissimuler la première part de ma vie aux autres, j'arrive parfois à ne plus me la rappeler moi-même.

Conrad entama alors le récit de son orageuse et sinistre existence. Il le commença sérieux et l'acheva pleurant. Maximilien lui prêta une attention soutenue. Sa figure redevenait peu à peu calme et sereine; il prit dans un nécessaire un flacon d'eau spiritueuse et en but deux ou trois verres à plusieurs reprises.

— Merci, Conrad, dit-il à son frère quand celui-ci eut cessé de parler, merci de m'avoir ramené dans le réel. Oui, bien que votre histoire soit étrange, bien que l'homme dont vous vous êtes fait le compagnon

soit miraculeux, au moins je me retrouvais, en vous écoutant, avec des êtres que je connais, qui vivent et respirent. J'étais fou tout à l'heure, Conrad; j'avais eu je ne sais quelles folles visions et quelles terreurs puériles. Ma colère m'avait, je crois enivré. Je vous ai parlé d'Albine, d'apparitions, de vengeance, n'est-ce pas?

— En effet, dit Conrad surpris de ce retour subit de Maximilien.

— Mon Dieu, reprit celui-ci en souriant d'un rire amer, se peut-il que les plus fortes âmes aient parfois de ces moments de faiblesse et d'erreur? Penser que moi, Maximilien d'Eppstein, moi admis au conseil de l'héritier de César, j'aie pu un instant subir l'influence d'un conte de bonne femme! J'ai dû bien vous amuser, mon frère.

— Vous m'avez fait peine et pitié, dit Conrad? votre fureur et votre épouvante m'ont effrayé et consterné, autant que votre âcre ironie et votre

sang-froid égoïste m'affligent et m'indignent à cette heure.

— Allons donc! continua Maximilien en secouant son front encore tout chargé de pensées sombres et de doutes, allonc donc! il faut être homme et ne pas se laisser prendre par des visions. J'ai eu tort de m'abandonner à cette colère terrible, j'en conviens, et je remercie Dieu et vous, Conrad, de m'avoir sauvé d'un meurtre. Mais, en vérité, je n'étais plus maître de moi, et ce jeune insolent m'avait par trop échauffé le sang. Enfin, il en est quitte pour une blessure légère, m'avez-vous dit? Cela lui servira de leçon et le disposera à m'obéir mieux, je l'espère. Quant aux menaces de la morte, quant aux rêves où elle m'est apparue, je ne suis ni assez jeune ni assez sot pour persister dans de pareilles chimères; et vous, Conrad, un homme supérieur, un soldat de Napoléon, vous croyez, comme moi, que ces songes sont vains et faux, n'est-il pas vrai?

— Qui sait ? dit Conrad pensif.

— Comment ! reprit Maximilien, vous ajouteriez foi aux revenants et aux fantômes ?

— Jésus, dit Conrad, a fait une loi aux vivants de prier pour les morts. Pourquoi l'Évangile des trépassés ne leur ordonnerait-il pas de veiller sur les vivants ?

— Taisez-vous, taisez-vous, interrompit le comte, de nouveau pâle et tremblant ; non ! cela ne se peut pas. Tous liens sont rompus entre la mort et la vie, j'en suis sûr, je le veux. Mon frère, mon frère, ne me rejetez pas dans mon délire et dans ma peur.

En une seconde et pour un mot, cet homme, qui se targuait tout à l'heure d'une raison si forte, était redevenu plus timide et plus tremblant qu'un enfant ou qu'une femme. Il fit cependant un effort, et, relevant la tête :

— Et quand cela serait, dit-il, quand Dieu ferait des élus du paradis des anges gardiens sur la terre,

accorderait-il ce don merveilleux aux damnés? Et je crois, je sais, Conrad, je suis certain, en dépit de tout, qu'Albine n'est pas digne du ciel et qu'une femme adultère ne saurait protéger personne, pas même l'enfant de son crime.

— Albine ! s'écria Conrad : est-ce de la pieuse, de la chaste, de la noble Albine que vous osez parler ainsi ?

— L'avez-vous connue? demanda Maximilien.

— On m'a dit..., répliqua Conrad embarrassé.

— Ah ! on vous a dit ! Oui, elle avait de beaux dehors de sainteté et savait habilement tromper les gens, l'hypocrite ! Mais à vous, mon frère, je veux, je dois, je puis dire sa honte... Oui, poursuivit Maximilien en s'échauffant et en s'égarant, oui, à la fin, c'est un besoin pour moi de me justifier en la condamnant. Et vous allez convenir avec moi que j'ai eu et que j'ai raison, qu'il faut braver ses menaces, que c'est une infâme, que le trouble de mon esprit a seul

produit toutes mes terreurs, que mes remords avaient tort. Oui, je fus juste et non coupable; si mes paroles l'ont tuée comme un couteau, c'est bien fait : cet Éverard n'est pas mon fils, c'est le fils du capitaine Jacques, que Dieu maudisse !

— Du capitaine Jacques ! s'écria Conrad en reculant.

— Oui, un Français, qui était plein pour elle d'une belle affection chevaleresque; un aventurier mystérieux dont elle n'a voulu me dire ni le vrai nom, ni l'histoire ; un étranger qu'elle appelait publiquement son ami et son frère.

— Et qui était bien son frère et son ami, malheureux ! dit Conrad d'une voix tonnante; car cet aventurier, ce Français, le capitaine Jacques, c'était moi, Conrad d'Eppstein, votre frère et le sien.

Maximilien se leva comme mû par un ressort et resta debout, roide et pâlissant.

— C'était moi, poursuivit Conrad, qui lui ai fol-

lement demandé une discrétion que son âme généreuse m'avait promise jusqu'à la mort, moi qui, avec vous et comme vous, mais involontairement du moins, suis son meurtrier; moi qui vous taisais tout à l'heure mon premier et fatal retour d'il y a vingt ans, pour ne pas réveiller vos terreurs, et qui vous crie à présent que vous avez tué une innocente : Mon frère, vous en répondrez devant Dieu !

Conrad s'arrêta, car vraiment l'accablement de Maximilien, de cet homme si énergique et si fier, était terrible et faisait pitié. Le comte était pâle comme un mort ; on eût dit que la main du Seigneur irrité pesait sur ses épaules. C'est à peine s'il osait lever ses yeux pleins d'une terreur indicible. Il croyait voir distinctement à ses côtés l'ange vengeur, l'épée à la main.

Un long silence suivit ces dernières paroles. Conrad ne se sentait plus la force de maudire; Maximilien, murmurait : « Je suis perdu. » Seulement il répéta

ces mots à plusieurs reprises avec un accent sourd et lugubre.

Il était quatre heures, et la nuit tombait. De gros nuages noirs chassés par le vent couraient dans le ciel, les pins craquaient, les corbeaux voletaient en bandes criardes autour des donjons d'Eppstein. Tout à coup, Maximilien sortit de sa stupeur.

— Du monde ! Qu'on vienne !...Pourquoi sommes-nous seuls? s'écria-t-il. Conrad, ordonnez que tous les gens du château s'assemblent dans la grande salle d'en bas. Qu'on allume toutes les torches et toutes les bougies ; qu'on fasse de la musique et du bruit ; qu'on m'empêche de la voir et de l'entendre !

— Vous êtes sauvé et vous vous repentez, lui dit avec douceur Conrad, pris malgré lui de commisération à l'aspect de cette frénésie.

— Me repentir?... J'ai peur, reprit Maximilien ; vous comprenez, n'est-ce pas, Conrad? De la lumière, du bruit !... Est-ce que je puis demeurer seul ici,

dans cette chambre, dans la chambre rouge, au dessous de la chambre du berceau, à côté de l'escalier des caveaux? Ne voyez-vous rien de sinistre dans ces rideaux qui remuent, dans la flamme de cette lampe qui tremble, dans ce foyer qui pétille, dans cet air même et dans ce silence? Ne voyez-vous pas que là, à mon cou, il y a la chaîne d'or, dernier et fatal avertissement de mon créancier glacé? Oubliez-vous que nous sommes à la veille de Noël? Vite donc, des chants, des flambeaux, de la foule!... Ou plutôt, qu'on commande mes équipages et que mes gens montent à cheval. Je veux partir sur-le-champ pour Vienne.

— Frère, dit Conrad, à quoi bon fuir? à quoi bon vous entourer de valets? Le mieux est de vous repentir, puisque déjà vous sentez une peur salutaire.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria Maximilien en se redressant tout à coup. Celui-là ment.

Il retomba sur son fauteuil, les poings crispés, les dents serrées.

Une lutte étrange se livrait dans son cœur entre la honte et l'effroi. L'orgueil de Satan l'emporta.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur ! reprit-il en riant aux éclats, et son rire ressemblait à un sifflement.

Conrad hochait la tête avec pitié, et c'était cette pitié muette qui révoltait Maximilien.

— Les d'Eppstein n'ont pas peur ! continua-t-il avec plus de force. Vivante, cette femme tremblait devant moi, et morte, elle me ferait trembler ? Non pas, je la brave, elle, et sa vengeance, et son fils rebelle !

— Des blasphèmes ?... s'écria Conrad épouvanté.

— Eh ! non, du bon sens. Je crois en Dieu, c'est indispensable à la cour d'Autriche, mais je ne crois pas aux fantômes, par le diable ! et la légende de ce château m'a toujours fait hausser les épaules. Lais-

sez-moi, je veux être seul. Ce sont vos rêveries qui m'égaraient. Une nuit que j'avais les nerfs irrités, j'ai eu le cauchemar; il n'y a pas de quoi prendre de souci, mordieu !

— Ah ! Maximilien, dit Conrad, j'aimerais mieux voir en vous la terreur dont vous vous défendez, que cette gaieté sacrilége.

— Mais de quelle terreur parlez-vous ? êtes-vous le même songe-creux qu'autrefois ? C'est vous-même, votre apparition subite, vos billevesées et la pitié pour ma victime qui m'ont troublé le cerveau; mais je ne crains rien, entendez-vous, ni les revenants, ni le diable, et je vais le prouver : vous allez me laisser seul et vous irez, s'il vous plaît, de ce pas, prévenir mon Éverard qu'il ait à laisser là son infante et qu'il se prépare à me suivre à Vienne auprès de la duchesse.

— Mon frère, y songez-vous ? Je ne vous quitte pas, dit Conrad.

— Si, par l'enfer ! vous me quitterez, car vous m'exaspérez, enfin. Je ne suis pas un enfant qui tremble et qui recule, et j'entends rester seul pour envoyer à Vienne mes instructions et mon acceptation au nom d'Éverard.

— Prenez garde, Maximilien ! dit encore Conrad.

— Prenez garde vous-même ! répondit le comte en frappant du pied ; vous devez savoir que j'ai peu de patience; je veux rester seul, répéta-t-il avec l'obstination d'un fou, je veux rester seul !

— Faut-il donc laisser faire la justice de Dieu ? dit Conrad en lui-même.

— Sortiras-tu ! s'écria Maximilien.

— Oui ! pauvre malheureux ! car tu échapperais cette nuit, que celle qui peut aller vite, et qui va lentement parce qu'elle a la patience de l'éternité, te reprendrait demain.

— Enfer ! reprit Maximilien en s'avançant sur

son frère, les yeux flamboyants et les poings serrés.

Mais Conrad l'arrêta court par le regard calme et imposant de l'honnête homme qui dompte les impies.

— Adieu, lui dit-il en secouant la tête avec une amère pitié.

Il alla lentement vers la porte, l'ouvrit et sortit.

— Bonsoir ! lui cria Maximilien en tirant bruyamment le verrou. Tu vois que je donne beau jeu au spectre, puisque je m'enferme avec lui. Ah ! ah ! ah ! Dis donc, si demain je ne suis pas descendu à huit heures, aie l'obligeance de faire enfoncer ma porte ! Bonsoir ! et que le diable, qui te fait une si belle peur, t'accompagne, poltron !

Maximilien n'eut pas la force d'en dire davantage, il tomba à genoux, tremblant, épuisé, livide.

Conrad, qui écoutait dans le corridor, n'entendit plus rien. Il voulut envoyer un dernier adieu à son frère, mais la parole se glaça sur ses lèvres. Il pen-

sait à veiller sur le seuil, mais une puissance supérieure le chassait, et il sentait la volonté de Dieu qui le poussait dehors. Il descendit l'escalier d'un pas chancelant et alla rejoindre Éverard chez Jonathas.

XXIII

Conrad, Éverard, Rosemonde et Jonathas, réunis, passèrent dans la maison du garde-chasse une triste nuit d'insomnie, de terreurs et de larmes.

Éverard, le premier appareil une fois posé sur sa blessure, avait voulu se lever : il était à demi étendu sur une chaise longue; Conrad, assis à ses côtés, lui tenait la main; Rosemonde allait et venait, préparant quelque boisson au malade. Parfois, dans un pieux élan, elle se jetait à genoux et priait avec ferveur.

Quant au bonhomme Jonathas, que ces événe-

ments, qu'il aurait dû prévoir en partie au moins, frappaient comme un coup de foudre, il ne fit que pleurer et sangloter pendant toute la lugubre veillée.

Entre ces quatre personnes unies par la même pensée d'angoisse, il y eut, pendant cette longue nuit, des silences qui durèrent des heures : on n'entendait que les sanglots de Jonathas, le tintement régulier de l'horloge de bois, et le vent qui faisait rage au dehors, menaçant d'ébranler la frêle toiture de la maison. Puis des exclamations, des prières, des invocations à Dieu, tombaient au milieu de cette morne attente et la rendaient plus affreuse.

— Prions pour lui, disait Conrad.

— Jésus ! ayez pitié de lui, répondait Rosemonde.

— Ma mère, pardonnez-lui, murmurait Éverard.

Minuit sonna. Une question de Conrad les fit tressaillir tous.

— Vit-il encore ? demanda-t-il.

— Hélas ! il est perdu, répondit Éverard après une pause. Ma mère me l'a toujours dit, il devait périr, sinon par moi, du moins à cause de moi. Je n'ai pas été le bourreau, je suis la hache. Et cependant la pauvre mère le plaignait, mais le destin a été plus fort qu'elle. Tout a concouru à cet événement prédit, tout, non-seulement ce qui était impur et mauvais, comme l'ambition du comte et les vices de mon frère, qui l'ont tué, mais ce qui était bon et religieux, comme la confiance de Jonathas et notre amour sacré. Le sort le voulait, les terribles passions dont mon père était possédé réclamaient leur victime. Il est perdu !

Une heure après, Éverard reprit :

— Que se passe-t-il à présent là-bas? Quelle affreuse calamité nous attend ? Mon Dieu ! nous étions

si heureux hier matin, nous faisions de si beaux rêves ! et maintenant quel espoir nous reste-t-il, et quelle est notre vie désormais ?

— Prions, dirent à la fois Conrad et Rosemonde.

. . . .

L'aube, l'aube triste de décembre, plus sombre qu'une nuit de mai, fut bien lente à apparaître ce jour-là.

Dès qu'une pâle lueur éclaira les vitres de la chambre, Conrad se leva.

— J'y vais, dit-il.

— Nous irons tous, reprit Éverard.

Nul ne fit d'objection : Éverard s'appuya sur son oncle; Rosemonde et Jonathas marchèrent derrière eux, et tous quatre s'acheminèrent vers le château.

Huit heures sonnaient au moment où ils arrivèrent devant la grande porte : les valets commençaient à s'éveiller.

— Quelqu'un de vous a-t-il vu le comte d'Eppstein depuis hier soir? leur demanda Conrad.

— Non, répondirent-ils; le comte s'est enfermé dans sa chambre en défendant qu'on le dérangeât.

— A-t-il sonné ce matin? continua Conrad. Je suis le comte Conrad, le frère de votre maître, et voici son fils Éverard, que vous connaissez. Suivez-nous.

Conrad et Éverard, suivis de deux ou trois domestiques, montèrent à la chambre de Maximilien; Rosemonde et Jonathas restèrent en bas. Arrivés à la porte, Conrad et Éverard se regardèrent et se firent peur l'un à l'autre, tant ils se trouvèrent pâles.

Conrad frappa : nul ne répondit. Il frappa plus fort : même silence. Il appela doucement d'abord, puis à haute voix, puis avec désespoir. Éverard et les gens du comte se joignirent à lui. Tout se tut encore.

— Qu'on apporte des pinces, dit Conrad.

La porte fut enfoncée.

La chambre était vide.

— Nous entrerons seuls, Éverard et moi, dit Conrad.

Ils entrèrent, refermèrent la porte, et regardèrent autour d'eux.

Le lit n'était pas défait, rien ne semblait dérangé; seulement, la porte secrète était ouverte.

— Voyez ! dit Éverard en la montrant de son doigt.

Conrad prit sur la cheminée une bougie qui brûlait encore. Puis l'oncle et le neveu s'engagèrent dans l'étroit passage et descendirent à pas lents l'escalier funèbre. La porte des caveaux était ouverte. Alors Éverard, prenant le flambeau des mains de son oncle, mena Conrad au tombeau de sa mère. Le couvercle de marbre était soulevé, et la main du squelette passait, tenant le comte Maximi-

lien étranglé par deux tours de la chaîne d'or.

. . . .

Le lendemain, quand, après avoir rendu les derniers honneurs au comte d'Eppstein, Conrad, Rosemonde et Éverard se retrouvèrent en face l'un de l'autre :

— Adieu, dit Conrad; je vais me faire tuer pour l'empereur.

— Adieu, dit Rosemonde; je vous ai promis d'être au Seigneur ou à vous, Éverard ; je ne puis être à vous, je retourne au Tilleul-Sacré.

— Adieu, dit Éverard ; moi, je reste à souffrir ici.

Conrad, atteint d'une balle au cœur, tomba à Waterloo.

Rosemonde, un an après, prononça ses vœux à Vienne.

Éverard demeura solitaire à Eppstein, continuant


3 9015 03033 15

